



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









Bought from James

cc/12176

CORRESPONDANCE

*FAMILIERE*

DE

FRÉDÉRIC SECONDE.

---

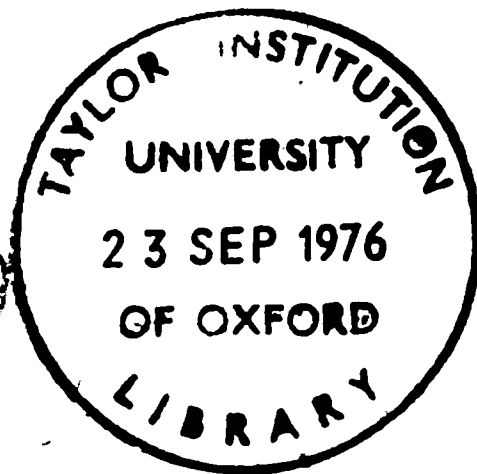
*TOME PREMIER.*

---

**J**E soussigné certifie que l'Édition de la *Correspondance familiere & amicale de Frédéric Second, Roi de Prusse, avec M. le Conseiller de Suhm*, donnée d'accord avec moi par MM. BARDE, MANGET & COMPAGNIE, Libraires à Geneve, est la seule des Editions étrangères dont je puisse garantir l'authenticité, parce qu'elle est la seule à laquelle j'ai contribué par la communication des pieces qui forment ce Recueil.

*Berlin le 20 Janvier 1787.*

**Signé FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné,**  
Libraire, rue des Freres à Berlin,  
Editeur de la *Correspondance familiere de Frédéric Second,*



# CORRESPONDANCE

FAMILIERE ET AMICALE

D E

## FRÉDÉRIC SECONDE,

ROI DE PRUSSE,

*Avec U. F. DE SUHM, Conseiller intime de  
l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordinaire  
aux Cours de Berlin & de Petersbourg.*

TOME PREMIER.



---

Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur,  
S. M. le Roi de Prusse & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

---

A GENEVE,

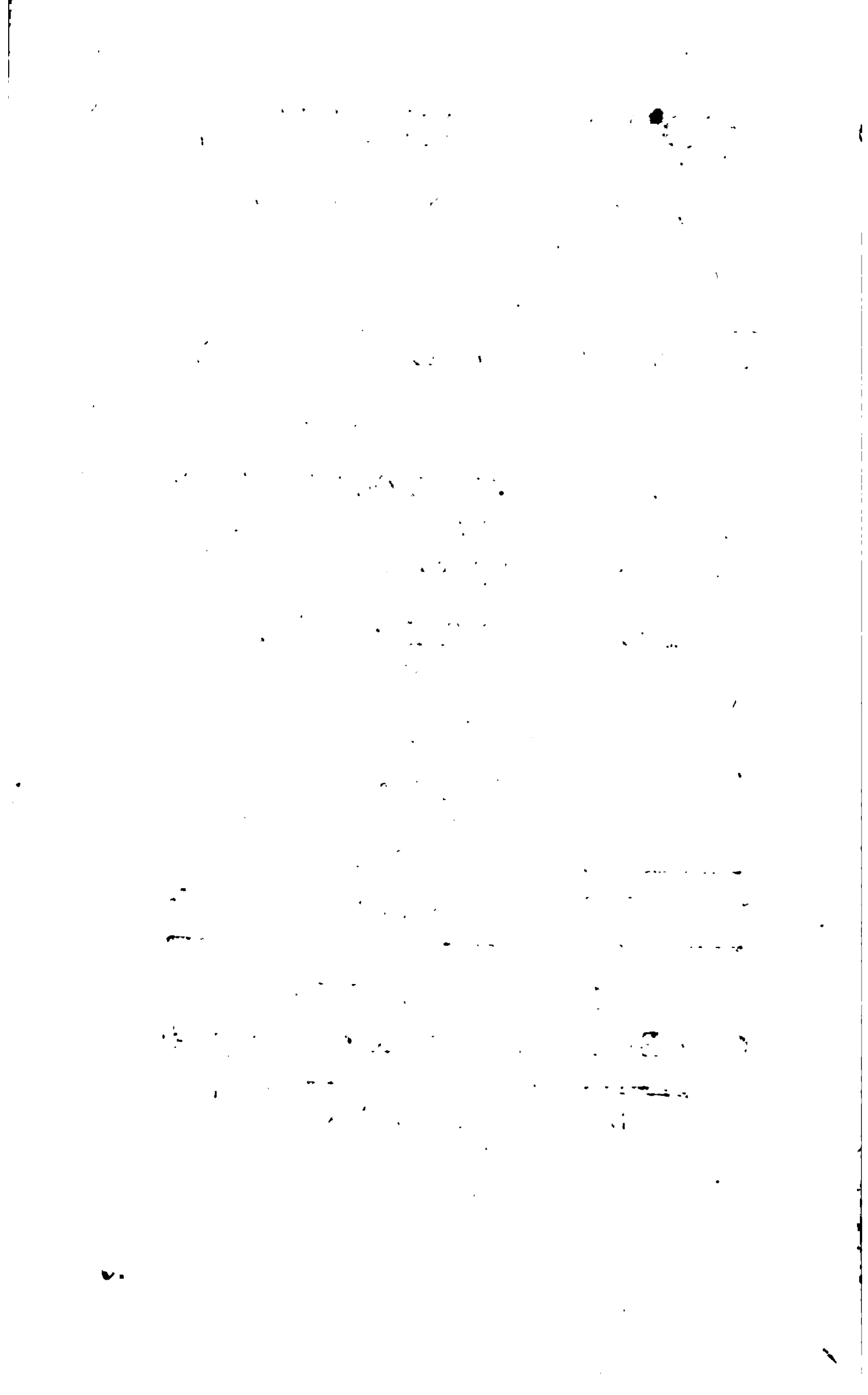
Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE,

---

M. DCC. LXXXVII.

B O R D A







## A V I S DES ÉDITEURS.

*LES Papiers publics ont annoncé plusieurs Ouvrages de Frédéric Second, & l'empressement avec lequel ils sont attendus nous donne lieu d'espérer qu'on nous saura quelque gré d'avoir cherché à faire jouir de bonne heure les Lecteurs François de la Collection que nous présentons au Public. Les productions de ce grand Prince, dont on attend la publication, fixent depuis long-temps l'attention générale; ce ne sera qu'avec un intérêt très-vif qu'on s'empressera d'y chercher les traits susceptibles de caractériser un Roi devenu l'objet de l'admiration de l'Europe entière. Combien*

## vj AVIS DES ÉDITEURS.

*donc n'accueillera-t-on pas un Ouvrage où il s'est peint lui-même avec cet abandon qu'on ne retrouve guere que dans la familiarité d'une liaison intime, & à cette époque de sa vie, où, s'appliquant en silence à développer les grandes qualités qui l'ont distingué, l'Histoire chercheroit en vain des matériaux qu'il n'auroit pas fournis lui-même.*

*Dans un siècle où l'art d'écrire a fait de si grands progrès, plusieurs voix se sont réunies pour désirer qu'on retouchât le style d'un Prince qui, sans cesse occupé de grands intérêts, étoit bien dispensé d'atteindre, dans une Langue étrangere pour lui, à la pureté & à l'élégance de nos bons Écrivains. Si l'excès de notre délicatesse peut justifier la nécessité de cette précaution; elle étoit, elle devoit être*

**AVIS DES ÉDITEURS. vij**  
*inadmissible dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où la familiarité d'un commerce épistolaire, non-seulement permet l'incorrection du style, mais où l'on aime encore à trouver de ces négligences qui caractérisent tout-à-la-fois l'authenticité de l'Ouvrage & la situation d'un Ecrivain qui ne songe à être lu que de son ami. Aurions-nous osé d'ailleurs chercher à dénaturer des pieces dont la publication n'a été autorisée par S. M. le Roi de Prusse régnant, que dans l'état où nous les présentons au Public? & comment n'eussions-nous pas envisagé comme le plus essentiel de nos devoirs les précautions que nous avons prises pour assurer & la légitimité de notre Edition & son identité entière avec celle de Berlin qui s'exécutoit en même temps.*

---

# PIECES PRÉLIMINAIRES DE L'ÉDITION DE BERLIN.

---

## AVERTISSEMENT.

**J'**AI comparé le manuscrit de la *Correspondance familiere de Frédéric Second*, &c. avec les lettres originales, & je l'ai trouvé exactement conforme à ces lettres ; c'est d'après cette copie que ce Recueil a été imprimé.

*A Berlin le 1 Février 1787.*

J. A. SCHLUTER,  
Conseiller de Guerre &  
Censeur royal.

---

**L'**ÉDITEUR croit qu'il ne peut donner de preuves plus convaincantes de l'*authenticité* de ce Recueil de lettres, qui toutes ont été écrites de la propre main du Grand Frédéric, & de M. de Suhm, que par ce certificat du Censeur Royal.

*La traduction allemande de cet Ouvrage étant sous presse, va paroître incessamment chez moi.*

*A Berlin le 1 Février 1787.*

FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné,





## AVANT-PROPOS.

Nous croyons faire quelque plaisir au Lecteur, & répandre plus de jour sur cette Correspondance, en faisant connoître plus particulièrement celui que le *Grand Frédéric* honoroit dans ses Lettres de Son amitié & de Sa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice historique de M. de Suhm, à laquelle nous joindrons le *Portrait* qu'il a tracé lui-même du *Prince Royal de Prusse*, & qu'on a trouvé parmi ses papiers.

*Ulric - Frédéric de Suhm*, fils  
de *Burchard de Suhm*, Conseiller  
privé

x      **AVANT - PROPOS.**

privé & Envoyé de la Cour de Saxe en France , naquit à Dresde le 29 Avril 1691. Son pere , après avoir pris un soin particulier de sa premiere éducation , l'envoya , encore très-jeune , à Geneve pour y faire ses études ; & dès qu'il les y eut achevées , il l'appela auprès de lui à Paris pour le former lui-même aux affaires. C'est ainsi que son esprit ayant acquis de bonne heure une maturité , & son caractere une solidité peu communes , il se trouva bientôt en état d'entrer dans la carrière de son pere. De retour à Dresde , le Feld - Maréchal *Comte de Flemming* le plaça aussi-tôt dans le département des affaires étrangères , & l'ayant pris en affection , il s'en fit accompagner

pagner à Vienne , où il fut envoyé en 1718 , en qualité de Ministre Plénipotentiaire. A son retour de Vienne , M. de Suhm fut employé dans les affaires les plus importantes , & en 1720 il fut nommé par sa Cour Ministre & Envoyé à celle de Prusse avec le titre de Conseiller intime du Roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec sa famille, il y remplit ses devoirs avec beaucoup d'approbation , jusqu'en 1730, qu'il fut rappelé , vraisemblablement par des raisons de politique , ou à cause de quelques méfintelligences qui se formerent entre les deux Cours , & dont il fut la victime. C'est pendant ce séjour de dix ans à Berlin que M. de Suhm eut le bonheur de  
lier

## xij AVANT-PROPOS.

lier connoissance avec le Prince Royal de Prusse. Connoisseur & ami du mérite comme ce Prince l'étoit, il distingua bientôt M. de Suhm de la foule, & après l'avoir engagé dans la société d'hommes célèbres & éclairés qu'il s'étoit choisie lui-même, il fut même le distinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'esprit les plus séduisans, M. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince, & la conformité de leur goût pour la Philosophie acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on fait de sûr des particularités de leurs premières liaisons, c'est qu'ils

## AVANT-PROPOS. xiiij

qu'ils avoient souvent ensemble, sur des matieres de philosophie, des entretiens intéressans & secrets qu'ils prolongeoient quelquefois jusques fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la suite de cette correspondance.

Il est à regretter que les Mémoires que l'on a conservés de la vie de M. de Suhm, en faisant remonter ses liaisons avec le Prince Royal jusqu'avant l'époque de son rappel, ne nous donnent aucun éclaircissement sur la suite de ses liaisons depuis l'an 1730 jusqu'en 1736 où commença leur correspondance. On fait pourtant avec certitude que M. de Suhm a passé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

Le



xiv AVANT-PROPOS.

Le Roi *Frédéric-Guillaume I.* ennemi de tout ce qui portoit le nom de science , & sur-tout de philosophie , ne pouvoit regarder que de très-mauvais œil les liaisons que le Prince Royal entretenoit avec certaines personnes qui se distinguoient par leur esprit , leur savoir , leurs principes & leurs lumieres. Il est probable que M. de Suhm fut enveloppé dans ce nombre , & qu'on parvint à le noircir dans l'esprit du Roi , ce qui étoit d'autant plus facile qu'il passoit pour un aussi grand partisan de *Wolff* , que le Monarque l'étoit peu. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Roi prit ombrage des liaisons de M. de Suhm avec le Prince Royal , ce qui occasionna  
leur

leur seconde séparation, circonstance à laquelle nous sommes redevables de cette correspondance, & qui doit servir à expliquer les raisons du secret & de la circonspection qu'ils étoient obligés d'y mettre.

Mais ce seroit abuser de la patience du Lecteur, que de l'arrêter plus long-temps à de minutieux détails. Ayant conduit le fil des liaisons du Prince Royal avec M. de Suhm, jusqu'à l'époque de leur Correspondance, nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le Lecteur.



P O R T R A I T

*DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,*

*Par M. de Suhm.*

*Le 2 Avril 1740.*

**L'**HONNEUR que j'ai eu de faire souvent ma cour au Prince Royal de Prusse, & d'avoir pu me flatter même de celui de ses bonnes grâces, peut en effet m'avoir donné quelques justes idées sur la manière de penser de ce Prince ; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire son portrait, & j'ai lieu de douter que personne y réussisse. Quand il ne seroit pas né grand Prince, ses malheurs & sa situation lui auroient appris à dissimuler ses sentimens ; & c'est ce qui a fait que ceux-là se sont souvent trompés jusqu'ici,

## AVANT-PROPOS. xvi

jusqu'ici, qui sur un mot ont hasardé des jugemens sur le caractère d'un Prince qui ne parle jamais sans réflexion, & qui ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai qu'en termes généraux d'un caractère qu'on peut regarder à présent comme impénétrable, & me contenterai, pour aller sûrement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui & qui sont fondées sur les sentimens que je lui ai constamment entendu professer.

Je crois que la plus grande passion est celle de la gloire, qu'il fait consister à agir toujours conformément à la plus exacte raison, & à écarter soigneusement de son esprit tous les préjugés, & autant que possible, à ne jamais s'en laisser prévenir.

## xviii AVANT-PROPOS.

Il est inébranlable dans ses résolutions prises après de mûres réflexions; & il a donné des preuves de sa constance & de sa grandeur d'ame dans les tristes occasions qu'il en a eues, & dans lesquelles il ne s'est pas abandonné un moment.

Il est bon, généreux, libéral, sensible & compatissant aux malheurs d'autrui, & les injustices lui font horreur.

Dans sa grande jeunesse j'ai remarqué qu'il se plaisoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé changé là-dessus, & il est le premier à blâmer ceux qui sont dans ce goût-là; sur-tout il déteste la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités de ce Prince qui travaille sérieusement à les acqué-

FIR



## AVANT-PROPOS. xix

rir toutes ; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, savoir, la perfection ; à quoi il me répondit : Qu'il en étoit comme de la pierre philosophale , & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choses qu'ils trouvoient sur leur chemin. Et comme je hasardai d'ajouter , que pourvu qu'il conservât la moitié de tous les grands sentimens que je lui connoissois , il feroit toujours un grand Roi ; il me répondit : Qu'il feroit au désespoir de changer jamais de maniere de penser , mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je disois : & il finit modestement par me citer le vers suivant de Voltaire :

Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.

\* \* 2

Ce

## xx AVANT-PROPOS.

Ce Prince se pique sur-tout d'une grande fermeté dans ses amitiés & ses attachemens ; & je me souviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu , & lui ayant témoigné quelque inquiétude de ce que j'avois remarqué qu'une certaine personne de distinction n'étoit plus dans ses bonnes grâces , il voulut bien me rendre compte des raisons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui , ajoutant gracieusement , qu'il me devoit ce détail , afin de ne me laisser aucun soupçon sur la solidité de son amitié.

On a remarqué sur le Rhin , que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occasion entre autres , où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg , suivi d'une assez grande troupe ; passant à son retour par un bois fort  
clair ,

## AVANT-PROPOS.      xxj

clair, le canon des lignes l'accompagna sans cesse, & fracassa plusieurs arbres à côté de lui, sans que pour cela son cheval sortît du pas, & sans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquerent au contraire qu'il ne discontinuoit de parler fort tranquillement à quelques Généraux qui l'accompagnoient & qui admiroient sa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occasion de se familiariser. C'est du Prince de *Lichtenstein* que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de son esprit ; on fait qu'il l'a fort orné par ses lectures & ses continuelles réflexions. C'est aussi ce qui lui fait aimer la conversation,

## xxij AVANT-PROPOS.

conversation , dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques , dont il fait parfaite abstraction , comme de choses qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des dispositions de haine ou d'amitié pour certains intérêts de Princes , n'ont assurément fondé leurs conjectures que sur de vaines apparences , dont ils ont tiré de fausses conséquences. Parle-t-il avec amitié d'un Prince : ils en concluent qu'il s'armeroit pour ses intérêts , s'il le pouvoit. Mais c'est-là un argument fort sujet à caution avec un Prince qui n'agit jamais par caprice , & qui ne veut suivre que la raison. Il me dit même un jour , qu'il croyoit , qu'étant Roi , il pourroit fort bien faire la guerre au Prince du monde que personnellement il aimeroit

## AVANT-PROPOS.   xxiiij

roit le plus ; & que de même il pourroit entrer dans les liaisons les plus étroites avec un Prince que personnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il est d'autant plus juste qu'il ne le précipite pas , à moins qu'il n'en puisse rendre raison sur le champ. Pour en donner un léger exemple , je me souviens qu'à un souper chez le Feld-Maréchal *Grumkau* il fut parlé du jeune Prince *Eugene* qui mourut sur le Rhin ; & on agita la question, si ce Prince auroit eu avec le temps de grandes qualités , & s'il feroit devenu un grand Homme ? Le Prince Royal décida que non , parce qu'il n'auroit jamais su se faire un ami qui eût osé lui représenter la vérité.

Je crois que ce que je viens de dire  
suffit

## **xxiv AVANT-PROPOS.**

suffit pour faire connoître ce Prince de la maniere que je pense le connoître ; & quoique ce portrait ressemble à un éloge , je puis assurer , que ni la tendre affection que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis son enfance , ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les temps , & dont il n'a pas même discontinué de me donner des marques pendant mon séjour ici à Petersbourg , ne m'aveuglent point sur son sujet , & que je suis pleinement convaincu , qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

De sorte que je conclus , qu'on pourra un jour faire de très-bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien ; & qu'on pourra s'en faire de très-mauvaises en s'y prenant autrement.

**CORRES.**

**CORRESPONDANCE**  
**FAMILIÈRE**  
**DE FRÉDÉRIC SECOND.**

---

**L E T T R E I**

*A U*

**PRINCE ROYAL DE PRUSSE.**

*Berlin, le 13 Mars 1736.*

**M**ONSEIGNEUR, . . .

COMME j'entreprendrois sans doute  
l'impossible pour obéir aux ordres de  
**VOTRE ALTESSE ROYALE** ,  
... A je

2      *Correspondance familiere*

je ne suis pas surpris de me voir engagé à traduire une Métaphysique , quoique l'ouvrage soit assurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de *V. A. R.* en m'ordonnant ce travail , n'a été que de lire en françois ce que le plus grand Philosophe de notre siecle a écrit en allemand , je me flatte de remplir Ses vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme , sans m'arrêter ni au style ni à l'élégance. C'est ce dont je me fais un devoir de prévenir *V. A. R.* afin qu'Elle n'attende pas de moi , ce dont je me sens incapable.

Je crois , *MONSEIGNEUR* ; que je viens de faire une espece de Préface. Mais comme *V. A. R.* veut faire de moi une espece d'Auteur , il  
est



est assez naturel que je me conforme aux regles établies ; trop heureux, si dans ma Traduction je ne néglige pas tous les devoirs d'un Traducteur. Je ferai du moins mon possible pour observer le plus essentiel, j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui est du reste, j'en remets le soin à mon Auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* le premier Chapitre de la Métaphysique de *Wolff*, dans lequel il prouve comment l'homme est certain qu'il existe. Or comme toute sa Métaphysique est fondée sur des preuves aussi évidentes que le sont celles de ce Chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance *V. A. R.* de la certitude qu'Elle va avoir de la chose qui Lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre Philosophe

A 2

de

4 *Correspondance familiere*

de prouver l'existence de la plus belle  
ame qu'il y ait dans l'Univers ! &  
quelle félicité pour moi d'en être l'in-  
terprete ! Je n'en connois point d'autre  
après celle-là dans ce monde , que de  
me voir aux pieds de *V. A. R.*, de pou-  
voir Lui témoigner les sentimens d'ad-  
miration & de respect avec lesquels je  
ferai pendant toute ma vie ,

**DE VOTRE ALTESSE ROYALE ,**

le très-soumis &  
tout dévoué Serviteur ,

**U. F. DE SUHM.**



**LETTRE**

---

LETTRE II.

à Rupin, ce 17 de Mars 1736,

MON CHER SUHM,

VOUS savez que des nouvelles agréables, annoncées par des personnes que nous aimons, semblent nous faire plus de plaisir qu'elles ne nous feroient si nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou Vous devinez sans doute, que l'affurance que me donne *Wolff*\*) de l'immortalité de

A 3

mon

\*) L'intéressant Auteur dont il est si souvent fait mention dans le cours de ces lettres, est le célèbre Philosophe, *Chrétien Baron de Wolff*, si connu par une foule d'ouvrages dans presque toutes les branches de la Philosophie. Il naquit à Breslau en 1769. Son  
Pere ,

## 6 *Correspondance familiere*

mon ame , ( chose qui m'intéresse infiniment & dont vous êtes l'interprete , ) doit me causer une double joie , me venant de Vous , & me valant une lettre

Pere , un Homme de Lettres , voyant de bonne heure se développer en lui le germe d'un grand esprit , l'envoya en 1699 à l'Université de Iena , pour y faire ses études.

Les ayant achevées , il se rendit à Leipzig en 1702 pour y enseigner , & s'y fit connoître avantageusement par une dissertation sur la maniere d'enseigner la Philosophie. Sa méthode étoit en partie empruntée de Descartes. L'Université de Halle l'ayant appelé de là à une Chaire de Mathématiques , il s'y rendit , & y enseigna plusieurs années avec un applaudissement général. Mais s'étant enfin attiré à dos la Faculté de *Théologie* , il fut obligé , par un ordre de la Cour qu'on avoit indisposée contre lui , à quitter cette Ville presque ignominieusement.

Cette flétrissure ne fit cependant qu'augmenter sa réputation , & lui attirer de plus  
grands

lettre dans laquelle Vous épuisez tout ce que la politesse a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à présent d'y répondre, & je ne

A 4

faurois

grands honneurs. Il obtint à Marbourg une Chaire de Mathématiques & de Philosophie ; fut peu après déclaré Professeur honoraire de l'Académie des Sciences de Petersbourg ; ensuite Membre de l'Académie des Sciences de Paris ; & enfin Conseiller de Régence par le Roi de Suede. On lui offrit même la place de Président de l'Académie à Petersbourg ; mais il la refusa.

Le Roi de Prusse , *Frédéric-Guillaume I* ; qui vivoit encore alors , revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui , fit deux tentatives pour l'engager à revenir à Halle , mais inutilement.

Enfin après sa mort , son Successeur à la couronne , *Frédéric II* , qui faisoit grand cas de *Wolff* & de ses ouvrages qu'il étudioit , le rappela à Halle dès les premiers jours de son regne , avec les titres de Conseiller privé , de Vice-

## 8 *Correspondance familiere*

faurois Vous dire autre chose, sinon,  
que ce qui seroit capable de me donner  
une bonne idée de mon ame, c'est la  
vive représentation qu'elle se fait de  
Votre

Vice-Chancelier, & de Professeur en Droit.  
Il l'éleva dans la suite à la dignité de Chan-  
celler, & l'Elesteur de Baviere, pendant  
qu'il exerçoit le Vicariat de l'Empire, le  
promut à celle de Baron de l'Empire, sans  
que le Philosophe l'eut recherché, ni prévu.  
Comblé de gloire & d'estime, comme il le  
méritoit, il mourut le 9 Avril 1754 dans sa  
76.<sup>e</sup> année.

Les principaux ouvrages de ce Philoso-  
phe, dont il y en a un très-grand nombre,  
sont : Un Cours de Mathématiques, le plus  
complet que l'on ait jusqu'à présent ; un Dic-  
tionnaire de Mathématiques ; une Philoso-  
phie théorétique & pratique en 23 vol. ; ses  
Principes du Droit de la Nature & des Gens ;  
& enfin sa Logique, ou ses Pensées sur les  
forces de l'Entendement humain, & sur leur  
droit & leur usage dans la recherche de la  
vérité.

On

Votre personne , & l'idée juste & avantageuse dans laquelle Vous lui êtes toujours présent. Je me rappelle toutes nos conversations nocturnes , & je Vous assure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que Vous m'avez dit. Il me sembloit entendre la bouche de la Vérité dont émanoient des oracles.

Vous m'avez convaincu , persuadé , d'une manière indubitable , que je suis ; j'attends à présent de Vos soins officieux le reste de la traduction de cette admirable Métaphysique , & je Vous assure  
que

On accuse les ouvrages de *Wolff* d'être trop diffus. » Il a noyé , dit un Auteur illustre , le *Système* de *Leibnitz* dans un fatras de livres , & dans un déluge de paroles « . Ce qui caractérise principalement les Ecrits philosophiques de ce savant homme ; c'est sa Méthode.

que je suis & ferai toute ma vie avec  
toute la reconnoissance \*) que mérite  
un

\*) La fin d'une lettre est la place ordinaire  
des protestations qui ne signifient rien ;  
des complimens en un mot : — des com-  
plimens dans la bouche d'un Prince héri-  
tier d'une Couronne ! dans ta bouche ,  
Frédéric ! ô vraiment si jamais compliment  
fut déplacé , c'est bien . . . blasphème ! O  
si jamais parole fut sincere , si jamais la  
bonne foi d'une promesse fut humainement  
justifiée par la fidélité de son accomplisse-  
ment , c'est bien . . . qu'une voix inconnue ,  
Grand Roi , rende ce témoignage à ta  
cendre . . . c'est bien dans ce cas-ci !

Voyez à la fin de ce recueil , la remar-  
que qui suit la dernière lettre du Con-  
seiller privé de Suhm , où il est détaillé  
de quelle maniere le Roi , qui ne l'étoit ,  
en écrivant cette lettre , encore qu'en espé-  
rance , a scellé par les témoignages les plus  
sensibles de sa grâce , la sincérité des pro-  
testations de reconnoissance & d'amitié qu'il  
réitere à M. de Suhm , on ne peut plus  
cordialement , dans chacune de ses lettres.



*de Frédéric Second.* 11

un service aussi grand & aussi essentiel  
que celui que Vous me rendez,

MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-fidèlement  
affectionné & sincère ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

B O R D A

## L E T T R E   I I I .

*Berlin, ce 21 Mars 1736.***M**ONSEIGNEUR,

J'ÉTOIS dans une grande inquiétude sur le succès du premier Chapitre de ma Traduction, craignant avec raison, que *V. A. R.* ne trouvât que je lui faisois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à *V. A. R.* de me combler des témoignages de Sa bienveillance, m'a fait voir que mon empressement à remplir Ses volontés me tient lieu de mérite, & que Sa pénétration aura suppléé aux défauts de ma traduction. Je ne suis donc plus en peine de mon petit ouvrage ; me voilà suffisamment encouragé

couragé pour aller jusqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de Vous envoyer, *MONSEIGNEUR*, Vous témoignera le zele avec lequel je vais y travailler.

Je me suis apperçu que l'objection des Matérialistes , qui prétendent que c'est l'orgueil des hommes qui les a séduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé *V. A. R.*, & que c'est Sa grande , Son excessive modestie , qui La retenoit dans le doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à surmonter notre Philosophe , lorsque traitant de la Subordination des Ames, il voudra démontrer à *V. A. R.* avec tant d'évidence , la supériorité de la Sienne ! Et cependant l'expérience la Lui prouve journellement ; & Elle-même en donne chaque jour les plus évidentes

évidentes preuves, dans la préférence qu'Elle adjuge à cette Supériorité d'ame, sur celle que lui a donné le rang & la naissance.

Je me jette aux pieds de *V. A. R.* pour Lui dire que je suis si pénétré des bontés dont Elle m'honore, que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les respectueux sentimens avec lesquels je ferai jusqu'à la fin de ma vie, &c.



LETTRE

---

**L E T T R E I V.***à Rupin, ce 22 Mars 1736;***M**ON CHER SUHM,

JE m'acquitte de ma dette, quoique un peu tard. Je Vous envoie le saumon fumé; il est tout frais, ne faisant que d'arriver du Rhin. Je souhaite qu'il parvienne de même jusques à Vienne.

Ne m'étant pas tout-à-fait bien porté, mon Chirurgien m'a conseillé de prendre plus de mouvement que par le passé, ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galoper tous les matins. Mais pour ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire, j'anticipe sur le sommeil,

afin

afin de regagner d'un côté, ce que je perds de l'autre. J'ai pensé devenir votre Sectateur, & me mettre à scier du bois \*) ; mais le beau temps m'a fait prendre un parti différent. Ainsi prenez-Vous-en au soleil, si je ne Vous imite pas en cela, comme je voudrois bien le faire en toute autre chose ; étant avec une véritable estime,

MON CHER. SUHM,

Votre fidèlement  
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

\*) M. de Suhm avoit écrit antérieurement au Prince de Prusse, qu'il s'amusoit à scier du bois dans ses momens de récréation.



LETTRE

---

L E T T R E V.

*Berlin, le 25 Mars 1736*

**M**ONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec respect les ordres de  
*V. A. R.*, & aussi-tôt j'ai pris avec le  
B. de Demerath toutes les mesures  
possibles pour faire parvenir le faucon  
en bon état à Vienne.

Mon affliction est extrême d'ap-  
prendre que *V. A. R.* ne jouit pas  
d'une santé parfaite. Mais ce qui me  
rassure, est que rien n'étant dans le  
monde sans raison suffisante, je suis  
persuadé que Dieu n'a fait naître un  
Prince doué de si grandes qualités, &  
si porté au bien, que dans le dessein  
B qu'il

qu'il fût un jour les délices du Genre humain.

Que je fais bon gré à celui qui a engagé *V. A. R.* à se donner plus de mouvement; c'étoit bien là assurément le conseil le plus propre à rétablir Sa santé. Mais, *MONSEIGNEUR*, n'est-ce pas éluder le conseil de Votre Esculape, que de retrancher sur Votre sommeil le temps que Vous devez employer à fortifier Votre santé? Le repos du sommeil est aussi nécessaire au corps que le mouvement. Le zele m'emporte peut-être; mais dussé-je encourir un moment de disgrâce, je ne puis m'empêcher de dire à *V. A. R.* que l'ardeur d'acquérir des connoissances Lui fait oublier qu'Elle se doit à de grands Peuples. Parce qu'Elle ne sent aucune borne à la grandeur de  
Son



Son ame , Elle croit sans doute n'en  
devoir aussi mettre aucune à l'étendue  
de Ses connoissances ? Mais , *MON-  
SEIGNEUR*, savez-Vous bien à quoi  
Vous Vous jouez ? A rendre inutiles  
les soins & les veilles de ceux qui tra-  
vaillent à se rendre capables de Vous  
être utiles un jour , pendant que  
*V. A. R.* s'applique , aux dépens de Sa  
santé , à se mettre en état de se passer  
d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent  
un jour leur bonheur de Vous , mé-  
nagez Votre précieuse vie !

Je suis avec le plus profond res-  
pect , &c.





## L E T T R E . V I .

*Sans date.***M**ON CHER SUHM ,

APRÈS la lettre que Vous venez de m'écrire , je reconnois que Vous êtes non-seulement capable de traiter les matieres les plus sublimes de la philosophie , mais encore de donner un tour heureux & fin à des matieres qui seroient plates dans la bouche de tout autre.

*Le plomb entre vos mains se convertit  
en or.*

Comment sur le sujet de mon indisposition, (bagatelle peu importante au reste du genre humain) est-il possible de dire quelque chose de plus obligeant,

Obligé, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que vous me dites dans Votre Lettre ? Il faut avoir pour cela, comme Vous, un fonds d'esprit inépuisable, une finesse infinie, & une manière de faire envisager les objets, qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet ? Je foudraierois pour l'amour de moi que Votre lettre contînt autant de vérités qu'elle contient de choses spirituelles & jolies ; & j'aimerois mieux en croire votre philosophie, & les argumens de *Wolff*, que ceux que Votre amitié & Votre support pour Vos amis, Vous suggèrent. Non, *mon cher Suhm*, je suis bien loin d'être tout ce que Vous me croyez, ou que Vous me dites être ! mais je fens bien que quand même tout cela feroit, je ne pourrois jamais me passer

de gens de Votre trempe , & que je reconnoîtrois toujours la lumiere supérieure des astres sur les petites étoiles subordonnées. Quand on fait ce que Vous savez , & qu'un heureux génie , secondé des trésors que nous puisons dans l'étude des Belles-Lettres , nous a élevés jusqu'au point de perfection où je Vous vois briller , alors il est bien permis de scier du bois , & de se donner du loisir. Mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une course , l'on ne doit pas s'arrêter au premier pas , mais plutôt succomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma constance & ma fermeté , *mon cher Suhm* , car c'est sur elle que se soutient la véritable amitié que j'ai pour Vous , & à laquelle je ne renoncerais pas plus qu'au désir de me perfectionner ,

fectionner , afin d'être pendant tout le cours de ma vie , honnête homme , ami des Arts , & sur-tout , avec une sincérité parfaite , fidelle ami de tous mes amis.

Ainsi jugez à quel point je suis ;

MON TRÈS-CHER SUHM ,

Votre très-affectionné

FRÉDÉRIC.

## L E T T R E V I I.

*A Rupin, ce 27 de Mars 1736.***M**ON CHER SUHM,

C'est à Vos soins officieux que je suis encore redevable du second Chapitre de *Wolff*. Sans blesser Votre modestie, & en me resserrant dans les limites les plus étroites de la vérité, je peux Vous assurer que *Wolff* ne perd rien en passant par Vos mains ; & je trouve que Vous Vous acquittez avec tout le succès possible d'une entreprise aussi noble que difficile.

Enfin je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout-à-fait à mes yeux ;  
&

& je vois qu'il est dans la possibilité des Etres , que j'aie une ame , & que même elle soit immortelle. M. Achard\*) m'envoie un grand raisonnement sur cette matiere , qui doit servir de supplément aux sermons qu'il nous a faits cet hiver ; & il me demande de lui faire voir les endroits de son raisonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien ; car quoique la plupart des raisons qu'il m'allegue , soient des sophismes plutôt que des argumens , je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des personnes qui ont étudié , & qui en savent infiniment plus que moi ; je m'en tiens à *Wolff* ; & pourvu qu'il me prouve bien que  
mon

\*) Antoine Achard , Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin & Conseiller du Consistoire Supérieur , grand Orateur , dont on a deux Volumes de Sermons. Il est mort le 5 Mai 1772.

mon Etre indivisible est immortel, je serai content & tranquille.

Le profit que Vous pouvez tirer de Vos peines, *mon cher Suhm*, est qu'au lieu que la véritable amitié que j'ai pour Vous finiroit avec ma vie, elle restera immortelle comme mon ame ; & que cette ame se sentant, après Dieu, redevable à vous seul de son existence, ne manquera jamais de Vous donner des marques d'une amitié fondée sur l'estime, l'inclination, & la reconnoissance parfaite avec laquelle je suis ,

MON CHER DIAPHANE \*),

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

F) C'est là un nom amical que le *Prince de Prusse* donnoit à M. de *Suhm*, comme un gage de leur intimité, & qu'il lui a conservé jusqu'à la fin de sa vie. Tout ce que l'on fait des



---

LETTRE VIII.

Berlin, ce 30 Mars 1736.

MONSEIGNEUR,

IL me tarde de me voir aux pieds  
de V. A. R. pour Lui témoigner une  
foible partie des sentimens dont m'a  
pénétré Sa dernière lettre. Quel prix  
de mon obéissance ! & combien l'im-  
mortalité de mon ame ne m'en de-  
vient-elle pas plus chere , depuis  
l'assurance

des circonstance qui peuvent avoir occasionné  
le choix de ce nom, ne sont que de simples  
conjectures. Le sens du mot *Diaphane*, ré-  
pond au sens propre du mot allemand qui sert  
de titre aux Princes ; mais il y a plus d'ap-  
parence que c'est ici une allusion à cette can-  
deur & sincérité de cœur, que les Allemands  
nomment *Offenherzigkeit*.

l'assurance que *V. A. R.* vient de me donner ! Quelle noblesse de sentimens ! Quelle élévation ! Vous êtes assurément le premier Prince , que dis-je ? Vous êtes le premier homme , qui , non content de faire du bien dans ce monde , ne pense trouver dans l'immortalité de son ame , qu'une raison d'en faire éternellement ! Quelle preuve invincible des récompenses après cette vie n'est pas à mes yeux ce sentiment de Votre belle ame ! Car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaisir à l'y imprimer ?

J'ose espérer , *MONSEIGNEUR* , que Vous aurez pardonné , au vif intérêt que je prends à Votre santé , les représentations que j'ai pris la liberté de Vous faire ; & je me flatte  
que

que Vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre Votre amour pour les Sciences , passion louable dans tout homme , & adorable dans un grand Prince. Non , *MONSEIGNEUR* , je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles , qui Vous porte souvent à retrancher de Votre sommeil une trop grande partie , pour que Votre santé ne doive pas tôt ou tard s'en ressentir.

Pour prix des vœux que je fais sans cesse pour une aussi longue & aussi glorieuse vie de *V. A. R.* que Ses vertus la lui méritent déjà , permettez , *MONSEIGNEUR* , que je prenne au pied de la lettre les assurances que Vous daignez me donner de vos bonnes grâces.

J'ai

J'ai l'honneur de Vous envoyer la continuation de *Volff* jusqu'au paragraphe 75, c'est-à-dire, jusqu'à celui où notre Philosophe commence à parler des Etres simples.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE

## L E T T R E I X.

*Lubben \*), le 17 Avril 1734.***M**ONSEIGNEUR ;

J'AI été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin ; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir, puisque j'ai eu occasion de lire un postscript pour le Diaphane, qui l'a mis au comble de la joie en lui apprenant que son divin Prince a bien voulu l'affurer qu'il pense à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour

\*) Petit endroit près de Berlin où M. de Suhm s'étoit retiré afin de pouvoir , sans distraction , travailler à la traduction de la Métaphysique de *Wolff* , que le Prince de Prusse l'avoit engagé à faire pour Lui,

32. *Correspondance familiere*

pour soulager l'ennui mortel qu'il ressent d'être absent du Prince adorable pour qui seul il vit & respire.

Le Comte d'*Althan* m'a fait savoir par le B. *Demerath* que le faumon est arrivé en même temps que lui, fort à propos, le Vendredi saint, & que le Duc de *Lorraine* \*) remerciera lui-même

\*) Le Duc de *Lorraine* dont il s'agit ici, est le Duc *François*, plus connu dans la suite comme Empereur, sous le nom de *François Premier*. Le Prince de *Prusse* avoit fait sa connoissance personnelle lors de ses fiançailles avec la Princesse *Elisabeth - Christine de Brunswick-Bevern*, auxquelles le Duc *François* avoit assisté à Berlin le 10 Mars 1732. Lors de l'envoi du faumon dont il est fait mention dans la lettre ci-dessus, le Duc de *Lorraine* se trouvoit à Vienne à l'occasion de la paix & de l'échange de la *Lorraine* que le Roi *Stanislas* devoit recevoir, contre le Grand-Duché de *Toscane* qui devoit être assuré au Duc

même *V. A. R.* de cette attention à laquelle il a témoigné être très-sensible.

Aussi-tôt que je fus arrivé ici, je repris *Wolff*; & j'ai l'honneur d'en envoyer à *V. A. R.* la continuation. C'est depuis le paragraphe 75 jusqu'au 90. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de manquer une poste. Mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & fera, je m'assure, trouvé digne des réflexions de *V. A. R.*

Oferois-je, *MONSEIGNEUR*;  
Vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon petit travail? Je crois m'être apperçu que la langue allemande est plus propre aux raisonnemens métaphysiques &

C                      abstraits,

*Duc de Lorraine après la mort du Grand-Duc  
Jean Gaston, dernier Prince de la Maison de  
Médicis.*

abstraits, que la françoise. Les raisons qui me l'ont fait juger, sont : premièrement, que la langue allemande est plus riche en mots ; & secondement, qu'elle n'est pas aussi sujette aux ambiguïtés que la langue françoise ; ce qui la rend propre à exprimer chaque pensée avec plus de précision & de netteté, & par conséquent avec plus de force. Je sens fort bien toute la hardiesse d'une telle assertion, mais sachant combien *V. A. R.* est prompt & facile à se rendre à de bonnes raisons, pourquoi craindrois-je d'en avancer ? & pourquoi ne me permettroit-Elle pas de m'élever jusqu'à L'imiter en cela, en me laissant frapper par des raisons frappantes. Il est vrai que je puis me tromper, en attribuant à la langue françoise des défauts  
que



que je ne devrois chercher que dans moi-même ; c'est aussi ce qui m'a fait prendre la précaution de mettre à la marge les mots allemands que je n'ai pas cru pouvoir rendre assez bien en françois ; laissant à la pénétration de *V. A. R.* le soin de suppléer à l'imperfection de mon travail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond respect , &c.



## L E T T R E X.

*A Rupin , ce 14 Avril 1736***M**ON CHER DIAPHANE ,

COMMENT pourrai-je assez Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour l'amour de moi. Je Vous assure que j'en suis reconnoissant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu , par Vos soins , jusques à cet Etre simple ou indivisible. Je suis charmé de la force du raisonnement de *Volff* ; & à présent que je commence à me styler sur sa maniere de raisonner , j'en découvre la force & la beauté.

Sans blesser Votre modestie , & sans léser la vérité , je peux Vous assurer que j'ai trouvé Votre traduction

tion excellente ; car j'avoue que la curiosité que j'ai eue de voir l'original allemand de la Métaphysique de *Wolff*, me l'a fait comparer avec ce que Vous avez eu la bonté de m'en traduire ; mais je ne trouve en aucun endroit qu'il ait perdu, en passant par Vos mains. J'avoue que Vous pouvez me persuader ( Vous en avez le don ) que la langue allemande a ses beautés & son énergie, mais Vous ne me persuaderez jamais qu'elle soit aussi agréable que la françoise. Et quand même Vous en viendriez à bout, j'aurois toujours une raison bien forte, & suffisante à mon avis pour Vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de *Wolff* plus volontiers en françois ; c'est que la traduction est toujours accompagnée de Vos lettres, & que je suis charmé quand je

vois quelque production d'un esprit que j'aime & que j'estime également.

Oui, *mon cher Suhm*, sans Vous faire un mauvais compliment, je Vous assure que je trouve tant de charmes dans Votre esprit, & dans Votre entretien, que si désormais Vous alliez Vous résoudre à ne parler & à n'écrire qu'en Chinois, je serois homme à l'apprendre, pour profiter de Votre conversation, & pour Vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'appliquasse, afin de Vous y exprimer avec plus d'énergie tout le cas que je fais de Vous, & la véritable estime avec laquelle je suis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## L E T T R E X I.

*Lubben, le 18 Avril 1736.***M**ONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir une lettre du Comte d'*Althan* du 6 de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a présenté au Duc son Maître le faumon dont il avoit été chargé; & que ce Prince a eu une véritable joie de voir cette attention de *V. A. R.* pour lui, la regardant comme une marque de la continuation de Son amitié, qui Lui étoit d'autant plus chere qu'il en connoissoit tout le prix; qu'il souhaitoit que je témoignasse à *V. A. R.*, dans toutes les occasions, Son désir de la cultiver pour la rendre éternelle; & que je travaillasse à res-

ferrer de plus en plus une liaison que Lui-même chercheroit à entretenir par tous les soins imaginables.

Quelle flatteuse commission pour moi, *MONSEIGNEUR*, si Vous daignez l'agréer. Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprete des sentimens d'amitié de deux grands Princes, dont les intérêts futurs d'Etat & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que *V. A. R.* est persuadée que je m'y sens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour Elle ; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très-respectueusement, &c.

LETTRE

## L E T T R E X I I.

*Lubben, ce 20 Avril 1736.*

J'AI l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la suite de mon ouvrage jusqu'au paragraphe 115. La matière commence à devenir fort intéressante, & il me tarde de voir la fin du Dictionnaire de *Wolff*; c'est ainsi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui est absolument nécessaire pour l'intelligence des choses; en sorte que dans la suite on se trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'est donnée pour apprendre cette espèce de nouvelle langue.

*V. A. R.* agréera que, pour l'amuser un instant, je lui fasse part d'une  
aventure

aventure héroï-comique-amoureuse qui s'est passée dernièrement ici.

Le Capitaine du Château de Lubben est un certain *Tritschler*, bon homme, pere de quatre filles, dont l'aînée, quoique richement laide, a brillé il y a plus de 20 ans à Dresde dans tous les bals masqués, par sa belle taille & sa danse. On dit aussi, il est vrai, qu'elle avoit la mortification d'entendre cesser les éloges dès qu'elle se démasquoit. Il y a long-temps qu'elle ne danse plus, & ce n'est pas elle non plus qui a aidé à jouer le Roman. Les deux sœurs suivantes ont, selon toute apparence, renoncé à faire parler des effets de leurs charmes. Reste donc la cadette qui est l'Héroïne. C'est une blonde, qui n'est pas mal ; grande, assez bien faite, chantant & jouant du clavecin. Son pere,



pere , pour lui donner occasion d'exercer ses talens , a souvent de petits concerts chez lui , où assistent ceux qui fréquentent sa maison , & ceux qui s'y font présenter. Un Gentilhomme nommé *Hacke*, qui a servi quelques années , & quitté ensuite comme Lieutenant , demeurant à quelques lieues d'ici sur une terre fort endettée, est venu ces jours passés dans cette ville , & s'est fait introduire au château par un Officier de la garnison. Il est vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet , & que la belle s'y surpassa ; je veux croire aussi que le cavalier s'étoit mis de son mieux , & que la belle avoit son beau jour ; mais cependant , ô amour ! que ton pouvoir est grand ! Se voir pour la première fois , & s'aimer éperdument , n'est pour eux qu'une même

## 74 *Correspondance familiere*

même chose. La fin du concert n'a pas plutôt soulagé l'impatience de l'amant, qu'il se leve, fait la révérence au pere, & lui demande sa divine fille en mariage. Le pere y consent, appelle sa fille, lui propose la chose, & trouve une obéissance digne d'Iphigénie. Le bon homme met la main de sa fille dans celle de son amant, & après avoir satisfait aux ordres de l'amour, il songe à faire connoissance avec son gendre, lui demande son nom, son état, & tout ce qui s'ensuit. A quoi celui-ci ayant répondu, tous paroissent satisfaits; & peu de jours après, la sérieuse cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un sujet de Roman à désespérer la plus riche imagination.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, l'assurance de mon profond respect, &c.

LETTRE

---

L E T T R E   X I I I .

*A Rupin , ce 27 Avril 1738.*

**M**ON CHER DIAPHANE,

JE viens de recevoir à la fois deux de Vos lettres , qui m'ont fait tout le plaisir du monde. Si le service de Mars ne m'occupoit entièrement , j'aurois répondu à chacune à part , & d'un style non laconique ; mais je Vous assure qu'à peine ai-je le temps de boire & de manger.

Je ne m'attendois assurément pas que le faumon que j'ai envoyé au Duc de Lorraine lui feroit aussi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaisir qu'il lui a fait comme une  
marque

marque de l'amitié qu'il a pour moi ; car l'amitié rend agréables des bagatelles , quand elles viennent de la part des personnes que nous aimons. Le Duc n'auroit pu choisir un organe qui me fût plus agréable que celui de Diaphane , car Vous savez combien je Vous aime & Vous estime ; aussi ne devez-Vous pas Vous étonner du plaisir que j'ai à recevoir de Vos nouvelles.

J'étudie *Wolff* avec une très-grande application , & je me forme de plus en plus à la maniere de raisonner qui est très-profonde & très-juste. La proposition de la raison suffisante , & celle de la différence des Etres simples & composés , sont , à mon avis , celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre

prendre la suite de sa Métaphysique ; & ce sont aussi les deux propositions que je relis tous les jours plus d'une fois , pour les bien imprimer dans la mémoire.

A ce que je vois, l'amour exerce son empire à Lubben comme à Troye, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours ! Il n'y a pas jusques à Rupin où il ne fasse sentir son influence ; nous en avons des exemples ici, mais le temps ne me permet pas de Vous entretenir là-dessus. L'on m'appelle, & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vite qu'il me sera possible.

Cependant, crainte que notre amitié  
n'en

n'en souffre, permettez-moi de Vous  
assurer auparavant de la parfaite  
estime avec laquelle je suis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-affectionné  
& fidelle ami,

FRÉDÉRIC,



LETTRE

## L E T T R E   X I V .

*A Rupin , le 6 Mai 1736***M**ON CHER DIAPHANE ,

JAMAIS Tantale n'a tant souffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu vos cahiers de *Wolff* & de ne pouvoir les lire. Tous les incidens, & tous les fâcheux du monde, se font, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potsdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frere en compagnie des sieurs de *Hacke* & de *Rittberg*, m'en ont empêché.

Imaginez-Vous, mon cher *Diaphane*, je vois débarquer cette caravane sans penser à rien; & ces Messieurs me

**D**

pesant

pesant sur les épaules comme tout ,  
 ne me quittent pas d'un pied , pour  
 me faire , je crois , donner à tous les  
 Diables. Un discours de tailles , de  
 mesures , de pieds , est bientôt épuisé ;  
 voilà qui est fini , & je me vois à sec ,  
 comme Boileau \*) *aux bords du Leck*.  
 Que faire ? je me suis avisé , à ce qu'il  
 me paroît fort à propos , de les mener  
 dans mon jardin que j'ai fait illuminer  
 entièrement , de même que le Temple.  
 J'ai fait jouer un petit feu d'artifice , &  
 du reste je les ai régales du mieux que  
 j'ai pu. Comme ce sont des personnes  
 qui sont beaucoup plus de cas des Etres  
 composés

\*) Ce passage fait allusion aux deux vers de  
 Boileau de la seconde Epître au Roi Louis XIV.

*Et par-tout sur le Wahl , ainsi que sur le Leck ,  
 Le vers est en déroute , & le Poëte à sec.*

Voyez Œuvres diverses de Boileau , Epître  
 IV. au Roi.



composés que des Etres simples , qu'ils ne connoissent pas ; ou , pour parler plus intelligiblement , qu'ils ont plus de notions de leurs estomacs que de leurs esprits , je les ai mis sur le chapitre de la philosophie de *Duval* \*) qui a fait merveilles , & leur a bourré la bedaine , au *non plus*. Je me suis lassé de les voir manger , & j'aurois volontiers jeûné deux jours , si j'avois pu avoir le plaisir de m'entretenir pendant tout ce temps avec mon cher *Diaphane*. Vous savez le cas que je fais de lui , & que je suis , comme on ne le sauroit être davantage , avec une parfaite estime ,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

\*) Alors Cuisinier du Prince de Prusse.

D 2

LETTRE

## L E T T R E X V.

*A Berlin , ce je ne fais lequel de Mai 1736.*

**M**ON CHER DIAPHANE,

Si le Dieu *Mars* avoit résolu de me faire faire divorce avec les Muses , il n'auroit certes pu mieux s'y prendre qu'il l'a fait. Une succession continuelle d'occupations puériles nous tient ici , depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil , dans une continuelle action. C'est à elle que Vous devez Vous en prendre de ce que je ne Vous ai pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche , pour Vous remercier des peines infinies que Vous Vous donnez dans la traduction de *Wolff*. J'ai trouvé le moyen d'en lire & relire par reprises  
les

les derniers cahiers que Vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à la manière de raisonner, & je suis à présent beaucoup plus au fait de ses propositions que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien son principe de contradiction, c'est que je sens que Vous estimant une fois au point que Vous savez, je ne puis absolument Vous estimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement, c'est que connoissant toute l'étendue de Votre mérite, je ne saurois que Vous estimer de tout mon cœur, étant,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

\*) On a supprimé ici quelques lettres peu intéressantes de M. de Suhm, dans lesquelles il annonçoit différens envois de la suite de la traduction.

D 3

LETTRE

## L E T T R E   X V I.

*A Berlin , ce 28 Mai 1736.*

**M**ON TRÈS-CHER DIAPHANE,

J E Vous fais mille & mille remer-  
tîmens de ce que Vous m'avez envoyé  
la continuation de *Wolff*. Vous me pro-  
curez tant de plaisir par l'étude que j'en  
fais, que je ne me sens pas en état de  
Vous en témoigner ma reconnoissance.

Nous nous tuons ici à force d'exer-  
cices tous les jours, & nous n'en avan-  
çons ni plus ni moins ; car aujourd'hui  
le Régiment du *Prince Henri* a passé  
la revue , & après avoir fait des mer-  
veilles, *le Roi* n'en a point paru satis-  
fait ; & même il a fait éclater un air de  
mécontentement qui a dépité tout le  
public.

public. Dites-moi la raison suffisante de sa colere. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la cause, qu'à un hasard qui a produit sa mauvaise humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait considérer le pauvre Prince & son Régiment d'un œil misanthrope & hypocondre. Dieu me préserve d'un pareil fort ! Mon parti seroit bientôt pris, si pareille chose m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie ; j'aurai alors plus de temps qu'à présent pour Vous assurer de la parfaite & sincere estime avec laquelle je suis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

D 4

LETTRE

## L E T T R E X V I I.

Lubben, le 1 Juin 1736.

**M**ONSEIGNEUR,

LA derniere lettre dont *V. R. A.* m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort nécessaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde ; car une colique affreuse m'en avoit tout-à-fait dégoûté. Sérieusement, *MONSEIGNEUR*, j'ai cru aller voir des yeux de l'Entendement pur, tout ce que *Wolff* nous montre avec toute la netteté dont notre perception est ici bas capable ; & après m'être entièrement réigné aux volontés de cet Etre par lequel tous les autres existent, je me suis mis à confier à un  
papier

papier mes dernières pensées terrestres pour *V. A. R.* Ah ! que ne lui disois-je pas sur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu Lui être aussi utile que je le souhaitois , avant que d'avoir pu Lui donner des preuves tout-à-fait convaincantes que mon premier , mon plus ardent désir étoit de lui sacrifier mon sang & ma vie ! Ensuite je faisois l'unique testament que j'avois à faire , disposant de mes enfans ; & je prenois la liberté de les léguer à *V. A. R.*

N'ayant plus rien à faire après cela , je serois mort dans la douce persuasion qu'Elle n'auroit point dédaigné mon legs. Mais , *MONSEIGNEUR* , me voilà de nouveau plein de vie , de l'espérance de Vous la sacrifier encore ; plein du désir de trouver les occasions  
de

## L E T T R E X V I I I .

*A Rupin , ce 6 Juin 1736***M**ON TRÈS-CHER DIAPHANE ,

QUEL bonheur , quand au milieu d'un orage que l'on ne connoît pas , on est endormi dans les bras de la sécurité & du repos ! Voilà précisément le cas où je me suis trouvé. Quoi , mon cher *Suhm* , Vos jours , qui me font d'un prix infini , ont été menacés ! quoi , une mort prématurée auroit porté obstacle aux effets de ma reconnoissance , & à l'efficace de mes bonnes intentions ! Non , le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu , ne m'a pas voulu ôter une occasion d'être reconnoissant. Vivez ,  
mon



mon cher Suhm ! vivez , puisque le Ciel le permet ! vivez pour Vos amis , qui , par le véritable attachement qu'ils ont pour Vous , ne pourroient soutenir l'aterrante pensée d'être séparés de Vous ! J'avoue & je comprends que Vous n'aviez à Vous attendre , au dernier période où Vous touchiez , qu'aux récompenses dont le Ciel couronne la vertu ; & qu'ainsi , par rapport à Vous-même , Vous perdez plus en prolongeant Vos jours qu'en finissant Votre carrière. Mais , mon cher Suhm , n'oubliez pas la tendresse que Vous devez à un nourrisson que Vous n'avez pas encore sévré dans l'école de la philosophie. Que ferois-je devenu ? car je sens que j'ai besoin de Vos yeux pour voir , & que perdant de vue mon guide , je cours risque de m'égarer.

La

La seule pensée de Votre mort me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame ; car feroit-il possible que cet Etre qui Vous meut , & qui agit avec autant de clarté , de netteté , & d'intelligence en Vous ; que cet Etre , dis-je , si différent de la matiere & du corps , cette belle ame , douée de tant de vertus solides , & d'agrémens , cette noble partie de Vous-même qui fait les délices de notre société , ne fût pas immortelle ? Non certes ! je le soutiendrai sur les bancs même , s'il le falloit , que quand la plus grande partie du monde seroit périssable & anéantie , Vous, *Voltaire*, *Boileau*, *Newton*, *Wolff*, & encore quelques Génies de cet ordre, doivent être immortels. Je Vous demande bien pardon de Vous dire des vérités , qui ,  
comme

comme je crains, choqueront Votre modestie. Mais aussi peu qu'une personne colérique est capable de vaincre le premier mouvement de la passion qui l'emporte , aussi peu le suis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effusion de mon cœur au sujet de Votre convalescence, & de ce que je pense de Vous. J'ai du moins la satisfaction de Vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des choses encore à Vous dire au sujet de ce testament qui m'a pensé arracher des larmes ; l'on ne doit pas rougir de verser des pleurs en pareille occasion. L'insensibilité est le principe de l'inhumanité & de la barbarie ; un cœur tendre est le fondement de la vertu.

Je Vous suis très-obligé des cahiers qui accompagnent Votre lettre ; je les  
lirai

lirai avec d'autant plus de plaisir que c'est le premier ouvrage qu'aient produit Vos forces convalescentes. Je continue à lire *Wolff* avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ses propositions le plus profondément que je puis. Il est bon de faire souvent de pareilles lectures, car elles sont d'un double usage; elles instruisent & humilient. Je ne me sens jamais plus petit qu'après avoir lu la proposition de l'Etre simple. Quelle profondeur! quelle application suivie à sonder tous les secrets de la nature entière! à porter la clarté & la netteté où jusqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténèbres!

Je Vous quitte, mon cher *Suhm*; partant aujourd'hui pour ma terre; ce sera pour y étudier avec plus de tranquillité,

*de Frédéric Second.* 85

quillité, & pour jouir un peu du repos,  
après en avoir eu très-peu pendant les  
revues. Je suis avec une très-parfaite  
estime ,

**MON TRÈS-CHER DIAPHANE ;**

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

**FRÉDÉRIC**

**L**

**LETTRE**

## L E T T R E   X I X.

*Lubben , ce 16 Juin 1736.***M**ONSEIGNEUR,

Si jamais j'eus sujet de désirer avec ardeur , que *Wolff* eût déjà inventé cet art des signes qu'il dit manquer aux hommes pour pouvoir exprimer leurs pensées d'une maniere toute dégagée des sens , c'est bien dans cette occasion. Car comment pourrois-je avec des mots répondre dignement à la derniere lettre dont *V. A. R.* a daigné m'honorer. Oh ! **MONSEIGNEUR**, les respectueux sentimens dont je me sens pénétré pour Vous , sont si fort au-dessus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer ,  
que

que mon cœur & ma plume se révoltent à les peindre aussi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce respectueux silence Vous dise donc tout ce que je ne puis que sentir !

Quand ma vie me feroit odieuse ; l'intérêt que Vous daigniez y prendre suffiroit pour me la rendre chère. Je reviens donc avec joie à la vie , puisque le Ciel le veut , & que *V. A. R.* le désire ; mais, *MONSEIGNEUR*, souffrez que ce soit pour ne vivre désormais que pour Vous ; pour jouir du seul bien que j'ambitionne , celui de posséder Vos bonnes grâces , pour être témoin enfin de Vos vertus & de Votre gloire.

La continuation de *Wolff* que j'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* nous

38 *Correspondance familiere*

mene bien près de la fin du troisieme chapitre. Je me suis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent , où le mot *Entendement* se trouve à la place de celui d'*Imagination*.

Quoique je me voie obligé d'aller à Dresde pour y attendre le retour de la Cour de Varsovie , *Wolff* & mon écritoire ne me quitteront point.

Je suis avec le plus profond respect , &c.



LETTRE



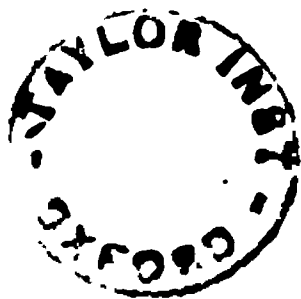
## L E T T R E X X.

*Dresden, le 29 Juin 1734***M**ONSEIGNEUR,

JE me suis rendu ici à très-petites journées ; & quoique j'eusse bien résolu de ne pas perdre de temps , & de travailler chemin faisant , je n'ai pu cependant en trouver la commodité. Du reste je n'ai jamais fait en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci ; car j'ai eu continuellement en main la dernière lettre dont *V. A. R.* m'a honoré ; je l'ai lue & relue mille fois sans pouvoir m'en rassasier ; & me livrant sans réserve aux douces réflexions qu'elle m'inspiroit , je suis enfin arrivé ici sans

E 3

rien



rien savoir de tout ce voyage, sinon que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fût possible de rendre compte à *V. A. R.* de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce temps ; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus qu'un souvenir confus. Je n'ai sans doute pas besoin de dire à *A. V. R.* quel en a été l'objet, & combien un objet si grand & si sublime étoit propre à élever les pensées & les sentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes entre si nécessairement dans l'essence de cet objet, qu'on pourroit s'en occuper toute sa vie, sans en épuiser pour cela les sujets qu'on a de l'admirer. Cette chaîne de réflexions me ramenant de temps en temps à moi-même, je me sentois

fentois le plus heureux des mortels en songeant à l'intérêt qu'un Prince si parfait daigne me témoigner. Oui, me disois-je, quel que soit mon sort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, aussi long-temps que *V. A. R.* daignera me conserver de pareils sentimens. Vous m'avez rendu la santé, *MONSEIGNEUR*, peut-être la vie; ainsi c'est à Vous que je la dois, & que je fais vœu de la consacrer. Prenez possession de moi, comme d'un bien qui Vous appartient par les droits les plus sacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'est capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & je sens intimement que je puis maintenant être heureux en dépit du sort. La seule chose qui puisse encore m'affliger,

c'est l'éloignement dans lequel les circonstances me condamnent encore à vivre de *V. A. R.* Vous êtes, *MON-SEIGNEUR*, pour m'exprimer figurément, Vous êtes mon soleil ; car dès que je ne suis plus à portée d'éprouver la douce influence de Vos rayons, je sens un froid se glisser si profondément dans mon ame, que rien n'est capable de la réchauffer. Aussi toutes mes pensées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux Climat que ce Soleil bienfaisant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un Printemps de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réussir avec le temps, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près  
de

de la merveille de notre Siecle , afin  
de pouvoir me délecter à la contem-  
pler & à lui rendre mes sinceres hom-  
mages. Voilà , *MONSEIGNEUR* ,  
ce qui manque encore à ma félicité ;  
& je mourrois sans doute aujourd'hui  
sans regret , si je devois renoncer pour  
toujours à cette douce espérance , le  
seul soutien de ma foible vie. Je suis ,  
*MONSEIGNEUR* , & serai jusqu'au  
tombeau , avec les sentimens du plus  
profond respect & du plus entier  
dévouement , &c.



LETTRE

## L E T T R E   X X I.

*A Berlin, ce 3 Juillet 1736.***M**ON CHER DIAPHANE,

JE n'ai reçu qu'hier les deux paquets que Vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. Je Vous en remercie de tout mon cœur, en Vous assurant que je ne lis aucun cahier de Votre ouvrage sans me ressouvenir en même temps à quels devoirs la reconnoissance m'engage. J'avois déjà corrigé la faute qui se trouve dans le paragraphe 282, en substituant, comme Vous me le marquez, au mot *Entendement*, celui d'*Imagination*.

Enfin, mon cher *Suhm*, l'on peut  
professer

professer la philosophie à tête levée \*), & sans plus craindre les foudres du Pédagogue, ni le fantôme de l'irréligion. La raison reprend l'empire qui lui est dû, & l'erreur s'en ira chercher son refuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la superstition.

J'en viens à la dernière lettre que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; mais qu'en puis-je dire, sinon que l'amitié aveugle que Vous avez pour moi, Vous fait estimer un chétif mortel  
au-delà

\*) Ceci a du rapport à la justification de *Wolff* & de ses ouvrages, à laquelle le *Prince de Prusse* avoit eu beaucoup de part, ayant su, par les représentations qu'il avoit fait faire au *Roi*, qui étoit alors fort prévenu contre *Wolff* & sa Philosophie, l'engager à nommer une commission, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célèbre Philosophe.

au-delà de son prix. Les couleurs flatteuses avec lesquelles Vous me peignez , me masquent si avantageusement , que je ne me reconnois plus. Enfin Vous prêtez l'attribut de la perfection à un Etre qui en est bien éloigné, & qui remarque , par tout ce qui lui est connu de lui-même , qu'il est marqué au coin de l'humanité , aussi bien que le dernier galérien. Je passe à l'endroit de Votre lettre qui m'est le plus flatteur , & où , pour ainsi dire , Vous me donnez une hypothèque sur Votre personne. Quelle acquisition pourrois-je faire au monde qui me fût plus agréable ! Que l'on m'offre tous les trésors du Pérou , je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire , & je trouve en Vous un trésor qui m'est plus utile que tous ceux



ceux que la masse grossière & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous savez que mon cœur est incapable de se démentir, & qu'il ne se sert de ma plume que pour exprimer d'une manière figurée ses sentimens.

*Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma  
plume ,  
Que le feu qui l'anime aussi-bôt le consume.*

Je pars demain pour la *Prusse*. Le voyage fera de quatre semaines, pendant lesquelles notre fameux Précepteur *Wolff* sera ma compagnie. Adieu, mon cher *Diaphane* ! Il est superflu de Vous répéter tous les vœux que je fais pour la réussite de Vos desseins. Puisse Votre sort d'une manière inséparable être uni au mien ! Puisse-je un jour Vous témoigner ma reconnoissance

78 *Correspondance familiere*

sance autant que je le désirerois ! &c  
que chaque jour me fournisse l'occasion  
de Vous réitérer de vive voix les  
sentimens de la plus parfaite estime  
qui fut jamais. Je suis,

**MON CHER DIAPHANE,**

Votre très-fidelle ami ;

**FRÉDÉRIC.**

**LETTRE**

## L E T T R E   X X I I .

*Au Camp de Velan, ce 18 Juillet 1734.***M** O N   C H E R   S U H M ,

Malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je suis chargé, ne croyez pas que je perde *Wolff* de vue un moment. C'est le point fixe sur lequel toute mon attention est tournée; plus je le lis, plus il me donne de satisfaction. J'admire la profondeur de ce célèbre Philosophe, qui a étudié la nature comme jamais personne ne l'a fait, & qui est parvenu à pouvoir rendre raison de choses qui autrefois étoient non-seulement obscures & confuses, mais encore tout-à-fait inintelligibles. Il me semble  
que

que j'acquiers tous les jours plus de lumieres avec lui , & qu'à chaque proposition que j'étudie , il me tombe une nouvelle écaille de dessus les yeux. C'est un livre que tout le monde devroit lire , afin d'apprendre à raisonner , & à suivre le fil , ou la liaison des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un temps abominable ici. Il semble que le salpêtre & le soufre aient conspiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours , & la foudre est si redoutable en ce pays , que l'on entend tous les jours parler des dégâts qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici ; & à moins que de Vous circonscancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées , je ferois fort embarrassé de

*de Frédéric Second.* 81

de quoi Vous entretenir. Adieu, mon  
cher ! Croyez - moi avec une bien  
sincere estime ,

MON CHER SUHM ;

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

F

LETTRE

---

---

**L E T T R E   X X I I I .***Dresde , le 6 Août 1736.***M**ONSEIGNEUR,

LA très-gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré, & par laquelle Elle me marquoit son départ pour la Prusse, m'ayant fait suspendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays, afin de renouveler quelques anciennes connoissances. Qu'il est triste, *MONSEIGNEUR*, à un certain âge, d'être réduit à chercher un établissement ! Mais notre Philosophe m'apprenant que tout ce qui arrive, a sa raison suffisante, & que je ne dois être surpris de rien, je me résigne en prenant

nant le meilleur parti qui me reste à prendre , c'est-à-dire , de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac , qui , après les coups les plus piquans , & les plus capables de désespérer , avoit coutume de dire avec le plus grand sang-froid du monde :  
» Que voulez-vous ? Cela est dans les  
» dés ». Effectivement, a-t-on jamais raison de prendre si fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous , ou de désirer si fortement ce qu'on ne sauroit trouver en soi-même.

Si je ne savois bien que j'écris au *Marc-Antonin* de nos jours, je ne penserois pas à l'entretenir si longtemps de moi , aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaisir que j'y trouve, *MONSEI-*

F 2

*GNEUR,*

*GNEUR*, il faut bien y renoncer ;  
puisque Votre modestie semble n'y  
trouver que des raisons de Vous humili-  
er davantage.

« J'ai l'honneur de Vous envoyer  
aujourd'hui une continuation de *Wolff*,  
espérant que cette lettre arrivera vers  
le retour de *V. A. R.*, & désirant  
ardemment que ce paquet La trouve  
en parfaite santé.

Je suis, &c.

LETTRE



LETTRE XXIV.

*A Rupin, ce 15 Août 1736*

MON CHER SUHM,

QUAND je reçois Vos lettres, elles sont toujours accompagnées de pieces de Votre traduction, de façon qu'il ne me reste qu'à Vous remercier sans cesse des peines que Vous Vous donnez pour moi; & c'est ce que je fais avec le plus grand plaisir du monde, me sentant charmé par la lecture des ouvrages de notre Philosophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & désagréable voyage, qui, graces à Dieu, s'est mieux terminé qu'on ne l'auroit espéré dans les commencemens.

F 3

Vous

Vous ferez fans doute surpris, peut-être étonné, mon cher *Diaphane*, de ce que je ne Vous plains pas, de voir un homme comme Vous, réduit à chercher un établissement. Ce sont les yeux de Votre Cour que je plains, qui sont fascinés au point de ne pouvoir distinguer des sujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouissent des privileges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment est-il bien possible (soit dit sans Vous flatter) qu'une personne d'autant de mérite, d'esprit & de savoir que Vous, soit négligée, & même oubliée? Et quelle idée se peut-on faire d'une Cour où des *Suhs* ne sont pas recherchés? En Vous estimant je fais mon plus grand éloge, car

**car** il faut aimer la vertu & le beau ;  
pour l'estimer.

*Si je vaux, c'est par-là que je vaux quelque chose.*

Mais de quoi peut-il Vous servir  
de Vous voir appuyé de mon suffrage  
& de mes vœux impuissans ? Ce sont  
des consolations qui ne menent à au-  
cune réalité. Il est bien certain que  
nous ne sommes pas les artisans de  
notre fortune ; si cela étoit, chaque  
homme feroit heureux. Mais en re-  
vanche c'est une consolation pour  
nous, que le sort, par une loi im-  
muable, amene sans cesse des change-  
mens. Le Ciel n'est pas toujours serein ;  
des frimats continuels ne couvrent pas  
la surface de nos champs. Prenons  
donc, mon cher Diaphane, le temps  
comme il vient, & pensons qu'il faut

nécessairement fournir notre carrière.  
Il ne dépend pas de nous de reculer  
dans notre chemin, & le profit le plus  
essentiel que nous puissions retirer de  
la philosophie, est de nous faire un  
calus pour toutes les choses exté-  
rieures, & de chercher le vrai repos  
& la tranquillité en nous-mêmes. Mais  
qu'il est facile, mon cher Diaphane,  
de donner ce précepte, & qu'il est  
difficile de le suivre ! Je sens qu'un  
cœur rongé de chagrin, dans l'amer-  
tume de sa douleur, est peu flexible  
aux remontrances de la morale. Loin  
de condamner Votre juste déplaisir,  
je l'approuve d'autant plus qu'il est  
fondé sur la charité chrétienne, qui  
nous inspire de la tristesse en voyant  
les imperfections de notre prochain.  
Or, avoir peu de connoissance de la  
vertu

Vertu est une grande imperfection ; c'est pourquoi la trouvant dans Votre Maître \*), elle doit naturellement produire cet effet dans Votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de Votre sincérité & de Votre amitié, qu'en m'ouvrant Votre cœur, & en me faisant connoître toutes les circonstances dans lesquelles Vous Vous trouvez. Et sans être un Marc-Antonin, je ne désire rien tant, connoissant Vos chagrins, que d'y pouvoir porter remède. Mais malheureusement je crois avoir lieu de craindre que jamais je ne pourrai être la cause efficiente de Votre bonheur & de Votre fortune.

Je

\*) *Auguste III*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, au service duquel *M. de Suhm* se trouvoit avec le titre de Conseiller privé.

Je me retire à présent dans ma chere solitude , où je donnerai carriere à mes études. *Wolff*, comme Vous pouvez le croire , y tiendra son coin ; le sieur *Rollin* aura ses heures , & le reste sera consacré aux Dieux de la tranquillité & du repos. Un certain Poëte dont Vous aurez entendu parler , ou lu quelques ouvrages , *Gresset* vient chez moi , & avec lui l'Abbé *Jordan* , *Keiserling* , *Fouquet* , & le Major *Stille*... Quelle fatalité nous sépare , mon cher *Diaphane* , & pourquoi ne pouvons-nous pas voir à *Reinsberg* nos jours couler ensemble dans le sein de la vérité & de l'innocence ?

Là sous un Ciel serein , assis au pied des  
hêtres ,

Nous étudions *Wolff* en dépit de nos Prêtres ;  
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux ;  
Sans pourtant excepter aucun des autres Dieux.

Tantôt

Tantôt, quand nous sentons bouillonner notre  
verve ,

Nous chantons en l'honneur de Mars & de  
Minerve ;

Tantôt, le verre en main , nous célébrons  
Bacchus ,

Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle est la confession que je Vous  
fais de la vie que nous menons dans  
ce fortuné séjour où le Ciel puisse  
nous conserver long-temps. Quant à  
ce que Vous me dites de la philoso-  
phie de *Wolff*, Vous serez fort étonné  
d'apprendre que son fort est celui du  
temps ; & à moins que d'avoir un  
thermometre de Cour \*), il est im-  
possible de favoir en quel crédit elle  
est présentement. Mais c'est de quoi  
je

\*) Ceci a rapport aux persécutions de *Wolff*,  
qu'on avoit cherché à noircir aux yeux de  
la Cour de Berlin, par des calomnies qui  
ne furent que trop écoutées pendant quelque  
temps.

je ne m'embarrasse guere ; car quand on connoît le fond d'incertitude & de diversité qui se trouve dans le temps, l'on ne s'enquiert plus de la raison des choses qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Passez-moi ces termes, je Vous en conjure, au cas que Vous trouviez que j'en dise trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre Philosophe, j'ai la satisfaction de Vous apprendre que sa Logique est actuellement sous presse, & que l'on va commencer à traduire sa Morale. Pour la Métaphysique, on en trouve la traduction si bonne, si correcte & si précise, que l'on jugeroit superflu d'essayer d'en faire une autre, puisque l'on s'exposeroit ou à devenir plagiaire de Votre traduction,



traduction , ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je Vous fais de l'état où se trouve chez nous la République des Lettres. Quant au mien en particulier , j'en suis peu content , étant séparé de Vous. Il me semble que je ne saurois me passer de mon cher Diaphane. Quel ravissement sera le mien , quand je Vous reverrai , & que de vive voix je pourrai Vous réitérer les protestations de la véritable estime avec laquelle je suis

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

---

---

**L E T T R E X X V.***Dresde, le 18 Août 1736.***M**ONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir avec autant de joie que de respect la lettre dont il Vous a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui, par un méfentendu, a fait plusieurs détours avant que de me parvenir. Je ne suis du tout point surpris, *MONSEIGNEUR*, d'apprendre que les occupations militaires ne Vous ont pas fait perdre de vue notre Philosophe, sachant bien qu'un génie aussi grand, aussi heureux, & sur-tout aussi actif que celui de *V. A. R.* fait trouver du temps pour tout. Oui, qu'il me soit permis, *MONSEIGNEUR*;

**GNEUR** , de Vous le dire sans flatterie , un esprit prophétique semble me dévoiler dans l'avenir que *V. A. R.* , par cette grande qualité , l'une des plus précieuses sans doute , & des plus nécessaires dont un Prince puisse être doué , fera un jour l'étonnement de l'Europe & l'admiration de la postérité. C'est la connoissance que j'ai des grandes qualités de Votre auguste personne , c'est la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie ; & c'est l'une de Vos plus belles qualités , **MONSEIGNEUR** , la plus touchante , la plus rare dans un Prince , celle qui en Vous donne tant de relief à toutes les autres , c'est Votre grande modestie enfin , qui levant tous mes scrupules sur le danger d'une louange , qui , donnée à tout autre objet , auroit  
tout

tout l'air d'une flatterie , semble même m'imposer le devoir de Vous dire sans détour , *MONSEIGNEUR* , ce que je viens de penser à votre égard. La louange peut gâter un esprit vain & trop ambitieux , mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeste , qui sachant s'apprécier au juste elle-même , s'élève par le sentiment de son véritable prix , même au-dessus de la flatterie.

Le jugement que *V. A. R.* porte de notre Philosophe , est tout-à-fait juste , & tel que le méritent la profondeur & la solidité de ses raisonnemens ; & quoique nous ne soyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéressant pour l'homme dans sa Métaphysique , nous avons cependant déjà rencontré chemin  
faisant

faisant tant de belles connoissances , qu'elles seules fussent déjà à payer largement les peines de notre entreprise.

Vous avez raison , *MONSIEUR* , de dire que toute personne qui veut apprendre à raisonner juste , devroit étudier la Métaphysique de *Wolff* ; mais assurément pour que tout le monde apprît à raisonner toujours juste , il ne suffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphysique de ce célèbre Philosophe , ni même de savoir tous ses ouvrages par cœur ; car sans compter que pour apprendre à raisonner de *Wolff* il faut apporter en l'étudiant un fonds de raison & de jugement , qui est un don de la Nature & non un fruit de l'étude ; il faut encore réfléchir, que pour que l'homme

fût toujours en état de faire usage de cette facilité & de cette justesse de raisonnement, qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fût encore tout-à-fait libre des passions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'est-ce pas l'ouvrage ordinaire des passions d'étouffer la voix de la raison ? Pour que la Métaphysique apprît à l'homme à raisonner toujours conséquemment, il faudroit donc sans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ses passions. Mais, *MONSEIGNEUR*, que pensez-Vous qu'il en résultât, si l'homme achetoit par le sacrifice de ses passions, l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la raison ? Si ce sont les passions qui avilissent souvent l'homme, il n'en est pas moins vrai que ce sont aussi elles qui le rendent vraiment grand,

grand , qui l'élevent aux vertus les plus sublimes. Qu'on ôte à l'homme ses passions , adieu les grandes vertus ! adieu les belles actions ! adieu les Héros ! Non ! non ! *MONSIEUR* , *V. A. R.* perdrait trop à un tel échange , ou plutôt le Monde y perdrait trop par Elle. Conservez donc toutes les belles , toutes les sublimes passions dont Votre grande ame est susceptible ; en les maintenant comme Vous le savez si bien sous le sceptre de la raison , elles ne produiront jamais rien que de beau & de grand , jamais rien qui ne soit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à *V. A. R.* Mais Elle m'a fait la grace de me souhaiter un heureux succès dans mes desseins ,

& je m'y sens si fort encouragé par cette faveur de *V. A. R.*, que je ne néglige rien pour y réussir, ce qui me prend une grande partie de mon temps. Ma plus haute espérance sera toujours que les choses tournent de maniere que je puisse un jour jouir du bonheur de passer mes jours auprès de *V. A. R.*, afin de pouvoir, en les Lui consacrant, Lui donner des preuves aussi sinceres & aussi convaincantes que je le désire, du profond respect & de l'entier dévouement avec lequel je ferai toute ma vie, &c.



**LETTRE**



LETTRE XXVI.

*A Remusberg \*), ce 26 Août 1736*

MON CHER DIAPHANE,

JE ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaise étoile peut avoir arrêté si long-temps en chemin, ma lettre datée du camp de paix. Il faut que quelque destin, jaloux du plaisir que je prends à Vous écrire, ait porté obstacle à la facilité de notre correspondance.

Vous savez donner un tour si singulier & si obligeant pour moi à toutes les choses métaphysiques qui constituent la matière ordinaire de Vos

G 3 lettres,

\*) Nom que portoit autrefois le Château de Reinsberg, à cause de l'île de Rémus.

lettres, qu'il semble que la Philosophie, peu susceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politesse entre Vos mains. Si le célèbre *Fontenelle* a su épurer l'Astronomie \*) de ce qu'elle a de pédant, Vous nous montrez comment Votre génie supérieur fait donner un tour heureux à la Métaphysique ; elle devient un trafic de politesse entre Vos mains. La nature, il est vrai, devoit un génie comme *Fontenelle* à la France, mais la raison nous en devoit un comme Vous, qui nous la faites considérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés

\*) Ceci fait sans doute allusion à l'ouvrage de *Fontenelle* sur la pluralité des Mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une Marquise, est célèbre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant, que l'Auteur a su donner à l'objet qu'il y traite.

préjugés dans lesquels il est contre elle ; car son emblème est celui d'un vieillard sévère , & c'est ce qui la rend odieuse. Je m'arrête dans une aussi riche carrière , & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche ; Votre modestie me défend de continuer , ainsi j'en reviens à Votre lettre.

Je ne vois pas que ce feroit un grand mal que nous feroit la Philosophie , en nous délivrant de cette cruelle ambition , ou de cette soif ardente des richesses , sources des guerres sanglantes qui déchirent le genre humain. Plus pauvres de quelques Héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches , qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démesurées de leurs maîtres. Ne craignons rien

sur cet article, mon cher Diaphane ! Dans des temps peu éclairés , les *Socrates* , les *Platons* & les *Aristotes* ont été les flambeaux qui éclairaient le monde , & le genre humain étoit pervers & livré à l'avidité de ses passions. Le siècle où nous sommes , plus éclairé que celui-là, peut compter des *Descartes*, des *Leibnitz*, des *Newton*, des *Wolff*, gens autant supérieurs aux autres, que l'âge mûr l'est sur l'enfance ; & cependant nous n'avons pas à craindre que malgré l'évidence & la raison , ces gens nous apprennent à préférer les choses spirituelles à celles qui frappent nos sens. Selon toutes les apparences , l'on raisonnera toujours mieux dans le monde , mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je

Je reçois les cahiers que Vous m'avez envoyés , avec une véritable joie , & je Vous assure que je Vous en tiens compte. Comment , occupé comme Vous l'êtes , avez-Vous encore le temps de Vous appliquer à traduire , travail rude , sec & fatigant. Je souhaite de tout mon cœur que le succès de Vos peines réponde à la justice qu'on Vous doit. Non , il n'est pas permis que des gens comme Vous aillent quêter la fortune ; il faudroit qu'en vil-esclave elle portât les chaînes du mérite , & fût obligée de le suivre.

Mes vœux , mon cher Diaphane , répondent parfaitement aux Vôtres : si Vous me témoignez souhaiter de Vous trouver auprès de moi , je peux Vous assurer que je ne désire pas moins de Vous y voir. Puisse le Ciel ,  
moins

moins contraire à mes vœux qu'il ne l'a toujours été \*), exaucer le plus ardent de mes souhaits ! Puisse-t-il joindre nos destinées , de sorte qu'il n'y ait que la mort qui nous sépare , & m'empêche aussi de Vous donner des preuves de la véritable estime & de la sincere amitié avec laquelle je suis ,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ,

FRÉDÉRIC.

\*) Ce passage sera assez intelligible pour tous les lecteurs qui savent tout ce que le Prince Royal de Prusse , *Charles-Frédéric* , eut à souffrir des rigueurs de son Père , le Roi de Prusse *Guillaume I.*



LETTRE

## L E T T R E   X X V I I.

*Dresde, le 27 Août 1736.***M**ONSEIGNEUR,

LES inquiétudes mortelles que j'ai senties pendant que je favois *V. A. R.* engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmées que par la précieuse lettre dont Elle m'a honoré depuis son retour. Car l'assurance que *V. A. R.* jouit d'une santé parfaite, c'est-à-dire, telle que mes vœux les plus ardens prient sans cesse le Ciel de la Lui accorder, me rassure, me tranquillise entièrement sur tous les autres événemens qui me regardent dans ce monde. Et quand, par un retour sur moi-même, il eût pu me  
rester

rester quelque tristesse , la généreuse bonté avec laquelle *V. A. R.* daigne s'intéresser à mon fort , m'a causé une joie si pure , si vive & si parfaite , que je défie maintenant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les solides réflexions qu'il a plu à *V. A. R.* d'y ajouter , ont achevé de me rendre Stoïcien. Les raisons philosophiques se soutiennent sans doute les unes les autres , & n'ont besoin d'aucun appui étranger ; cependant il m'a semblé sentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand Prince , ou qu'au moins elles frappent davantage , peut-être parce qu'on n'est pas accoutumé à les voir partir de si haut. Il est vrai que je ne suis pas en ceci dans le cas des autres hommes , & que j'ai le bonheur de voir cette merveille



veille de si près , que je ne devrois que l'admirer sans en être frappé. Mais , *MONSEIGNEUR*, Vous faites voir à l'Univers en Vous un Prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que Vous devez Vous attendre à ne voir cesser la surprise que Vous excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont Vous allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive & toute charmante que *V. A. R.* a bien voulu me faire de Sa retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'Elle y jouit de la solitude & de la tranquillité que Sa grande ame recherche par goût , & préfère par raison , y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de Sa trempe ; mais je sens aussi un cuisant chagrin  
de

de n'y pouvoir passer mes jours , & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouissent de la présence & du précieux commerce de *V. A. R.* Non, cette épreuve est la seule que j'excepte pour mon Stoïcisme ; & si l'espérance ne me soutenoit , j'y succomberois sans doute.

La Philosophie de *Volff* est en sûreté depuis qu'elle est entrée en faveur chez *V. A. R.* ; & c'est aussi , j'espere , en reconnoissance de la protection que Vous devez lui accorder , *MONSEIGNEUR* , & à Votre exemple , qu'elle me fera grace sur le tort que lui pourroit faire ma traduction , quelque éloge qu'il plaise à *V. A. R.* d'en faire. Et ce qui me rassure à cet égard , c'est l'espérance que les autres traductions , auxquelles l'on travaille maintenant ,

*de Frédéric Second.*

III

tenant , comme je l'apprends avec grand plaisir , La dédommageront de tout ce que Lui aura fait souffrir la mienne.

Agréez , *MONSEIGNEUR* , les assurances de mon profond respect , & de mon parfait dévouement , &c.



LETTRE

## L E T T R E X X V I I I .

*A Remusberg, ce 3 Septembre 1736***M**ON CHER DIAPHANE ,

VOUS me marquez de la maniere la plus obligeante du monde , la part que Vous prenez à ma santé ; aussi puis-je Vous assurer que Vous , plus que personne , avez raison de Vous y intéresser. Sans emprunter un langage qui ne m'est pas naturel (j'entends celui de la fausseté) , je peux Vous assurer que je Vous estime infiniment ; & pour Vous le faire mieux sentir , je me contente de Vous dire , que mon amitié égale Votre mérite.

Il est bien naturel & bien juste que je m'intéresse vivement à ce qui Vous  
regarde ;

regarde ; c'est un devoir d'ami , c'est un devoir de justice & d'équité qui veut que le bonheur soit proportionné à la grandeur de la vertu , & c'est , entraîné par la sympathie , que je Vous veux du bien. Vous savez , sans que j'aie besoin de Vous le répéter , que la connoissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour , & dans l'amitié qui est fondée sur l'estime. Et c'est cette représentation que se fait mon ame de Vos perfections , qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour Vous. C'est elle qui fait que je m'intéresse à Votre destinée , que je fais des vœux pour Votre personne , & que je désirerois pouvoir fixer Votre bonheur. Ne me parlez plus de moi , mon cher *Diaphane* ; il n'y a rien qui séduise

H

plutôt

plutôt le cœur de l'homme , que les éloges & la louange : & je Vous crois trop de mes amis pour Vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puissent dégrader un mortel , dans cette vanité folle qui lui fait prendre une idée merveilleuse de sa propre personne.

Si mes vers Vous ont donné envie de venir ici , ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je ferois ravi de Vous voir ici , & que quelque affaire dans le *Holstein* dirigeât Vos pas de ces côtés-ci ; & plus ravi encore si Votre bourse étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réserve , touchant *Wolff* , de Vous marquer un jour mon ample reconnoissance ; & j'espère que Vous  
ferez

Êrez persuadé que je connois toutes les peines que Vous Vous donnez, & que je sens toute l'étendue de l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à raisonner, & qui rectifie & éclaire mes idées. Il faut espérer que l'avenir, plus fécond en occasions que le passé, m'en fournira d'assez favorables pour Vous prouver d'une manière indubitable, que je suis avec une parfaite estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



H 2

LETTRE

LETTRE XXIX.

*Dresde , le 3 Septembre 1736.*

**M**ONSEIGNEUR,

IL est bien au-dessus de mes forces de Vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver la gracieuse lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 26 du mois passé ; bien au-dessus de ma plume , de Vous peindre avec des couleurs aussi vives que fidelles , l'attendrissement mêlé de confusion , & les sentimens de respect & de reconnoissance dont cette précieuse lettre est venu me pénétrer. Mais n'allez pas croire, *MONSEIGNEUR*, que ce qui m'a si fortement touché , soit peut-être l'éloge qu'il Vous a plu de



de faire de ma pauvre personne. Non !

**MONSEIGNEUR**, c'est quelque chose de bien plus flatteur, de bien plus touchant pour moi, c'est le témoignage que j'y trouve de Votre précieuse amitié, c'est l'intérêt si attendrissant que Vous daignez prendre à mon sort, & qui en adoucit toute la rigueur.

Oui, si rien au monde est capable de me rendre vain, ce n'est sûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué, mais c'est uniquement celui que je tire de l'estime & de la faveur dont *V. A. R.* daigne m'honorer gratuitement. Il me suffit donc, **MONSEIGNEUR**, pour ma propre & entière satisfaction, d'oser espérer que *V. A. R.* ne me trouve pas indigne de ses bonnes grâces, & que tel que je suis Elle ne dédaigne pas mes hommages, ou, si

118 *Correspondance familiere*

j'ose le dire , mes adorations. Car si jamais mortel mérita d'être adoré, ce fut assurément un Prince qui , comme Vous , réunit en lui les plus rares , les plus grandes qualités , & les plus sublimes vertus ; un Prince qui , comme Vous , prenant pour modele tout ce qu'il y eut jamais de grands Hommes , & tirant de leurs caracteres tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul , travailla sincèrement à en former le Sien. Ne Vous offensez point, *MON-SEIGNEUR* , de cette effusion de mes sentimens , qui part de la plus vive , de la plus intime conviction ! mais souffrez plutôt que la vérité Vous parle par ma bouche ; elle ne connoît point de flatterie , & la postérité reconnoîtra un jour que c'est à elle seule à qui je rends ici hommage !

Je

Je conviens avec Vous, **MONSEIGNEUR**, que la louange peut séduire & corrompre même le cœur d'un Prince ; mais ce ne fera sûrement jamais celui d'un Prince qui, comme Vous, ne trouve dans la louange, même la plus séduisante, qu'un aliment à sa modestie ; ce ne fera jamais celui d'un Prince, qui sachant aussi bien que Vous apprécier le vrai mérite, ne peut manquer de discerner la vraie louange de la fausse ; d'un Prince enfin qui abhorrant la duplicité des adulateurs, est toujours prêt à démasquer & à confondre leur vile flatterie, toujours prêt à les apostropher avec la malheureuse Phedre,

*Détestables flatteurs, présentez le plus funeste ;  
Que puisse faire aux Rois la colère céleste !*

H 4

Oui ,

Où, *MONSIEUR*, un Prince tel que Vous peut recevoir sans scrupule , & avec une parfaite sécurité , les plus flatteurs éloges, les louanges les plus séduisantes , & même y prendre plaisir ; il peut agréer le juste hommage qu'on rend à ses vertus , sans crainte d'en être ébloui ; il peut même innocemment , & sans aucune foiblesse , prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéressée ou artificieuse ; & c'est même là le plus grand , le plus beau triomphe de sa vertu , que de la sauver au travers de tous ces écueils ; c'est là le gage le plus sûr qu'il puisse donner de la grandeur de son ame , & de la solidité de ses vertus , que de s'élever au-dessus des atteintes de la plus séduisante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthousiasme de  
la

la vérité ? Je dois craindre de déplaire à *V. A. R.*, & cette crainte l'emporte même sur le plaisir d'épancher le plus délicieux sentiment de mon ame. Je me fais donc violence, & quoi qu'il m'en coûte à me taire, je n'achèterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais Sa disgrâce, & de ne Lui jamais donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite soumission & du profond respect avec lequel je ferai jusqu'à mon dernier soupir, &c.

**LETTRE**

L E T T R E   X X X.

*A Potsdam , ce 12 Septembre 1736.*

**M** O N C H E R D I A P H A N E ,

LES détours & les allures que Vos lettres prennent avant que de m'être rendues , retardent toujours mes réponses. Je viens de recevoir celle du 3 avec l'inchuse. Je crois superflu de Vous répéter les assurances de la reconnaissance que je Vous ai pour les peines que Vous Vous donnez. Par un heureux hasard j'ai été instruit que Vous fouhaitez d'avoir une montre de Paris ; & par un autre hasard encore , cette montre m'est tombée entre les mains. Je Vous la remets ci-joint , mon cher *Diaphane* , & j'espere que Vous l'accepterez

l'accepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne fera pas le miniftre de cette montre qui Vous apprendra ce que c'eft que le temps , c'eft *Wolff* qui nous l'a enseigné à tous les deux. Je Vous prie de croire, mon cher *Diaphane*, que je ne fouhaiterois rien plus ardemment que de pouvoir Vous donner des marques continuelles de mon amitié, en forte que Vous ne puffiez désormais compter d'autre époque dans Votre vie, que celle de mes bienfaits.

Je ne fçaurois finir cette lettre fans Vous prier encore une fois bien sérieufement de ne me donner ni du grand, ni du sublime dans Vos lettres. En les lifant je m'imagine qu'elles s'adreffent à d'autres qu'à moi ; & je ne me reconnois du tout point aux traits fous  
lesquels

lesquels Vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincere, & Vous ne Vous tromperez jamais; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai pas, & qui me font rougir de ne les pas avoir. Adieu, mon cher *Diaphane*, je suis tout à Vous.

FRÉDÉRIC.

LETTRE



---

---

**L E T T R E   X X X I.***Dresde, le 28 Septembre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

L'excès de la joie que m'a causé la gracieuse marque qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de son souvenir & de son amitié, autant par Son obligeante lettre du 12, que par le charmant présent qui l'accompagnoit, ne me laisse aucune expression capable de lui en témoigner dignement toute ma reconnoissance. De quels termes assez énergiques pourrois-je en effet me servir, pour exprimer une millièmè partie seulement du sentiment que j'éprouve. Ah ! je le sens, **MON-SEIGNEUR**, les armes que la philosophie

sophie nous offre contre l'excès de la douleur , sont trop foibles contre les transports de la joie ; & moi qui suis déjà , j'ose bien le dire , assez endurci contre les coups du sort , je me sens prêt à succomber aux atteintes de la félicité. Oui , *MONSEIGNEUR* , croyez-en la sincérité de mon cœur ! je n'exagere point ; c'est pour moi la félicité suprême sur la terre , que de penser aux généreuses faveurs , aux témoignages si précieux de l'amitié inestimable dont me comble le plus grand , le plus digne Prince. Et dans les transports de la joie dont mon cœur est comme enivré , quelle expression me resteroit-il , qui pût répondre à l'ardeur du sentiment dont je sens brûler mon ame ? C'est une passion ! C'est un amour ! Mon pauvre corps  
est

est trop foible pour soutenir une émotion si puissante ; trop débile pour nourrir un feu si ardent , capable de le consumer ; & le moment où mon ame calmée se trouve dans une paisible assiette , est celui où je commence à pouvoir exprimer foiblement comme je le fais , une ombre légère des sentimens ineffables dont mon ame étoit remplie.

Qui pourra jamais concevoir l'affection que j'ai pour cette charmante montre , gage précieux qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de Son amitié. Oui , je l'idolâtre. Cent fois le jour je prends plaisir à la faire répéter. Mais ce qui me touche si sensiblement , ce n'est sûrement pas tant le présent en lui-même , que la maniere si noble & si délicate dont il m'a été offert ,  
&

& les expressions si obligeantes qui l'accompagnoient. Oh ! Vous avez là un secret , *MONSIEIGNEUR* , qui augmentera toujours à l'infini le prix de Vos bienfaits ! Soyez persuadé , je Vous en conjure , que cette montre ne marque pas une seconde qui ne soit comptée par quelque vœu de ma reconnoissance ; pas une seconde qui ne surprenne en moi le désir ardent de me voir aux pieds de *V. A. R.* pour lui témoigner mes adorations. Mon impatience à cet égard est à son comble , & je compte mes malheurs par les momens du triste éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle ; & si les témoignages qu'il plaît à *V. A. R.* de me renouveler si souvent , de la continuation de Ses bonnes grâces , ne me soutenoient ,  
j'y.

j'y aurois déjà sans doute succombé depuis long-temps. Mais je me flatte de fortir bientôt d'une si cruelle incertitude, & me console, en attendant, par les assurances de Sa bienveillance. Conservez-la-moi, *MONSEIGNEUR*, & mettez-y pour prix ma vie ! je la tiendrai toujours prête, & m'estimerai le plus heureux des hommes de pouvoir Vous la consacrer jusqu'à mon dernier soupir, & même de Vous la sacrifier s'il le faut, afin de Vous prouver avec quels sentimens je suis, &c.



## L E T T R E   X X X I I .

*Remusberg , ce 23 Octobre 1736.***M**ON TRÈS-CHER DIAPHANE ,

Je viens de recevoir à la fois les deux lettres que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire ; je Vous remercie des pieces traduites de *Wolff* que Vous y avez jointes. Je ne saurois assez m'étonner de la reconnoissance que Vous me témoignez au sujet de la montre que je Vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été suffisamment payée par la valeur d'une ligne de Votre main. Il faut , en vérité ; mon cher *Diaphane* , que Vous ayez grande provision de vertus , puisque Vous en faites une si considérable  
dépenſe

dépense à l'occasion d'un rien. Si Votre reconnoissance se manifeste si efficacement à l'occasion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le Vôtre, qui fait si bien sentir & reconnoître les bienfaits? Il y a plaisir à Vous obliger, mais cette raison n'est pas le seul motif, ou la seule raison suffisante qui m'y porte.

Je crois que Vous ne ferez pas fâché que je Vous dise deux mots de nos passe-temps champêtres; car avec les personnes qui nous sont chères l'on aime à entrer jusque dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes, dont la première est celle des utiles, & la

seconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la Philosophie, de l'Histoire & des Langues ; les agréables sont la Musique , les Tragédies & les Comédies que nous représentons , les Mascarades & les Cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la prérogative de passer devant les autres , & j'ose Vous dire que nous ne faisons qu'un usage raisonnable des plaisirs , ne les prenant que pour délasser l'esprit & pour tempérer la morosité & la trop grande gravité philosophique , qui ne se laisse pas facilement déridier le front par les grâces.

Notre malheureuse condition d'hommes nous fait passer par un chemin fort étroit , aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on  
nomme



nomme les *abus*. Il y a excès de sagesse & excès de folie ; le ridicule en est à peu près égal ; & pour éviter les petites-maisons , l'on doit être soigneux à éviter également ces deux extrêmes , mêlant le badin au sérieux , & les plaisirs à l'austérité.

Pour Vous , qui êtes à une Cour \*) brillante où regne le bon goût , Vous n'avez pas besoin des antidotes que nous prenons ici ; & la seule chose que je crois devoir Vous recommander , c'est de prendre patience , & de lire le chapitre de Sénèque sur le mépris des richesses. Je souhaiterois pouvoir Vous donner des consolations plus réelles que celles que l'on trouve dans

I 3

les

\*) La Cour de Dresde , qui , sous *Auguste III* , étoit , comme on le fait , une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

134 *Correspondance familiere*

tes livres ; & que les effets pussent  
seconder ma bonne volonté comme  
je le désirerois , étant bien sincère-  
ment & avec toute l'estime imaginable,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC;

LETTRE

## L E T T R E   X X X I I I .

*Dresde, le 24 Octobre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

QUELQUES embarras domestiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuse nécessité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaisir, le chagrin d'apprendre à mon retour en Ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, sans que que j'en puisse encore deviner la cause; j'ai aussitôt pris toutes les mesures nécessaires pour en être informé au plutôt; afin de pouvoir remédier par la suite à cet inconvénient. Je me flatte, **MON-**  
**SEIGNEUR**, que Vous ne prendrez

point en mauvaise part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que Vous voudrez bien être persuadé au contraire que rien au monde ne me tient tant à cœur que d'exécuter avec tout le zèle & toute la promptitude possibles, les ordres dont il plaît à V. A. R. de m'honorer.

Mon Libraire en cette Ville m'a envoyé la traduction de la *Logique de Wolff*, par M. Deschamps \*). Je l'ai

\*) *Jean Deschamps*, frere cadet de celui qui est mort Pasteur à Berlin en 1785, avoit été attaché au service de l'Eglise de Reinsberg, comme Candidat, & prêchant devant la Cour, il s'attribuoit le caractère de *Chapelain*. Le Prince Royal n'a jamais été à ses sermons. M. Deschamps ayant été disciple de *Wolff* à Marbourg, traduisit d'abord en françois la *Logique allemande*, & cette traduction fut bien

J'ai aussi-tôt parcourue des yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je suis ensuite tombé comme par hasard sur l'Epître dédicatoire que je n'avois point d'abord remarquée. Je ne Vous le cacherai point, *MONSEIGNEUR*, mon cœur a treffailli en y voyant à la tête le nom de *V. A. R.*, & un sentiment inconnu a fait bouillonner mon sang

bien reçue du Public. Ensuite il publia un Cours entier de Philosophie Wolffienne, par lettres, adressées à un jeune Théologien de ses amis, nommé Cabrit, qui est mort en 1741, Pasteur de l'Eglise de Francfort-sur-l'Oder. Ces lettres finissoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires, M. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, D. s'avisa de mettre à la fin d'une de ses lettres son portrait, & de représenter sa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi irrité de cette sortie imprudente, fit jouer au Château une Comédie, dont

sang dans mes veines. Je crois ; car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénument , je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette première impression passée , la raison a aussi-tôt repris son empire , & m'a aidé à étouffer un sentiment si indigne d'une personne que Vous honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu si plein de franchise , j'ose espérer que

V. A. R.

dont on a cru qu'il étoit lui-même l'Auteur. Dans une des scènes, un Libraire dans son magasin indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit ; ensuite faisoit voir de grandes piles de volumes entassés , disant : *C'est la Philosophie de Deschamps ; je la vends à l'aune.* Quand D. apprit cela , il en fut navré , se tint renfermé quelques jours , puis partit sans rien dire , alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel , & passa de là à Londres , où il fut Pasteur de l'Eglise de la Savoie , & mourut en 1760.

*V. A. R.* enfévelira à jamais dans l'oubli le souvenir de cette foiblesse , & daignera m'épargner par-là la confusion dont le moindre mot de sa part sur ce sujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette Epître avec le vif intérêt que m'inspire tout ce qui regarde *V. A. R.* ; & me mettant à Sa place , c'est-à-dire , m'élevant bien loin au-dessus de moi-même par le sentiment de Ses sublimes qualités , j'ai cru éprouver pour Elle quelque embarras à cette lecture ; non que *V. A. R.* ne soit par toutes Ses belles vertus bien au-dessus de toutes les louanges , toutes vraies quoique trop faiblement exprimées , de cette Epître , mais parce que Sa grande modestie refuse absolument de se reconnoître dans Son  
propre

propre portrait , & en est même d'autant plus embarrassée , plus la peinture en est fidelle. Mais ne voilà-t-il pas que sans m'en appercevoir je retombe moi-même dans la faute que *V. A. R.* m'a déjà si souvent reprochée, Pardonnez, *MONSEIGNEUR*, mon cœur seul étoit coupable ; c'est lui , c'est la vivacité de ses sentimens , qui me surprend , qui me séduit chaque fois que je viens à parler de Vous ; ma volonté Vous est parfaitement soumise , & ne peut Vous désobéir ; mais le sentiment l'emporte. Cependant il le faut , puisque Vous le voulez ; je veillerai donc sur moi-même , & m'interdirai absolument , au moins envers Vous , ces douces effusions d'un cœur , trop plein de Votre auguste personne , pour ne pas aimer à s'épancher.



s'épancher sans cesse en louanges sur  
Ses belles qualités ; d'un cœur trop  
ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il  
sent , & trop sincère pour afficher ce  
qu'il ne sent pas. Oui , je m'inter-  
dirois même , si Vous l'ordonniez ,  
tout langage , pour Vous complaire.

Il étoit fort heureux pour M. *Des-  
champs* , qu'il écrivît pour le public ;  
car n'étant point ainsi obligé de savoir  
ce qui pouvoit plaire ou déplaire à  
*V. A. R.* , il a eu un beau champ à  
s'étendre sur l'éloge d'un Prince dont  
il avoit à louer le caractère. En vérité  
il m'a fait naître une envie démesurée  
de devenir Auteur , afin de pouvoir  
une bonne fois , à l'abri des droits  
que me donneroit ce titre , m'épancher  
tout librement sur un sujet dont mon  
cœur

cœur est si plein , & en dire à mon aïse tout ce que j'en pense. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilege , quelques corrections qu'on y fît , à moins que de tout refondre. —

Je fais très-bon gré à *M. Deschamps* de s'être étendu dans sa Préface sur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois ; & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphysique de *Wolff*. Si donc *V. A. R.* a déjà jeté les yeux sur cette Préface , Elle aura eu occasion de se persuader qu'en me chargeant de cette traduction , j'avois sans hésiter entrepris l'impossible , pour Lui obéir.

Mais je mourrai, *MONSEIGNEUR*,  
dans

dans cette disposition ; & par-tout où  
mes forces ne pourront atteindre ;  
Vous connoîtrez du moins le zele  
ardent , & le dévouement entier &  
parfait avec lequel je suis très-respec-  
tueusement , & pour toute la vie , &c.

LETTRE

L E T T R E   X X X I V .

*A Remusberg , ce 7 Novembre 1736.*

**M**ON CHER DIAPHANE ,

VOUS n'avez pas lieu de Vous excuser d'une inexactitude à me faire tenir Vos lettres , à laquelle certainement Vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fausses mesures pour me les faire parvenir ; & je Vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correspondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je Vous avoue, mon cher *Diaphane*, que l'Epître dédicatoire de *M. Deschamps* m'a paru bien plate. Est-il permis de donner de la forte à quelqu'un de l'encensoir au milieu de la  
physio-

physionomie ! Louer une personne que l'on dit ne point connoître, n'est-ce pas faire l'éloge d'un Héros de Roman, d'un Etre imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'Auteur ? Passe encore si cette Epître étoit placée à la tête d'une Tragédie ou d'un Poème épique ; on pourroit en quelque sorte excuser l'Auteur, en disant, qu'animé du feu de la poésie, il s'étoit laissé aller à l'illusion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas assez écouté la raison. Mais qu'à la tête d'une Logique, le foible Traducteur fasse, par son Epître dédicatoire, l'aveu qu'il ne fait pas raisonner lui-même, c'est selon moi une faute essentielle. Lorsque le Traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier ;

K

mais

mais je lui fis dire en même temps , que sensible à la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée dans sa dédicace , je croirois le payer d'ingratitude si je ne lui disois naturellement que je souhaiterois pour l'amour de lui qu'il eût changé l'Epître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reste de l'ouvrage , autant que j'en peux juger , me paroît heureusement exécuté. Il n'avoit pas besoin de marquer dans sa préface les difficultés qu'auroit à surmonter quiconque essayeroit de traduire la Métaphysique de *Wolff* , pour que cela fût augmenter la reconnoissance que je Vous dois pour cet ouvrage ; le plus grand prix que j'y trouve, c'est le motif d'amitié  
pour

pour moi qui Vous l'a fait entreprendre ; sans compter que la traduction est très-fidelle & très-exacte.

Nous passons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il soit possible. Notre compagnie est fort jolie , & nos heures assez bien partagées. Je voudrois , *mon cher Diaphane* , que Vous fussiez des nôtres ; Vous couronneriez l'œuvre , & ajouteriez à nos plaisirs champêtres les charmes de l'amitié ; j'aurois la satisfaction de Vous voir , de m'entretenir avec Vous & de Vous assurer de vive voix de la parfaite & sincere estime avec laquelle je suis à jamais ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

---

---

**L E T T R E   X X X V .***Dresde, le 29 Octobre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

QUELQUE démon fatal à mon repos , empêchant mes paquets de Vous parvenir , semble avoir pris à tâche de me tourmenter , par la crainte que *V. A. R.* ne me soupçonne de quelque refroidissement dans mon zele à La servir ; soupçon qui m'affligeroit assurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde , sentant bien que je ne l'ai nullement mérité , & que je ne le mériterai jamais. Dans l'instant même l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet est encore demeuré en arriere ; mais j'ai découvert la cause  
de



De ces retards , & y ai auffi-tôt porté remede par les mefures dont *V. A. R.* aura été inftruite à la réception du dernier , qui aura , j'efpere , accompagné les trois précédens.

Ma vie eft très-languiffante depuis que je me fens de toute façon éloigné de *V. A. R.* Elle m'a accoutumé à recevoir de temps en temps quelques mots de fouverain de Sa part , & quels mots ! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme , auffi profondément qu'ils le font dans le mien. Une fi douce habitude ne fe perd pas fans violence ; auffi gémiſſe de me voir depuis fi long-temps privé de la feule confolation qui me reſte dans ma trifte ſituation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Métaphysique, je n'y trouve rien qui puisse me calmer sur ce sujet. Vous seul, *MONSIEUR*, avez plus de pouvoir sur ma tranquillité que toute la Philosophie; & une seule lettre de Votre part, telle que Votre généreuse amitié fait Vous les inspirer, suffit pour compenser dans la balance de mes destinées les plus rudes coups du sort. Une consolation me reste pourtant encore, l'espérance de me voir dans peu aux pieds de *V. A. R.*, & de m'y payer des souffrances d'une si longue absence. Si j'avois pu prévoir les choses, j'y ferois déjà; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des sollicitations inutiles, un temps que je pouvois employer si précieusement.

En

En vérité la vie des hommes est trop courte pour qu'ils puissent acquérir d'assez bonne heure , pour en pouvoir faire beaucoup d'usage , la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles , & ne pas perdre leur temps. Qu'un homme seroit heureux , & qu'il se conduiroit facilement dans le monde , s'il s'avoit d'étudier les hommes , & s'accoutumoit à réfléchir sur lui-même dès que la raison vient de ses puissans rayons éclairer son ame ! & si une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très-grand usage à tout simple particulier , quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand Prince dans le gouvernement de ses Etats !  
*V. A. R.* pourra nous en dire un jour des nouvelles , puisque du train

dont Elle y va , Elle aura plus fait de chemin dans cette étude , & aura acquis plus de lumieres à trente ans , que les autres hommes ne l'ont communément fait à quatre-vingts , où il est trop tard d'en faire usage.

Daignez, *MONSIEUR*, excuser cette petite digression, qui est venue si naturellement au bout de ma plume , que Vous pouvez la regarder comme un effet nécessaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & sans cesse occupée de Vous , avec un corps toujours prêt à obéir aux impressions qu'il reçoit d'elle , & toujours disposé à en exprimer les sentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur , si *V. A. R.* vouloit bien y trouver  
une

une raison suffisante de se persuader  
intimement que c'est de cœur & d'ame,  
que c'est enfin absolument avec tout  
moi-même que je suis & veux être  
toute ma vie, &c.

LETTRE

L E T T R E   X X X V I.

*A Remusberg, ce 16 Novembre 1736.*

M O N   C H E R   D I A P H A N E ,

DEPUIS les mesures que Vous avez prises dernièrement à l'égard de notre correspondance, tout va le mieux du monde ; je reçois Vos lettres assez régulièrement , mais un peu vieilles ; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'est possible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui est du 29 Octobre. J'attribue la raison de l'avoir reçue si tard , aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir jusques à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indispensable à écrire en Cour , ou à des personnes délicates , à des Ministres

Ministres qui prennent d'abord ombrage , & condamnent les moindres retardemens , Votre correspondance est toujours la premiere.

Je m'intéresse trop vivement à tout ce qui Vous regarde , pour n'être pas touché sensiblement du peu de succès qu'a eu Votre séjour à Dresde. Il m'auroit été bien doux de Vous voir chez moi : ce voyage ne Vous auroit pas non plus , à la vérité , mené à quelque chose de réel ; mais Vous n'auriez pas au moins couru risque de Vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de Vous voir , & prêt à Vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maison n'est pas à la vérité un endroit où l'on puisse se divertir avec bruit ; mais le repos , la tranquillité ,  
&

& l'étude de la vérité, ne font-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaisirs de ce monde ? Je n'ai jamais passé de jours aussi heureux que ceux que j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement que le plaisir de Vous y voir. Si cela ne se peut, Vous ne trouverez pas mauvais que je Vous appoincte à *Berlin*, où je serai sûrement au commencement de Décembre. Et puisque notre sort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette satisfaction, puisque si je commence la nouvelle avec Vous, ce me fera le plus heureux augure que je puisse désirer.

Il me semble que je Vous revois au coin de mon feu, que je Vous entends m'entretenir agréablement sur  
des



des sujets que nous ne comprenons pas trop tous deux , & qui cependant prennent un air de vraisemblance dans votre bouche. *Wolff* dit sans contredit de belles & bonnes choses , mais on peut pourtant les combattre , & dès que nous remontons aux premiers principes , il ne nous reste qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles ; de plus , nous n'avons pas assez de capacité pour approfondir les matieres ; & d'ailleurs il y a des objets qu'il semble que le Créateur ait reculés , afin que nous ne puissions les connoître que foiblement. Je commencerai bientôt à attiser le feu qui Vous échauffera. Je Vous prie , mon cher *Diaphane* , que mes soins ne soient pas perdus ! Je Vous promets beaucoup  
d'amitié

d'amitié de ma part , c'est la seule monnoie avec laquelle je suis en état de Vous payer ; elle est de peu de prix pour ceux qui n'ont point de sentimens. Je Vous rends assez justice, mon cher , pour ne pas même Vous soupçonner d'une pareille insensibilité. Je me flatte que mon amitié Vous est chere. C'est encore de la fumée , il est vrai , mais qui peut se consolider ; c'est une bonne intention , qui se réalisera un jour , & dont je ne désespere pas de Vous faire sentir les influences. C'est à la vérité Vous prêcher la patience ; mais c'est en même temps Vous faire l'éloge de l'estime & de la constante amitié avec laquelle je suis ,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

---

---

**L E T T R E   X X X V I I .***Dresde, le 20 Octobre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

LES trois gracieuses lettres dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer sous les dates du 23 Octobre, du 7 & du 16 Novembre, sont venues me surprendre dans une conjoncture & dans une disposition d'esprit bien propres à m'en faire sentir tout le prix. L'attrayante peinture que *V. A. R.* m'y a faite du charmant séjour de Reinsberg, la relation qu'Elle a bien voulu m'y donner du sage emploi de son temps, & le désir qu'Elle a daigné m'y témoigner de me voir dans Sa paisible retraite, partager Ses plaisirs champêtres, si dignes  
d'un

d'un Prince Philosophe ; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inspirer l'ardent désir d'aller passer dans cette délicieuse retraite le peu de jours qu'il me reste peut-être encore à vivre ! Le généreux intérêt enfin que *V. A. R.* témoigne prendre à mon sort , & le gracieux rendez-Vous qu'Elle me donne à Berlin , combien l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à Son auguste Personne ! combien ne me font-ils pas désirer de ne me voir jamais séparé d'Elle ! Et dans le même temps où tous ces sentimens & tous ces désirs viennent pénétrer si vivement jusqu'au fond de mon ame , dans ce même moment je me vois dans la dure nécessité d'immoler tous ces désirs & tous ces sentimens à mon devoir & à mon honneur ; je me vois réduit à  
me

me séparer d'Elle , peut-être , hélas ,  
pour jamais !

J'ai l'honneur d'apprendre à *V. A. R.*  
que je reçus il y a quelques jours  
l'ordre de me rendre à Hubertsbourg ,  
d'où je reviens aujourd'hui même avec  
la commission d'aller , en qualité d'En-  
voyé extraordinaire , relever le Comte  
*de Linar* à *Petersbourg*.

Comment Vous peindrai-je , *MON-  
SEIGNEUR* , les violens combats  
que la nouvelle de cette vocation  
inopinée est venue exciter dans mon  
ame ? Moi , qui donneroïs avec joie  
l'une des moitiés du reste de ma vie ,  
si je pouvois par ce sacrifice acheter  
le bonheur de passer l'autre auprès de  
*V. A. R.* , & de la Lui consacrer !  
moi , qu'une absence de quelques mois ,  
qu'un éloignement de quelques milles  
L d'Elle ,

d'Elle , plonge dans une langueur prête à détruire les derniers restes d'une foible santé , ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort , l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me séparer plus de cent milles d'Elle , pour aller vivre dans un rude climat. Dieu fait combien d'années , sans espérance certaine de jamais La revoir ! Cependant le devoir , l'honneur l'ordonnent , la raison fait entendre sa voix , & le sacrifice est fait ! Ah ! il m'en coûte assez à le faire , pour oser espérer que *V. A. R.* daignera m'en faire un mérite , & me jugera digne de conserver à jamais les généreuses bontés qu'Elle a eues jusqu'ici pour moi , & qui seules font capables de soutenir encore ma fermeté , mon courage & ma constance , dans la douloureuse

heureuse résolution que j'ai prise ; qui seules sont capables de me conserver encore à la vie par l'espérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre jusqu'à présent.

C'est avec un serrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, *MONSEIGNEUR*, de Votre amitié toutes les consolations dont j'ai besoin dans les circonstances où je me trouve, me sentant incapable d'en puiser en moi-même. Oh ! que ne puis-je ici Vous dévoiler ce qui se passe dans mon âme ! Vous me dispenseriez pour toujours de Vous réitérer l'assurance des sentimens ineffables d'amour & de reconnoissance, avec lesquels je ferai jusqu'au tombeau, &c.

---

---

**L E T T R E , X X X V I I I .***A Remusberg , ce 25 Novembre 1736.***M**ON CHER DIAPHANE ,

LA lettre que Vous venez de m'écrire a fait sur moi un effet tout différent de celui que Vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de Vous voir Vous éloigner de moi à une si énorme distance. Comme je m'imagine que c'est pour Votre satisfaction & pour Votre établissement que l'on Vous charge de la commission d'Envoyé extraordinaire pour la Russie , je me consolerois en quelque façon de la perte que je fais de Vous , pour l'amour de Vous-même , si une pensée affreuse  
ne



ne venoit s'offrir à mon esprit; pensée qui redouble ma tristesse, & me rend plus inquiet sur Votre sort que jamais. C'est, mon cher *Diaphane*, le contraste de la délicatesse de Votre constitution avec la rigueur du climat de Moscovie. Votre santé n'y résistera pas, & je redoute pour Vous le sort du pauvre *Rabutin* \*). Permettez-moi de Vous dire que Votre Cour s'est fort trompée dans le choix qu'elle a fait de Vous pour remplacer le Comte

L 3

de

\*) *Le Comte de Rabutin*, dont il est parlé ici, étoit parent du célèbre *Roger de Rabutin*, Comte de *Buffy*, & fils de *Jean-Louis*, Comte de *Rabutin*, Gouverneur de la Transylvanie, au service de l'Empereur, & Membre de son Conseil privé. Le fils parvint par son mérite au grade de Général, & a servi fort utilement son Maître dans ses ambassades aux Cours de Berlin & de Petersbourg, où il mourut.

*de Linar.* Il faut à cette Cour barbare \*) de ces hommes qui sachent bien boire & f... vigoureusement. Je ne crois pas que Vous Vous reconnoissiez à ces traits. Votre corps délicat est le dépositaire d'une ame fine , spirituelle & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là ; mais c'est une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on Vous envoie. J'avoue que plus j'y pense , & plus je crains que je ne sois obligé de prendre un congé éternel de Vous. Vous sâvez & enseignez si bien ce que c'est que l'éternité ; ne frémissez-Vous pas à ce seul nom ? Mon cher *Diaphane* , faites bien Vos réflexions, je Vous en prie , & pour une vaine ombre d'établissement ,  
n'allez

\*) Elle a bien changé depuis un demi-siecle.

n'allez pas commettre un meurtre en  
Votre propre personne. Que me ser-  
vira Votre ame immortelle après  
Votre mort ? Les précieux débris  
d'un corps si chéri ne me feront d'au-  
cune utilité. Et si ces motifs ne Vous  
semblent pas assez puissans, songez à  
Votre famille que Vous abandonnez  
à la merci de tous les malheurs qui  
peuvent l'accabler, & qui se voit sans  
secours si Vous cessez d'être. Mes  
conseils peuvent Vous paroître sus-  
pects, puisque Vous connoissez l'amitié  
que j'ai pour Vous. Mais cette même  
amitié fait que je n'envisage que Votre  
propre avantage. Partez ! traversez des  
mers ! Cherchez un autre Ciel, &  
s'il se pouvoit un autre monde ! mon  
amitié Vous suivra par-tout, & je me  
dirai à moi-même que l'Univers n'a

point d'espace qui ne devienne sacré en Vous contenant. La *Russie* va devenir ma *Grece*, & *Saint-Petersbourg*, (endroit auquel je ne daignois pas penser) l'objet de tous mes vœux.

Je me flatte de la douce espérance de Vous voir à *Berlin* avant Votre départ; je n'aurai que des larmes pour Vous reconduire, & des souhaits pour Vous accompagner. Souffrez que je Vous fasse un aveu de ma foiblesse \*), je rougis en le faisant —, l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés; —  
mais

\*) Désirer un Trône, pour rendre heureux un ami? O adorable foiblesse! — En rougir? ô triomphe de la vertu! — Vertu! amitié & dons célestes! dons sacrés! quel plus digne hommage reçûtes - Vous jamais? & quand Vous fut-il jamais offert par un plus grand cœur?

mais je me rendrois indigne de Votre estime si je ne les étouffois.

Que la Philosophie est d'un foible secours contre les coups imprévus ! J'en fais malheureusement l'expérience ; & malgré tout ce que le destin en a ordonné, je voudrois changer le Vôtre. C'est temps perdu que d'y penser, & peine perdue que de le dire. Après cela n'est-il pas superflu de Vous réitérer les assurances de la parfaite estime qu'on ne sauroit Vous refuser , & avec laquelle je suis à jamais,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

EPITRE

## E P I T R E

A

MON CHER DE SUHM.

**I** N T E R P R E T E charmant de la Philosophie !  
 Quel démon t'arrachant de ces paisibles lieux ,  
 Dans les climats glacés de la triste Russie ,  
     Jusqu'aux limitrophes d'Asie ,  
     Te fait chercher de nouveaux Cieux ?  
 Seroit-ce l'indigence à l'aspect odieux ,  
     Qui d'*Horace* accordant la lyre ,  
 Lui fit parler jadis le langage des Dieux ;  
     Que dans ses vers harmonieux ,  
     L'Univers entier admire ? ---  
 De deux Princes puissans ferrant le nœud  
     sacré ,  
 Du *Pope* & du *Boyard* Vous serez révére.  
 Mais quand de Votre esprit la science  
     profonde ,  
 Vous vaudroit les honneurs & les biens de  
     ce monde ,

De

**De** plus , un nom fameux , du Gazetier  
chanté ,

**Que** Vous serviront-ils , si perdant la santé ,  
**Vous** allez grelottant dans ces froides  
contrées ,

**Voir** changer en glaçons les mers hyper-  
borées ?

**Mais** si de ce projet le côté séducteur ,  
**Vous** enchante ; pour moi , j'en vois toute  
l'horreur.

**Je** vois de Vos beaux jours la brillante  
carrière ,

**Finir** avant le temps , & sa main meurtrière ,  
Exerçant sur Vous ses rigueurs ,

**Inflexible** à mes pleurs & sourde à ma prière ,  
Vous abîmer dans ses fureurs.

**M'apprendrez-Vous** , si Votre ame immor-  
telle

**Existe** après le corps , triomphe des erreurs ?

**Et** Vous , si vainement je Vous reste fidelle ,

**Qui** Vous en portera la flatteuse nouvelle ,

Et qui fera tarir mes pleurs ?

**Trompeuse** illusion ! O frivoles grandeurs !

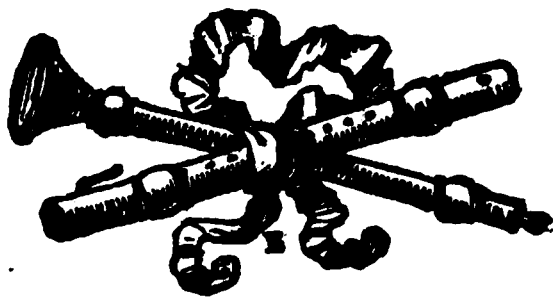
Croyez.

172    *Correspondance familiere :*

Croyez-moi ; désormais quittant la Politique ,  
Du sage Julien suivant encore la voix ,  
Et préférant l'ami , même au plus grand  
des Rois ,  
Reprenez la Métaphysique !

FRÉDÉRIC.

*Ce 26 Novembre 1736.*



LETTRE



---

**LETTRE XXXIX.***Lubben, le 7 Décembre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

J'ATTENDOIS des consolations de  
*V. A. R.* ; j'attendois des encourage-  
mens dans les conjonctures où je me  
trouve , sur-tout au sujet du parti  
que j'ai eu la fermeté de prendre ; &  
Vous venez le combattre , *MON-*  
*SEIGNEUR!* Vous venez sou-  
tenir les objections trop spécieuses  
qu'un penchant déjà si puissant op-  
posoit à la voix & aux conseils de  
ma raison ! Quelles armes peut-il me  
rester après cela contre les séductions  
d'un cœur trop ingénieux à flatter  
son penchant , & à éluder les pré-  
ceptes

ceptes de la raison & du devoir ? d'un cœur trop sensible & trop foible en même temps pour pouvoir s'amortir ou se vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut être sérieusement que Vous combattez ma résolution , puisque Vous ne pouvez manquer de sentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'est donc sans doute une amorce que Vous me présentez, afin d'apprendre peut-être si la Philosophie fait quelquefois élever celui qui en fait profession , jusqu'à être aussi conséquent dans sa conduite , qu'il affecte de l'être dans ses raisonnemens ; c'est un piège enfin que Vous tendez à ma vertu , pour la mettre à l'épreuve. Oh ! il suffit de cette pensée pour me rendre la victoire facile. Ne craignez donc rien , *MONSEIGNEUR*, je  
ne

ne me rendrai pas indigne de Votre amitié ! Le sort en est jeté , je saurai en soutenir toutes les rigueurs , aussi-bien suis-je déjà assez endurci contre les coups.

Quelque douleur que m'ait causé Votre gracieuse lettre par les violens combats qu'elle est venue renouveler en moi , je sens que je n'en suis que plus pénétré de la généreuse & touchante bonté avec laquelle Vous daignez Vous intéresser à mon sort , & entrer dans ma situation. Et que Vous dirai-je de la charmante Epître qui l'a suivie de si près ? Je sens qu'elle est bien au-dessus de mes éloges , & qu'elle m'auroit attendri , même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adressée.

Je viens de me rendre à *Lubben* ,  
d'où

d'où j'espere aller au premier jour me jeter aux pieds de mon *AUGUSTE AMI* , & épancher dans son sein tous les sentimens qui font palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs inestimables dont Il daigne me combler. Je ne suis pas en peine , *MONSEIGNEUR* , de Vous faire alors approuver les raisons qui m'ont engagé à ne point refuser l'emploi qu'on veut bien me confier ; & *V. A. R.* se persuadera facilement , à ce que j'espere , lorsqu'Elle sera instruite de tout , que mon inviolable attachement pour Elle y a au fond plus de part qu'Elle n'a pu se l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la fin de la Traduction de la Métaphysique de *Wolff* , si tant est qu'un

Qu'un tel ouvrage , fait en plus grande partie si fort à la hâte , mérite le nom d'une Traduction. Elle seroit parfaite, si mes forces avoient répondu à mon zele , car je les y aurois employées toutes , comme je n'en épargnerai jamais aucune aussi souvent qu'il s'agira de Vous prouver, *MONSEIGNEUR*, à quel prix que ce soit , que jamais homme ne pourra plus que moi Vous être attaché & dévoué par devoir , par inclination & par reconnoissance , &c.



M

LETTRE

L E T T R E X L.

*A Berlin , ce 10 Décembre 1736*

**M**ON CHER DIAPHANE ,

JE viens de recevoir Votre lettre avec le paquet , dans le moment où je m'attendois à Vous Voir Vous-même ; & quoique j'en aie été dédommagé par une très-jolie lettre , je Vous avoue que Votre présence m'auroit été infiniment plus agréable. Je suis persuadé qu'un Philosophe comme Vous ne fait rien sans raison ; je crois même que Votre voyage de *Russie* a sa raison suffisante ; mais indépendamment de tout cela , permettez-moi de Vous dire que Votre départ me fait beaucoup de peine , & que je sens  
bien

bien que la voix de la raison n'a guere de vertu sur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raisons qui Vous ont obligé de Vous faire Envoyé ; mon amitié dira toujours que Vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher *Diaphane*, du plaisir de Vous revoir ici. Je le souhaite beaucoup, & principalement pour Vous faire ressouvenir de ce que Vous m'avez promis un jour. Je Vous prie, ne l'oubliez de Votre vie ! & soyez persuadé que dans quelque endroit du monde que Vous Vous trouviez, je m'intéresserai toujours vivement à ce qui Vous regarde ; mon cœur prendra toujours part à Votre gloire, & je ne cesserai de faire des vœux pour tout ce qui pourra contribuer à Votre félicité !

Je suis avec une très-parfaite  
estime , & l'amitié qu'on ne peut  
Vous refuser ,

MON CHER DIAPHANE,

· Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

LETTRE



---

**LETTRE XLI. (N.º 1) \*).***Lubben, le 28 Décembre 1736.***M**ONSEIGNEUR,

JE pars cette nuit pour Petersbourg,  
& quitte une retraite dont le seul  
agrément pour moi fut de me trouver  
à portée de recevoir sans gêne les  
témoignages flatteurs de Vos bontés  
& de Votre amitié, & de pouvoir  
m'occuper sans cesse du meilleur Prince  
du monde, en travaillant à lui pré-  
parer un petit bout du chemin qui  
devoit le conduire au Temple de la  
Philosophie.

Hélas ! tout prend fin dans ce monde !

M 3

Mais

\*) On voit la raison de ce Numéro & des sui-  
vans, dans la lettre XLII.

Mais pourvu que V. A. R. daigne me conserver Sa bienveillance jusqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune chose ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une constance philosophique qu'un certain nombre d'événemens s'étant succédés, & ayant rempli leur temps, il en vienne d'autres dont Vous serez le Moteur & la Cause. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables ! Et combien de plaisir ne prends-je pas déjà à me les représenter !

Oserai-je Vous dire, *MONSEIGNEUR*, sans crainte de blesser Votre trop délicate modestie, ce qui soutient aujourd'hui mon courage & mes espérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma satisfaction ? C'est la connoissance que je me flatte d'avoir  
de

de la constance de Vos sentimens, & de l'usage admirable que Vous savez faire de Votre raison pour Vous rendre intérieurement heureux Vous-même, en attendant que Vous puissiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre desquels j'espère venir me ranger quand il en sera temps. S'il suffisoit pour ma félicité de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les Princes, & d'oser en espérer la constance, même dans le plus grand éloignement de Lui, je devrois sans doute être aujourd'hui parfaitement heureux. Mais comme une condition essentielle de mon bonheur sera toujours d'être aussi assuré de celui de *V. A. R.*, il falloit encore une considération telle que celle sur laquelle je viens de fonder l'espérance

de Son parfait bonheur , pour assurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant , *MONSEIGNEUR* , m'empêcher de Vous faire ici l'aveu d'une de mes foiblesses. En réfléchissant sur la bizarrerie de mes destinées , j'éprouve souvent dans la succession de mes sentimens une espece de contradiction. Tantôt considérant une certaine face de mon fort , je crois avoir sujet de me regarder comme le plus malheureux des hommes ; & presque dans le même instant , une autre face de ma situation venant se présenter à mon esprit , je m'estime le plus fortuné des mortels. Infatiable avidité de nos desirs ! source féconde de maux imaginaires & factices ! c'est toi seule que nous devons accuser de semblables contradictions ! C'est toi  
qui

qui nous faisant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte , pour tourner sans cesse notre attention sur ce que nous n'avons pas, & sur le prix des choses qui nous manquent, fais nous rendre toujours mécontents & injustes ! Et par une conséquence de notre nature, le prix de l'objet de nos désirs se proportionnant toujours nécessairement à celui de nos jouissances présentes , c'est ainsi que cette insatiabilité de nos désirs fait nous rendre d'autant plus mécontents de notre sort, moins nous avons sujet de l'être ! c'est ainsi qu'elle fait pousser notre aveuglement jusqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le sein du bonheur même !

Mais , *MONSEIGNEUR* , je ne  
Vous ferois assurément point cet aveu  
avec



avec tant de franchise, si je ne sentoie bien pouvoir me rendre le sincere témoignage de m'être déjà, graces à Vos leçons & à celles de la Philosophie, beaucoup corrigé de cette foiblesse; & j'ose me flatter que *V. A. R.* daignera en voir une preuve dans la fermeté que je lui ai montrée dans les circonstances présentes.

Je finis par prendre congé de *V. A. R.*, en La conjurant de vouloir bien toujours se souvenir de son fidelle & dévoué Serviteur, qui ne désire rien tant que de pouvoir La servir par-tout où la Providence trouvera bon de le conduire. En particulier je Vous supplie de Vous tranquilliser tout-à-fait au sujet de ma santé. J'espere que le climat de Russie ne me sera pas aussi funeste que *V. A. R.* juge avoir lieu de le craindre.

craindre. Je me suis déclaré invalide ,  
ce qui me donne bien des privileges. Et  
pour ce qui est de la fatigue du voyage ,  
& de la rigueur de la saison , je me suis  
assez bien prémuni contre l'une &  
l'autre , pour pouvoir espérer de n'en  
avoir pas beaucoup à souffrir. —

Dans le moment du départ je sens  
mon cœur s'émouvoir , & des larmes  
couler de mes yeux. Quelle autre ex-  
pression de mes adieux pourroit me per-  
mettre cet attendrissement , si ce n'est  
de me jeter aux pieds de *V. A. R.* ,  
d'embrasser Ses genoux , & de Lui laisser  
lire dans mes regards & dans mon  
respectueux silence les sentimens inef-  
fables que j'emporte loin d'Elle , mais  
qui ne cesseront jamais de vivre dans  
mon cœur aussi long-temps qu'un souffle  
de vie l'animera encore , &c.

LETTRE

---

---

**LETTRE XLII. (N.º 1).***A Berlin , ce 1 Janvier 1736.***M**ON CHER DIAPHANE,

VOUS voilà donc en voyage , & sur le chemin de Petersbourg ! Il feroit inutile de Vous marquer tout ce que j'ai senti en Vous voyant partir. Il me semble que chaque lieue que Vous faites pour Vous éloigner de moi , me soit une raison suffisante pour me causer du chagrin. Je m'en console cependant , pouvant Vous assurer d'une maniere figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année ; & je Vous assure que je finirai , non-seulement celle-ci , mais toutes celles que le Ciel m'accordera



dera encore , de même , c'est-à-dire ,  
rempli d'une parfaite estime pour  
Vous.

Si la Philosophie m'éclaire , c'est  
par Vous. Vous m'avez ouvert la  
barrière de la vérité , & c'est Vous  
qui en avez été l'organe.

Mon esprit languissoit dans une obscure nuit ,  
Quand le brillant flambeau qui maintenant  
me luit ,  
Allumé par Vos mains vint éclairer mon ame.  
Je respectai d'abord cette céleste flamme ;  
Et descendant du Ciel , l'auguste Vérité  
Répandit dans mon cœur sa force & sa clarté.

Voilà des vers ! Il semble que mon  
*Apollon* vienne m'inspirer dès qu'il  
s'agit de Vous. Remarquez par-là  
quelle puissance Vous , avez sur mes  
sens & mon imagination. Dès qu'il  
est question de Vous , mes esprits mis  
en

en mouvement travaillent plus que leurs forces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entièrement à Vous touchant la souscription de la nouvelle édition des *Batailles du Prince Eugene* \*). Je suis sûr que Vous me ferez avoir un bon exemplaire, sans que j'aie besoin de m'en embarrasser davantage.

Si jamais je peux être le moteur de Vos destinées, je Vous garantis que je n'aurai d'autre soin que celui de Vous rendre la vie aussi agréable qu'il me sera possible. Rendre quelqu'un heureux est une grande satisfaction ! Mais faire le bonheur d'une personne qui nous est chère, c'est le plus haut point où puisse atteindre la félicité humaine !

Je

\*) C'étoit une commission donnée de bouche.

Je Vous prie de coter les lettres que Vous m'écrivez, afin que par-là Vous puissiez toujours voir à laquelle des Vôtres la mienne se rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, est N.<sup>o</sup> 1. Je mets le numéro au haut de la mienne, & ainsi de suite.

Puisse le Ciel Vous conduire en toute sûreté, afin que Vous arriviez heureusement dans un endroit d'où il me tarde de Vous voir revenir. Tous mes vœux tendent vers ce but, & je ne serai parfaitement content que quand je Vous reverrai ici à mes côtés, & que je pourrai Vous donner des marques évidentes de la véritable estime avec laquelle je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

---

**LETTRE XLIII. (N.º 2).***Dantzig , le 10 Janvier 1737.***M**ONSEIGNEUR ,

J'AI mis neuf jours à venir jusqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien restauré des fatigues de ce trajet , c'est une très-précieuse lettre de *V. A. R.* , N.º 1 , qui m'a été remise presque à mon arrivée.

L'engagement qu'Elle prend dans Ses vers , — qui font son éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réussir à le faire , — de respecter toujours l'auguste vérité , ne Lui fera assurément jamais de peine. Elle y est si naturellement portée , qu'Elle seroit obligée de se faire violence , si jamais Elle devoit

**y**

y contrevenir. Il m'est bien doux ;  
*MONSEIGNEUR*, de remarquer  
qu'à cette occasion Vous avez daigné  
Vous souvenir de moi ; & bien plus  
doux encore de voir que Vous voulez  
bien compter mon zélé attachement  
pour *V. A. R.* au nombre des causes  
qui peuvent avoir contribué à nourrir  
Son ardent amour pour la vérité. Les  
assurances, *MONSIEUR*,  
que Vous me réitérez de Vos bonnes  
grâces, ont achevé de remplir la mesure  
de mon contentement ; & les tou-  
chantes expressions dont Vous Vous  
servez à ce sujet, font bien connoître  
que c'est là une maniere de penser qui  
Vous est tout-à-fait propre , & qui a  
sa source dans les nobles sentimens  
d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi  
faut-il qu'un trop cruel destin m'oblige

N

à

à m'éloigner de Vous , à mesure que je vois augmenter le nombre des raisons qui devroient m'engager à rester.

J'ai trouvé ici presque toute la Maison *Czartoriska* , qui m'a accablé de politesses pendant le séjour que j'ai été obligé de faire ici , ayant eu deux de mes voitures toutes fracassées en route. Le Palatin de *Mazovie* , *Poniatowski* , digne & grand Homme , que je connois de longue main , & qui a eu occasion de connoître de grands Princes , rend bien justice à *V. A. R.* par la grande idée qu'il s'en est faite. *Le Prince Chancelier* & moi nous ne nous sommes presque entretenus que d'Elle. Dieu fait tout ce que nous en avons dit , & plus encore pensé ! Je ne serois jamais parti d'ici si nous  
avons

avons entrepris d'épuiser un si riche sujet. Ne m'accusez pas, *MONSEIGNEUR*, d'agir ici contre Vos ordres & contre ma promesse ; ce n'est ici qu'un simple rapport que je Vous fais de ce qui s'est passé ; & toute Votre modestie, quelque grande qu'elle soit, ne peut imposer à deux personnes, qui se plaisent à parler de Vous, la loi de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en Vous, & qu'ils jugent tout-à-fait dignes de Vous-même.

Je pars demain de grand matin pour Koenigsberg, n'espérant recevoir qu'à Petersbourg une réponse à celle-ci. Pour ce qui regarde la Souscription de la nouvelle Edition des Batailles du *Prince Eugene* & la commission touchant le manuscrit de la Vie de ce

Prince , dont *V. A. R.* m'a fait le plaisir de me charger , Elle peut être assurée que je m'en acquitterai de mon mieux , désirant par mes soins & mon exactitude à la remplir à Son entière satisfaction , de mériter qu'Elle me juge digne d'être chargé d'autres commissions infiniment plus importantes encore.

Je ne laisse pas , chemin faisant , de faire mes remarques sur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorsqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée où je pourrai me revoir aux pieds de *V. A. R.* , est le terme où tous mes désirs & toutes mes pensées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience , Vous suppliant , *MONSEIGNEUR* , de me conserver jusqu'à ce temps Votre  
gracieux



gracieux souvenir, & de me regarder  
comme celui de tous les mortels qui  
Vous est le plus attaché par tous les  
sacrés liens du devoir & de la recon-  
noissance, &c.

## LETTRE XLIV. (N.º 2).

*Remusberg, ce 22 Janvier 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

VOUS voilà donc parti de *Dantzig*, & peut-être déjà au-delà de *Koenigsberg*, par des chemins affreux, par des saisons plus rudes que les nôtres, & ce qui m'inquiete le plus, exposé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un si long & si pénible voyage. Vous me donnez des marques suffisantes de Votre souvenir, & je suis sûr, mon cher *Diaphane*, que Vous êtes de mes véritables amis, je Vous compte pour tel; & quand même Vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle Zemble, ou aux régions ardentes de la Zone Torride,

Torride , je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats Vous fît oublier Votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que Vous ne fussiez comblé de politesses dans la Maison du Prince *Czartoriski* , qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractère Vous les mérite déjà de tout le monde , & ceux qui Vous connoissent & qui ont des sentimens , ne Vous refuseront jamais leur estime.

J'admire la différence de nos destinées. Tandis que j'ai été occupé par des voyages & des campagnes , Vous avez vécu paisiblement dans Votre retraite ; & à présent que la Politique a eu besoin de Vos lumières pour être éclairée , & que Vous parcourez des centaines de lieues , je me trouve ici dans la plus grande tranquillité

du monde. Vous êtes au fait de mes occupations , il feroit donc superflu de Vous les répéter , d'autant plus que toutes les redites sont ennuyantes. Un plaissant accident qui pensa les déranger, m'a fourni matiere à rire , & sujet à plaisanter à toute une compagnie.

Ma chere *Mimi* \*), fidelle compagne de ma retraite , me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la Métaphysique de *Wolff*, dont Vous êtes l'aimable Interprete , s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raisonnable , à son badinage frivole & à l'illusion de ses agrémens. L'heure du souper me fit abandonner cette lecture instructive , pour avoir quelque soin de  
mon

\*) C'étoit le nom d'un singe favori du Prince de Prusse.

mon corps , qu'aucun Etre pensant & raisonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites , mon singe , de tous les singes le plus singe , se déchaîne , prend la Métaphysique , l'allume à la chandelle , & s'applaudit de la voir brûler. Que devins-je en rentrant dans la chambre , lorsque je vis le pauvre *Wolff* en proie aux flammes , & traité d'une façon convenable au seul *Lange*\*).

Courir ,

\*) *Joachim Lange* , Docteur de Théologie à *Halle* , & grand adverfaire de *Wolff* , qui lui enlevait tous ses Auditeurs , parvint , à force d'accusations calomnieuses , à le faire exiler de l'Université. Il l'avoit dénoncé en Cour comme hérétique , parce que *Wolff* avoit loué la Morale des Chinois , & il avoit répandu malicieusement dans le public , que les Ecrits de ce Philosophe , & en particulier son principe de la raison suffisante & son harmonie préétablie , engageoient les grands grenadiers du Roi à désertir ses troupes.

Courir , prendre de l'eau , éteindre les flammes , ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur cependant ce n'est que la copie qui a brûlé , & l'original existe encore en son entier. Nos beaux esprits disent que le singe avoit voulu étudier la Métaphysique , & que ne l'ayant pu comprendre , il l'avoit brûlée. D'autres soutiennent que *Lange* l'avoit corrompu , & que par zele pour ce béat , il m'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin disent que Mimi piquée de ce que *Wolff* donne trop de prérogatives à l'homme sur la bête , avoit consacré à Vulcain un livre qui décréditoit son espece.

Voilà l'abrégé des faillies de nos Rieurs. *Chazot* \*) enrage sérieusement de

\*) *François-Isaac , Chevalier , Comte de Chazot , natif de Normandie , s'étant trouvé dans*

de cette aventure, puisqu'il est obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles fornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller Vous ennuyer en Russie !

Vous ne Vous contentez donc pas de m'être utile en fait de Philosophie ,  
Vous

l'armée françoise lors de la campagne du Rhin en 1734, le Prince Royal de Prusse qui avoit accompagné le Roi Frédéric-Guillaume I son Pere au Camp près de Philipsbourg, & qui avoit obtenu la permission de voir les troupes françoises, y fit sa connoissance & l'engagea à le suivre à Reinberg pour lui tenir compagnie. C'est le même Chevalier & Comte de Chazot qui, après l'avènement de Frédéric au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très-grands services, sur-tout à la bataille de *Hohenfriedberg*. Il a obtenu depuis, à la recommandation du Roi, le Gouvernement militaire de Lubeck, & ses deux fils ont été placés avec distinction dans les troupes Prussiennes.

Vous voulez l'être également pour l'Histoire. La Vie du *Prince Eugene*, qui est très-utile & très-propre à instruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaisir. Comme Vous Vous êtes chargé si généreusement du soin de me faire venir ce livre, je ne m'embarrasse de rien, pas même de la reliûre, soin que je suis persuadé que Vous voudrez bien prendre aussi, ainsi que de le faire bien emballer, afin que les pluies ne puissent pas percer jusques aux livres & aux estampes qui en seroient gâtées. Je souhaiterois bien, mon cher *Diaphane*, être à mon tour en état de Vous fournir une bibliotheque choisie. Il y a du plaisir à en provisionner des gens comme Vous qui savent faire un si excellent usage de leurs lectures. Je



Je Vous quitte ; mille vœux accompagnent cette lettre ; puissiez-Vous en éprouver les effets ! puissiez-Vous Vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la sincère amitié & de la parfaite estime avec laquelle je suis ,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

---

**LETTRE XLV. (N.º 3).***Petersbourg, le 2 Mars 1737.***M**ONSEIGNEUR,

Si *V. A. R.* a daigné penser à moi ; comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, Elle doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voyage & l'arrivée à une nouvelle Cour aient pu m'empêcher si long-temps de profiter de la permission que j'ai de Lui donner de mes nouvelles. Mais , **MONSEIGNEUR**, quel voyage ! je frémis encore quand j'y songe , & n'ose en vérité Lui en faire la description détaillée, de peur que ma santé, dont j'ai tant besoin, ne soit altérée par le souvenir de tout ce que j'ai souffert.

*V. A. R.*

*V. A. R.* me faisant d'ailleurs la grace de me vouloir du bien , quel plaisir pourroit-Elle prendre au récit de tant de souffrances ? Tantôt le sable ou la mer jusque par-dessus les esbiefx ; tantôt dans une misérable chaloupe , & par un très-gros temps , le jouet des vents & des flots , à la merci de la mer & des écueils ; puis passant à pied des rivières à moitié gelées , tenant un enfant de chaque main , & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux sous les glaces ; enfin surpris par des neiges épouvantables , qui menaçoient de nous ensevelir dans des lieux où il étoit impossible de se procurer des traîneaux ; en voilà assez pour Vous donner une légère idée de toutes les fatigues & de toutes les angoisses que  
j'ai

j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Graces à Dieu, me voici enfin arrivé sain & sauf à *Petersbourg*, & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec *V. A. R.*, me fait oublier tout ce que j'ai eu à effuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, *MONSEIGNEUR*, la surprise que m'a causé le premier aspect de cette belle Capitale, où l'on ne voit partout que de superbes Palais, bâtis par les plus habiles Architectes Italiens, sur un terrain où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre spectacle non moins surprenant, unique peut-être en son genre depuis que le monde existe; j'ai vu passer dans ma rue dix mille hommes de la garde qui alloient  
se



deux sexes, étoit très-nombreuse & magnifique. L'air & la majesté de cette grande Princesse me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à Lui dire, je me rassurai facilement, & tins ma harangue avec plus de présence d'esprit & de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce temps, j'ai déjà assisté à différentes fêtes qui se donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici, mais l'air y est sain, & je ne me suis de long-temps pas si bien porté qu'à présent. Huit jours après mon arrivée j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuse marque du souvenir de V. A. R. par Sa lettre, N.<sup>o</sup> 2. J'y aurois répondu incontinent, si je n'avois

n'avois pas attendu réponse à une lettre que j'ai écrite au sujet de l'Histoire du Prince Eugene. Elle est arrivée comme je m'en étois flatté, & j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir donner à *V. A. R.* l'assurance que j'aurai dans peu l'honneur de Lui en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de se procurer une copie de ce Manuscrit, qui, comme on assure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis absolument m'empêcher de faire cas de tout ce que *V. A. R.* aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de Mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir essayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin *Wolff*; trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à se

défaire d'un papier qui empêche si souvent son cher Maître de s'amuser avec lui & de prendre plaisir à ses singeries. Il me semble qu'à sa place , & avec toute ma raison , je n'aurois pu mieux raisonner , & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abstiens de répondre aux flatteuses expressions dont il a plu à *V. A. R.* de se servir en parlant de ma chétive personne , pour La remercier du désir qu'Elle m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliotheque choisie.

Je ne finirai plus désormais mes lettres autrement qu'en conjurant *V. A. R.* de me conserver Ses bonnes grâces & Sa précieuse amitié , aussi long-temps que je chercherai à m'en rendre digne , c'est-à-dire , jusqu'au tombeau , &c.

LETTRE.



---

---

**LETTRE XLVI. (N.º 3).***A Remusberg, ce 23 Mars 1737.***M**ON TRÈS-CHER DIAPHANE,

J'AI eu le plaisir de recevoir Votre lettre. Elle m'a extrêmement réjoui , m'apprenant que Votre santé étoit bonne. Que je suis aisé d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que Vous avez effuyés dans Votre voyage ! Cela m'auroit privé de tout repos , & je n'aurois pu jouir , comme je l'ai fait , des agrémens de la retraite.

J'admire fort vos palais dorés , vos fleuves gelés , la magnificence de la Cour Impériale , & les Gardes rangés sur la glace. Tout cela , & trois fois autant , ne me feroit pas cependant

O 3

naître

naître l'idée de quitter *Ramusberg*. Nous vivons ici sans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure, & le soleil favorable à ces climats commence déjà à nous faire sentir ses ardeurs. Qu'un village près de *Rome*, est préférable à une ville située dans la nouvelle *Zemle* !

Pourvu que le froid ne soit pas contraire à Votre santé, & que l'air raréfié \*) qu'il fait au voisinage du Pôles

\*) Un air raréfié, ou dilaté, est un air dont le volume est augmenté. Mais la raréfaction ou la dilatation de l'air est un effet du chaud & non du froid; le froid au contraire condense l'air, c'est-à-dire, qu'il en diminue le volume. Il s'ensuit de là, que l'air doit être condensé vers les Pôles de la terre, où il fait très-froid, & raréfié au contraire dans les climats chauds. L'on voit par cette explication, que l'expression *raréfié* qui a donné lieu à cette note,

Pôle, ne Vous soit pas dangereux ,  
le reste ne m'importe guere.

Je suis à la fin de toutes mes lectures , & j'attends avec grande impatience la Vie du *Prince Eugene*. Quelqu'un ces jours passés m'a sommé de lui en donner un extrait ; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'étoit

O 4

pas

note , est en contradiction avec le sens de la phrase dans laquelle elle se trouve , & qu'il faut lui substituer le mot *condensé*.

L'on a cru devoir rendre le Lecteur attentif à cette faute d'expression , afin de lui faire remarquer combien on a respecté l'originalité de ces lettres. D'ailleurs , dans les ouvrages d'un grand Homme , où tout est intéressant, les défauts comme les beautés , combien de raisons n'avoit-on pas de laisser subsister ici une petite tâche , qui semble ne s'y trouver , que pour relever l'éclat des beautés d'esprit , & sur-tout de sentiment , dont l'Auteur augustin d'une partie de ces lettres a su les orner & les enrichir.

pas entre mes mains, ce qui fit une scene semblable à celle qui se trouve dans le *Joueur*, où *M. Galonier* \*) & Madame *Adam* viennent lui rendre visite.

J'ai un très-bon relieur qui relie à la françoise & de façon que les livres sont bien fermés; si Vous le voulez, je pourrois le prêter quand on le voudra, à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27 de ce mois nous célébrerons  
l'anni-

\*) Deux personnages du *Joueur* de *Regnard*.  
Tout ce qui a été dit & sera dit encore de la Vie du *Prince Eugene*, doit s'entendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Petersbourg que *M. de Suhm* s'étoit chargé de faire pour le Prince Royal. Le relieur, qui entre dans cette allégorie, est un homme de confiance que le Prince Royal offre d'envoyer pour retirer l'argent.

L'anniversaire du jour de naissance de la *Reine* ; on ne verra que de paisibles bergers former des danses avec leurs bergeres. Le farouche *Mars* & la foudroyante *Bellone* n'auront aucune part à la fête , & les pipeaux de Céladon seront préférés aux timbales & aux trompettes dont la musique trop bruyante n'inspire que de la terreur.

Quand Vous reverrai-je , mon cher *Diaphane* ? Quand pourrons-nous nous promener sous les hêtres & sous les ormeaux ? *Voltaire* a reçu la *Métaphysique* & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la *Morale* du Philosophe ; ainsi avec le temps je pourrai lire tout *Wolff* en françois.

Le Traducteur de la *Métaphysique* m'est bien cher , il me tient toujours à cœur , & ni l'éloignement , ni la mort

mort même ne pourront altérer en quoi que ce soit la sincere amitié que je lui porte. Soyez-en persuadé, mon cher *Diaphane*, de même que de la parfaite estime avec laquelle je suis inviolablement.

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XLVII. (N.º 4).

*Petersbourg, le 19 Mars 1737.***M**ONSEIGNEUR,

JE paie actuellement le tribut qu'on doit à tout nouveau climat, par une très-forte fluxion qui me tient sur mon grabat depuis quelques jours. Quelque douloureuse qu'elle soit, elle ne m'empêchera pourtant pas d'avoir l'honneur d'écrire à *V. A. R.*, & j'espère bien au contraire l'oublier tout-à-fait pour quelques heures, en jouissant de ce plaisir.

J'ai enfin reçu réponse de mon Libraire \*), qui paroît fort disposé  
à

\*) On n'avertira plus, à l'avenir, que ce *Libraire* désigne d'abord le Banquier de Vienne, & ensuite le *préteur* de Petersbourg.

à arranger la souscription de la *Vie du Prince Eugene* ; mais il me propose derechef certaines conditions relativement aux souscripteurs , quoique je me fois déjà expliqué très-expressément à ce sujet , n'en voulant du tout point entendre parler. Ce sont là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cents milles. Mais j'ai répondu , & me suis assez bien énoncé cette fois , pour pouvoir espérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces délais n'ont pas laissé de me causer du chagrin , & m'ont fait réfléchir que je pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici , où il y a une très-belle & très-bonne Imprimerie. Car outre que je serois à portée de diriger la chose, je n'aurois  
affaire



affaire qu'à un particulier, qui est très en état de mener à bout cette entreprise, pourvu qu'il ait quelque certitude d'y trouver son compte. Au lieu qu'ailleurs les Imprimeurs sont obligés de se pourvoir de sûretés, & de se faire autoriser. Cette idée que j'ai bien ruminée, & considérée de tous les côtés, m'a paru satisfaire à tout, & pour peu que *V. A. R.* l'approuve, je me mettrai à la réaliser.

Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que Vous Voudrez bien Vous en remettre à moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des estampes & des vignettes: devant Vous persuader, par la connoissance que Vous avez de mon zele, que je ne négligerai absolument rien pour que tout réussisse au mieux.

Si

Si *V. A. R.*, dans sa charmante & paisible retraite, est curieuse d'apprendre les nouvelles qui nous intéressent ici, je Lui dirai que les Puissances belligérantes \*) ont nommé des Plénipotentiaires qui vont commencer les Négociations de la paix, qui se conclura, à ce qu'on espere, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau *Kan* l'a cependant déjà ouverte de son côté en entrant dans l'*Ukraine* avec cent mille hommes. Mais le Feld-Maréchal *Comte de Munich* les a repoussés avec grande perte en leur faisant repasser le *Nieper*. On regrette beaucoup ici le brave  
Général

\*) Les *Russes*, les *Turcs*, & l'Empereur *Charles VI.*

Ce dernier ne s'étoit armé contre les *Turcs* que parce qu'il étoit obligé, en vertu d'un traité fait avec l'Impératrice *Anne Iwanowna*, de lui prêter secours contre ceux-ci.

Général *Lefli* qui a été tué à cette action.

Mon Dieu , qu'on a peur d'être oublié quand on est si loin ! Grand Prince ! Vous qui ressemblez si peu au Vulgaire de ceux qui portent ce nom , n'allez pas leur ressembler par cet endroit ! Mais que dis-je ? ô pardon ! la crainte trouble mes sens , & me fait oublier que je parle à la constance même. Agréez , *MONSEIGNEUR* , les assurances du plus respectueux attachement & de la plus tendre vénération qui fut jamais , &c.



LETTRE

## LETTRE XLVIII. (N.º 4).

*Sans date.*

MON CHER DIAPHANE,

J'AI bien cru que cet air *raréfié* de Ruffie feroit pernicieux à Votre fanté. Vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne paffent pas les bornes des fluxions ! Malgré Vos incommodités, Vous pensez à moi, Vous travaillez à m'obliger, Vous voulez abfolument être l'homme le plus aimable, & qui en même temps m'eft le plus utile.

Il y a un double plaifir à être reconnoiffant quand nous devons notre gratitude à des perfonnes qui, fans nous obliger, ont déjà enlevé toute  
notre



qui impriment lentement, qui ne font point crédit à ceux qui souscrivent, & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre \*). Ceux qui les ont commandés me persécutent tous les jours pour les avoir, comme si j'avois une Imprimerie dans ma maison, & que je fusse en état de les satisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques, à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles *modernes*, pour me tirer d'embarras. Enfin onze ou douze personnes sont entêtées de la Vie du *Prince Eugene*, ils la veulent avoir à quelque prix que ce soit; jugez de ma situation; je me voue à tous les Saints, & sans Vous je serois très-mal logé. Faites donc, je Vous prie, l'accord avec  
le

\*) Douze mille écus.

le Libraire ; je Vous donne plein pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleures mains que les Vôtres. Votre prudence & *Wolff* me répondent du succès de tout ce que Vous entreprenez.

Après cela pouvez-Vous me soupçonner, mon cher *Diaphane*, de Vous oublier ? Ou Vous me connoissez bien mal pour me croire si changeant, ou Vous m'avez oublié Vous-même, pour me juger capable d'une inconstance & d'une légèreté impardonnables à l'homme animal, & dont je ne ferai jamais coupable.

Le *Kan des Tartares* est si éloigné de nous, qu'il me semble quasi que c'est un habitant de la Lune. *M. de Munich* méritera le nom d'*Asiatique*, l'Impératrice celui d'une grande Princesse, &

Vous celui de véritable ami. Je préfère ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand Capitaine; l'esprit & une vaste conception une grande Princesse, mais le cœur seul fait l'ami. Cher *Phénix* de ce siècle! faites revivre les temps sacrés d'*Oreste* & de *Pylade*, du bon *Pirithoüs*, du tendre *Nisus*, & du sage *Achate*! Que les hommes voient de nos jours les heureux effets d'une amitié réciproque! J'y courrai de mon côté; Vous n'en doutez plus! Vous en serez persuadé! Et quand même je ne Vous répéterois pas les sentimens que j'ai pour Vous, Vous n'en croiriez pas moins que je suis avec autant d'estime que d'amitié;

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE



---

**LETTRE XLIX. (N.º 5).***Petersbourg, le 16 Avril 1737.***M**ONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 23 du mois passé, N.º 3. La part qu'Elle a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai essuyées, m'a touché jusqu'au fond du cœur. Bien que je vive assez tranquille aujourd'hui, & assez bien portant, Elle ne laisseroit pas, j'en suis persuadé, de me plaindre, si Elle pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'Avril; la *Néva* gelée, la campagne couverte de neige, sans l'espérance

P 3

même

même de voir dans un mois d'ici ni eau ni terre. Heureusement pour moi que la description de l'air que *V. A. R.* respire, a fait glisser dans mes veines une douce chaleur qui me soutient, & me met en état de braver tous les frimats. Cependant Elle m'a aussi vivement fait sentir tout ce que j'ai perdu; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de *V. A. R.* ! La seule consolation que je puisse goûter dans l'éloignement où je me trouve d'Elle, est celle que je trouve dans les assurances qu'il Lui plaît de me donner encore de la constance de Ses bonnes grâces.

La douceur de la vie que mene *V. A. R.* dans Sa charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne; mais elle ne me rendra  
par-

parfaitement heureux que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'est à cet égard que la connoissance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaise au grand *Wolff* que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.,

*V. A. R.* a donc communiqué ma traduction de la *Métaphysique* : l'approbation que d'autres y donnent ne fauroit flatter le traducteur, puisqu'il avoit déjà celle de *V. A. R.*, qui lui tient lieu de toutes les autres ; & il abandonne volontiers son ouvrage, pourvu, *MONSEIGNEUR*, que Vous n'abandonniez jamais l'Auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille séjour que la présence du Prince le plus accompli rend si fortuné & si désirable, de la

bruyante nouvelle de la prise d'*Oczakow* vers l'embouchure du *Nieper*. Le Feld-Maréchal *Lessi* marche déjà vers la Crimée, & le Feld-Maréchal *Comte de Munich* va se mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du *Danube*.

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir *V. A. R.* J'allois effectivement finir cette lettre sans Lui faire la relation d'un malheur qui m'est arrivé, & qui a menacé ma vie. Je loge dans une maison que le *B. de Mardefeld* a quittée pour prendre celle qu'avoit le *Comte de Linar*. Il m'avoit assuré qu'il avoit pourvu à tout contre le feu; mais malheureusement on avoit oublié une cheminée dont il ne se servoit guere; le feu y a pris samedi passé,

passé, & avoit déjà gagné la chambre au-dessus de la mienne avant qu'on s'en apperçût. Si c'eût été de nuit, je devenois assurément la proie des flammes, & ma maison, avec toutes les voisines, & même le magnifique Palais Impérial qui n'en est pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduits en cendres. Mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté secours, & le feu fut éteint en moins d'un quart-d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conservé la vie, ce n'est qu'autant qu'il lui a plu par cette grâce de me laisser l'espérance de la consacrer un jour au service du plus digne & du plus aimable Prince ; ce n'est qu'autant qu'il

qu'il veut bien m'en réserver la félicité dans ses décrets éternels. Après une telle assurance, que pourroit-il, *MON-SEIGNEUR*, me rester à Vous dire des sentimens inaltérables de tendresse & de vénération avec lesquels je ferai jusqu'à mon dernier soupir, &c.



*REMARQUE.* Les lettres que *M. de Suhm* écrivoit de *Petersbourg* au *P. R.*, étant pour la plupart très-longues & très-diffuses, à cause des explications dans lesquelles il étoit obligé d'entrer sur différens sujets, on a cru devoir retrancher les détails les moins intéressans, & même supprimer différentes lettres tout entieres qui ne paroissent pas mériter ici une place. On a aussi trouvé dans la confrontation des lettres,

qu'il

qu'il en manquoit par-ci par-là quelques-unes de *M. de Suhm*. Le Lecteur faudra donc à quoi s'en tenir lorsqu'il rencontrera dans les lettres du *P. R.* des passages relatifs à certaines circonstances dont il n'est pas fait mention dans celles de *M. de Suhm*. Comme l'on a eu grand soin de ne rien omettre d'essentiel , les suppressions par lesquelles on a cru rendre un service au Lecteur, sont toutes à l'avantage de cette correspondance. Pour ce qui est des lettres du *P. R.*, on les a toutes conservées avec le plus grand scrupule, absolument telles qu'elles étoient , par rapport au contenu.



LETTRE

## L E T T R E L. (N.º 5).

*A Rupin , ce 16 Mai 1737.***M**ON CHER DIAPHANE ,

JE suis bien heureux de n'être informé qu'après coup des dangers qui Vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maison pût brûler dans un pays où l'on feroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid ? Je rends grâces à Dieu , mon cher *Diaphane* , de Vous avoir sauvé de ce péril ; puisse-t-il être le dernier que Vous ayez à courir de Votre vie !

Ne croyez pas que je me plaise à la fiction quand je Vous mande qu'au mois de Février & de Mars il a fait beau temps ici. Cela est fort vrai , car  
nous



nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conséquent les glaciers sont très-mal remplis. Le Capitaine de *Knobelsdor \**), qui vient d'*Italie*, parle bien encore sur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de Janvier sous des lauriers & des peupliers. Je Vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays si contraire à Votre santé. Je l'ai prévu, & j'en crains les funestes suites. Ce que Vous m'écrivez de l'Imprimerie de Petersbourg me plaît beaucoup; je Vous remets tout le soin de ma bibliothèque. Je saurai garder un silence nécessaire & requis; Vous pouvez

\*) C'est le grand architecte, auquel nous devons la belle Salle d'Opéra, & d'autres édifices superbes, élevés sous le regne de Frédéric II.

pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige, puisqu'on confisque les livres de contrebande. Ne pourriez-Vous pas envoyer mes livres par *Stetin* où *Rovedel* me les pourroit faire tenir ; je crois qu'on n'y risquerait rien. Je m'en rapporte à ce que je Vous ai marqué dans ma dernière, où Vous verrez que je Vous détaillé toutes les raisons de ceux qui me pressent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque temps plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la prise d'*Oczakow*. *Remusberg* est abandonné depuis quelque temps, à mon grand regret. Quand les revues seront passées, je m'y recognerai de nouveau. Vous me manquez mille fois &c, mon cher *Diaphane*, il me semble que chaque lieue nous sépare d'autant d'années,

d'années , tant Vous me paroissez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous rapprocher bientôt , & me donner la consolation de Vous revoir ! Je le désire bien ardemment , étant avec une très-sincère & parfaite estime ,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

P. S.

On vient de m'annoncer qu'un Capitaine de *Wartenberg* au service de *Russie* étoit arrivé. Je l'ai fait quérir d'abord pour lui demander de Vos nouvelles. Il me semble voir arriver un homme de l'autre monde.



LETTRE



fuis pressé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire , sans quoi je ferai du très-mauvais coton. Je garderai sans faute un secret inviolable ; Vous pouvez bien le croire d'autant plus que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux Inconnu qui me tirera d'affaire ; c'est Vous en dire assez.

Nos nouvelles ne sont ni assez importantes , ni assez curieuses pour Vous être communiquées de si loin. Je finis en Vous assurant que je suis , avec une véritable & sincère estime ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FRÉDÉRIC.

Q

LETTRE

## L E T T R E L I I. (N.º 6).

*Petersbourg , le 28 Mai 1737.***M**ONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du souvenir que *V. A. R.* a bien voulu me donner par sa gracieuse lettre N.º 4. J'attendois pour y répondre le départ d'un courrier, désirant Lui envoyer par cette occasion les Mémoires ci-joints de l'Académie, en trois volumes reliés à l'Angloise \*). Ce fera, **MONSEIGNEUR**, s'il Vous plaît, en attendant que je puisse Vous envoyer l'autre ouvrage dont je presse autant que possible l'édition.

Le

\*) Trois mille écus.

Le départ du Courrier me surprend ,  
ainsi je ferai obligé d'être laconique.

J'ose espérer que *V. A. R.* ne s'offen-  
sера point de la liberté que j'en prends  
de La prier de vouloir bien dans Sa  
réponse à celle-ci faire un petit Post-  
script allemand dans lequel Elle me  
félicite en termes gracieux d'avoir  
trouvé ici un digne & véritable ami ,  
& fasse briller sur ce sujet une étincelle  
du feu qui anime Ses beaux & nobles  
sentimens. Je ne puis , par prudence ,  
m'expliquer aujourd'hui plus claire-  
ment ; tout ce qu'il m'est permis de  
Vous dire , c'est que cet ami mérite  
parfaitement la bonne opinion que  
Vous pouvez avoir de lui , & que  
j'espère le disposer , peut-être au pre-  
mier jour , à Vous rendre le service

en question \*). Vous comprenez du reste que mon intention est de montrer ce postscript.

Ne sachant comment Vous exprimer à la hâte tous les sentimens dont mon cœur est pénétré en s'occupant à Vous servir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de *V. A. R.*, en La suppliant de ne jamais oublier, & d'aimer toujours le fidelle serviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour Elle, &c.

\*) Le service dont il s'agit ici, est, comme les lettres précédentes l'insinuent assez, & comme la suite de la correspondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une somme d'argent assez considerable dont il avoit déjà été question entre le *P. R.* & *M. de Suhm*, dans un entretien qu'ils avoient eu ensemble avant le départ de ce dernier pour la Russie.

LETTRE



---

**LETTRE LIII. (N.º 7).***A Berlin , ce 1 Juin 1737***M**ON CHER SUHM ,

IL faut avouer que Vous êtes le premier Bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que Vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je Vous ai demandés. J'ai aussi reçu certain Catalogue relatif à un futur \*) qui le suivra. Enfin je vois en tout & par-tout que Vous n'êtes pas seulement grand Métaphysicien, mais encore ami sincere, officieux & fidelle. Il me suffit de Vous connoître pour Vous estimer, & pour Vous devoir beaucoup de reconnoissance.

Q 3

Nous

\*) Obscurité affectée.

Nous sommes à présent dans les revues par-dessus les oreilles. Nous perdons notre temps ( qui ne reviendra jamais ) à des riens. Le Roi a une attaque de goutte , ma Soeur de *Brunswick* arrivera demain, lundi sera la revue générale. Voilà en deux mots la gazette du jour.

Mes amis attendent avec grande impatience les douze volumes de l'Imprimerie Russe. Vous ne sauriez croire à quel point ils me pressent là-dessus.

Je suis avec toute l'estime qu'on ne fauroit Vous refuser , & qui Vous est dûe ,

MON TRÈS-CHER SUHM ,

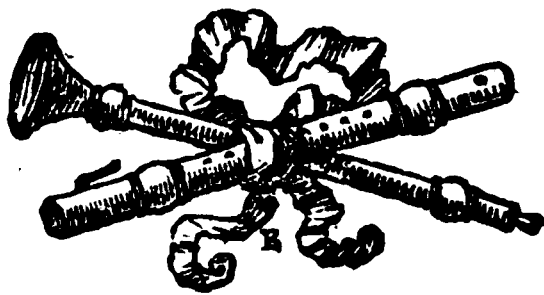
Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

REMAR-

**REMARQUE.** Parmi les singularités de la vie du grand *Frédéric*, celle-ci n'est peut-être pas une des moins frappantes, que depuis la date de la lettre ci-dessus, c'est-à-dire, dès le 1 Juin 1737, aucune de ses lettres à M. de *Suben* n'est plus signée *Frédéric*, mais toutes sans exception *Fédéric*; singularité qu'il a conservée, comme on le fait, jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est pas, comme on le voit, une habitude qu'il ait contractée peu à peu & par une espece de négligence, mais c'est au contraire un changement qui paroît réfléchi, marqué pour ainsi dire par une époque, & trop constant d'ailleurs pour être un pur effet du hasard. Il est à présumer qu'il y a eu quelque cause assez importante d'un tel changement.

Peut-être que les beaux-esprits Italiens avec lesquels le P. R. commençoit à converser & à correspondre , lui ont inspiré le goût de *Fédéric* qui répond à l'Italien *Federico*. Peut-être que *Voltaire* , qui aimoit à se moquer des noms gothiques , terminés en *ic* & en *oc* , a essayé d'adoucir celui de *Frédéric* par le retranchement de la lettre *r*.



LETTRE

---

---

**LETTRE LIV. (N.º 8).***A Berlin , ce 12 Juin 1737.***M**ON CHER DIAPHANE ,

J'AI reçu la Vôtre du 28 , de Saint-Petersbourg , avec toutes les nouvelles agréables que je pouvois désirer. Vous pouvez juger du plaisir que m'ont fait les Mémoires de Votre Académie ; ils m'ont tiré d'un très-grand embarras par rapport à plusieurs points de la littérature , sur lesquels j'étois en dispute , & qu'ils ont éclaircis. Je Vous ai toute l'obligation du monde de Vos soins obligeans , de Votre promptitude à me servir , & de Votre zele à me satisfaire. Le reste est mon affaire.

Si

Si Vous aviez pu améliorer Votre bibliotheque en même temps que la mienne , je Vous assure que j'y donneroïs les mains volontiers , trop heureux de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un de mes amis , & de lui prouver qu'il n'est aucun service qu'il puisse me rendre , que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuse qui regne ici , mais qui n'est aucunement dangereuse ; je Vous l'écris , afin que si Vous l'appreniez d'ailleurs , Vous sachiez au juste ce qui en est.

Le *Duc* & ma Soeur *de Brunswick* sont ici : j'ai trouvé le premier , pour sa personne , très-changé ; il est roide , grave , & Duc régnant autant que son Grand-pere. Cela n'est pas fort philosophique ; qu'y faire ? Ma Soeur est  
toujours

toujours la même, d'une humeur également enjouée, & malgré la modification différente de son ventre, son esprit ne se dément en aucune manière. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher *Diaphane* ! Il n'est point de souhait que je ne fasse pour Votre bonheur, étant avec une très-sincère estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

P. S.

*Ich wünsche Ihm Glück zu dem getreuen Freund den er muß in Rußland angetroffen haben. Dergleichen Freunde sind sehr rar, und wäre es eine doppelte Infamie nicht erkenntlich gegen sie zu seyn \*).*

\*) Je Vous félicite de l'ami fidelle que Vous avez trouvé en Russie. De tels amis sont très-rare, & ce seroit une double infamie, de manquer de reconnoissance envers eux.

LETTRE

LETTRE LV. (N.º 9 ou 10).

*A Berlin, ce 22 Juin 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

IL feroit superflu de Vous faire l'énumération de toutes les obligations que je Vous ai ; fuffit que je les connois toutes, & que je fuis plus que content des foins que Vous Vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard , j'étois perdu \*).

J'ai

\*) Ce passage donne assez clairement à entendre que le P. R. venoit de recevoir l'emprunt que *M. de Suhm* avoit dû lui négocier à *Petersbourg*. Si l'on ne trouve ici aucune lettre de ce dernier, dans laquelle il en soit positivement parlé, la raison en est fans doute, que sa lettre N.º 9 dont le P. R. fait mention immédiatement après  
le



J'ai oublié les derniers N.<sup>os</sup> de mes lettres , ce qui fait que je ne fais plus où j'en suis. Celle-ci sert de réponse au N.<sup>o</sup> 9 des Vôtres.

Il y a eu ces jours passés de nouvelles tracasseries. Le tout vient d'une jalousie que *Bradow* \*) a contre *Wolden* \*\*). Le premier a trouvé le moyen d'insinuer

le passage ci-dessus , ne s'est point trouvée dans la collection des papiers de cette correspondance ; mais l'on rencontrera dans la suite quelques passages qui l'insinuent assez clairement.

\*) Ancien Gouverneur du P. R. , Lieutenant Général de la Cavalerie , Chef du régiment des Carabiniers , a joui depuis 1740 , jusqu'à sa mort , d'une pension honorable de 2000 écus. Il a laissé une fille , qui est Madame de Wulffen , à Berlin.

\*\*) Monsieur de *Wolden* a été Maréchal de la Cour du Prince de Prusse. Il a épousé une

d'insinuer au Roi que j'étois un homme sans religion , que *Manteuffel* \*) & Vous aviez beaucoup contribué à me pervertir , & que *Wolden* étoit un fou qui faisoit le bouffon chez nous , & qui étoit mon favori. Vous savez que l'accusation d'irréligion est le dernier refuge des calomniateurs , & que

une Demoiselle de *Borke* , sœur de Madame de *Maupertuis* , grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Amélie. Madame de *Wolden* est morte en 1778 , grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Douairiere de Prusse.

\*) C'est le célèbre Comte de *Manteuffel* , Conseiller privé & Premier-Ministre de la Cour de Saxe , remplacé par le Comte de *Brühl*. Depuis il s'étoit retiré à la Cour du P. R. qui l'appeloit son *Quinze-vingt* , & après avoir passé quelques années à Berlin , il est mort à Leipzig , dans l'obscurité. Il en sera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me suis tenu serré, mon Régiment a fait merveilles, & le maniement des armes, un peu de farine jetée sur la tête des Soldats, des hommes de six pieds passés, & beaucoup de recrues ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomniateurs. Tout est tranquille à présent, & l'on ne parle plus de Religion, de *Wolden*, de mes persécuteurs, ni de mon régiment.

Je pars le 25 pour *Amalthée*, mon cher jardin de Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes cerises, & mes melons; & là tranquille & débarrassé de tous les soins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus  
avare

avare de mes momens ; je m'en rends compte à moi-même , & je n'en perds qu'avec beaucoup de regrets. Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie ; elle me rend des services merveilleux , & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux , me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois ; mon ame est moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens ; je supprime les premiers effets de mes passions , & je ne prends mon parti qu'après avoir bien considéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction , & que la raison suffisante sont de beaux principes ! Ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame ; c'est sur eux que je fonde mes jugemens , de même que sur ce qu'il ne faut point négliger

négliger de circonstance quand on compare des cas, pour appliquer aux uns la conséquence qu'on a tirée des autres. Ce sont là les bras & les jambes de ma raison ; sans eux elle feroit estropiée , & je marcherois , comme le gros du vulgaire , avec les béquilles de la superstition & de l'erreur.

Ma foi , la plupart des hommes ne pensent pas ; ils ne s'occupent que des objets présens , ne parlent que de ce qu'ils voient , sans penser à ce que c'est que les causes cachées & les premiers principes des choses. Ce midi j'ai entendu un discours qui ne rouloit que sur la différence des sôupes , & sur la façon la plus avantageuse de guérir de la v. . . . ; hier au soir ce fut une dissertation de

R

coiffures ,

coiffures , de paniers , & de modes en général , &c. ; & ces gens *profondément remplis de bagatelles* , toujours talonnés par l'ennui , aiment à vivre & appréhendent la mort !

Je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'une lettre , je Vous adresse une épître ; mais si Vous saviez avec quelle rapidité le temps me passe quand je pense à Vous , ou que je Vous écris , Vous me trouveriez excusable.

Adieu , mon cher *Diaphane* ! je Vous aime trop géométriquement pour que Vous puissiez me soupçonner d'inconstance , & la définition 48.<sup>e</sup> d'*Euclide* \*)

fera

\*) Il ne se trouve proprement que 35 définitions dans *Euclide* , mais en mettant de ce nombre

~~fera fausse~~ quand mon amitié envers  
Vous se démentira ; étant avec une  
parfaite estime ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC

nombre les suppositions , & les axiomes qui  
suivent les définitions , comme il paroît que  
le P. R. l'a fait , il est à présumer qu'il  
s'agit ici de l'axiome 9.<sup>e</sup>

*Le tout est plus grand que sa partie ; axiome  
évident & incontestable.*



## L E T T R E L V I.

*Petersbourg , le 9 Juillet 1737.***M**ONSEIGNEUR ,

J'AI reçu à la fois plusieurs lettres dont *V. A. R.* a daigné m'honorer , & ma joie en a été extrême. Toutes me sont parvenues jusqu'au N.<sup>o</sup> 10 , en comptant celle que m'a remise le Capitaine *Wartenberg* qui ne fait que d'arriver. La plus chere & la plus précieuse de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétablissement de *V. A. R.* , qui doit maintenant jouir d'une parfaite santé. J'avois reçu la nouvelle de Son indisposition par le *B. de Mardefeld*.

Nous avons eu ici un affreux spectacle ; le plus beau quartier de cette  
Ville



Ville vient d'être réduit en cendres dans l'espace de deux ou trois heures de temps. Je suis encore dans la plus grande confusion, écrivant cette lettre sur un coffre. J'avois précisément reçu tous mes meubles par un vaisseau de Stettin ; tout a été transporté sur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut se représenter en pareille occasion. Le feu a été arrêté à deux maisons de la mienne, & derriere moi à celle du *B. de Mardefeld* qui a été sauvée. C'étoit la nuit, & après avoir fait transporter en lieu de sûreté tout ce qu'il avoit pu, il entra dans ma cour, l'habit de gala du jour précédent sur le corps, parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé sous sa main, & les bas à moitié déroulés, représentant au naturel un cothurne tragique.

On ne gagne rien dans ces fortes d'occasions, aussi ne fais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reste, je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embrasement de Troye; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la riviere, comme il fait ici jour la nuit, je voyois voguer des vaisseaux tout pleins d'hommes & de hardes, je decouvris la citadelle vis-à-vis, à droite & à gauche des arcs de triomphe, plus loin de grands bâtimens qui paroissoient en feu, & enfin les Grenadiers de la Garde avec leurs casques, qui venoient porter secours, achevoient complètement la ressemblance.

*V. A. R.* s'appercvra de la hâte & de la grande confusion dans laquelle j'écris; ainsi je finirai en ajoutant seulement que nous attendons impatiem-  
ment

ment la nouvelle des prouesses que le Comte de Munich aura faites contre un Sérafquier qui s'est avancé vers lui avec sept Bâchas, ce qui signifie, avec soixante & dix mille hommes. De l'autre côté *Lasci* \*) est aux portes de *Precop*, & on s'impatiente de savoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, *MONSIEUR*, conserver Vos bonnes grâces au plus fidelle de Vos sujets que le Ciel vient pour la seconde fois de sauver des flammes, sans doute pour mettre un jour le comble à ses vœux; & qui après cette douce attente ne connoît pas de plus délicieux sentiment que celui de pouvoir, & d'oser Vous assurer du tendre attachement & du respectueux dévouement avec lequel il fera toute sa vie, &c.

R 4

LETTRE

\*) Mal nommé *Leffi*, p. 232.

## LETTRE LVII. (N.º 11).

*A Berlin . le 27 Juillet 1737.***M**ON CHER DIAPHANE ,

IL semble que tous les élémens ligués aient conspiré Votre perte. L'eau a pensé Vous être funeste dans Votre voyage, & le feu vient de Vous talonner deux fois. Avec cela le froid excessif qu'il fait en hiver , ne voilà-t-il pas de quoi Vous abymer suffisamment ? Quittez donc , je Vous prie , au plus vîte un pays pour lequel Vous n'êtes point né , & revenez dans des lieux où Vous savez que Votre personne est chérie.

Puisque Votre destin Vous fait cependant habiter dans ces lieux lointains ,

tains, permettez-moi de tirer encore un usage du séjour que Vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je Vous marquerai , & desquels je ferois être instruit à fond. Vous aurez soin d'écarter toutes les nouvelles fausses ou incertaines , & de ne donner place qu'aux seules vérités que Vous apprendrez.

Je ferois savoir ,

1. Si au commencement du règne du *Czar Pierre I.* les Moscovites étoient aussi brutes qu'on le dit.
2. Quels changemens principaux & utiles le Czar a faits dans la Religion ?
3. Dans le Gouvernement qui tient à la police générale ?
4. Dans l'art militaire ?

5. Dans le commerce.
6. Quels ouvrages publics commencés ? quels achevés ? quels projetés ? comme , communications de mers , canaux , vaisseaux , édifices , villes , &c.
7. Quels progrès dans les sciences ? quels établissemens ? quel fruit en a-t-on tiré ?
8. Quelles colonies a-t-on envoyées ? & avec quels secours ?
9. Comment les habillemens , les mœurs , les usages ont-ils changé ?
10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant ?
11. Combien d'hommes à peu près ? & combien de Prêtres ?
12. Combien d'argent ?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces points , & cela sur un papier  
à

À part. Si les obligations que je Vous ai déjà, étoient de nature à pouvoir être augmentées, ce feroit par le plaisir que je Vous prie de me faire. Adieu, mon cher ! je suis avec une très-parfaite amitié ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC.



LETTRE

---

**LETTRE LVIII. (N.<sup>o</sup> 12).***Petersbourg, le 13 Août 1737.***M**ONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec des transports de joie les marques de Votre gracieux souvenir & les assurances de Votre constante amitié par la lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 27 du mois passé. Ni mes fonctions, qui sont assez pénibles, puisque je suis obligé de faire septante-deux werstes, c'est-à-dire, dix mortels milles, chaque fois que quelque affaire m'appelle à la Cour qui réside pendant l'été à *Peterhof*, ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès à présent à ce que *V. A. R.* désire de savoir, si j'étois en état de le faire. Mais quoique Vous  
ne



ne Vous foyez pas trompé , *MON-SEIGNEUR*, si Vous avez cru que les points de Vos questions font une partie de mon étude, il s'en faut cependant bien que je sois déjà en état de rendre raison de tant de choses , ne pouvant me résoudre à rien avancer sur ce sujet dont je ne sois auparavant bien instruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à satisfaire là-dessus *V. A. R.* avec le même empressement que j'aurai toujours à Lui faire connoître mon zele en toute occasion ; trop heureux si j'en pouvois trouver d'assez importantes pour La convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant je joins ici la copie de la lettre du Feld-Maréchal victorieux à son fils, qui peut servir à faire connoître en partie à *V. A. R.* la différence qu'il

y a entre la Nation Russe d'à présent ; & celle qui sous *Pierre I.* commença à se manifester par la perte de la bataille de *Narva*. Les *Turcs*, tous Janissaires ou Spahis, & tous d'élite, au nombre de vingt-trois mille, se sont défendus, pour ainsi dire, jusqu'au dernier homme, puisqu'il y en a eu dix-sept mille de tués, & quatre mille prisonniers, le reste s'étant noyé. Le *Sérasquier Bacha* à trois queues s'est rendu au Lieutenant Général *Biron*, frere du *Duc de Courlande*, que *V. A. R.* ne connoît pas encore sous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait ses notifications, mais qu'Elle jugeroit digne de cette élévation par ses grands sentimens, si Elle le connoissoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, Vous trouverez bon, *MONSEIGNEUR*,  
que

que je rende cette justice au Duc, en le nommant à un Prince, juge aussi éclairé du vrai mérite que l'est celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amenera ce *Sérasquier* ici, aussi bien que le *Bacha d'Oczakow*. Le premier a fait une réponse aussi fière que décente au Général *Romanzow* qui lui a demandé comment il avoit osé se défendre contre une armée si formidable : — » Le devoir m'ordonnoit de me défendre, lui a-t-il dit, je n'ai donc pas demandé quelles étoient les forces de mon ennemi, mais je me suis cru en état de résister, & même assez fort pour vous vaincre; je vois bien que ce qui est arrivé vient du Ciel ». — Le pillage d'*Oczakow* a été prodigieux, car cette Ville étoit fort marchande. On assure que chaque grenadier a eu mille ducats pour sa part. On a tout massacré  
le

le premier jour ; mais ensuite on a fait prisonniers ceux qu'on a trouvés dans les caves. Cette place est un hexagone très-régulièrement fortifié ; on y a trouvé quatre-vingt-deux pieces de canons de fonte , & sept mortiers.

Mais je fais treve aux nouvelles , crainte de devenir , ou importun en Vous étourdissant de nouvelles trop peu intéressantes pour Vous , ou indiscret en abusant de Votre bonté à m'écouter. Mais quand le monde entier retentiroit de nouvelles toutes dignes d'attirer Votre attention , oh ! laissez-moi encore espérer , Grand & aimable Prince , qu'elles ne Vous feront jamais oublier l'heureux mortel que Vous avez daigné élever à la dignité de Votre ami , & qui Vous est dévoué de cœur & d'ame , &c.

*Fin du Tome premier.*

**CORRESPONDANCE**

***FAMILIERE***

**D E**

**FRÉDÉRIC SECOND.**

---

***TOME SECONDE.***

---



CORRESPONDANCE  
*FAMILIERE ET AMICALE*  
D E  
FRÉDÉRIC SECOND,  
ROI DE PRUSSE,

*Avec U. F. DE SUHM, Conseiller intime de  
l'Electeur de Saxe , & son Envoyé extraordinaire  
aux Cours de Berlin & de Petersbourg.*

TOME SECOND.



---

Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur,  
S. M. le Roi de Prusse & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

---

A G E N E V E ,  
Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE.

---

M. DCC. LXXXVII.





CORRESPONDANCE  
FAMILIERE  
DE FRÉDÉRIC SECOND.

---

LETTRE LIX.

*A Remusberg, ce 12 Septembre 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu, mon cher, Votre belliqueuse lettre; je n'y vois que les triomphes du Comte de *Munich*, & la défaite des *Turcs* & des *Tartares*. Je Vous avoue que je suis de ces personnes qui aiment à partager la gloire

*Tome II.*

A

des

## 2      *Correspondance familiere*

des autres , & que sans la philosophie je verrois avec inquiétude tant de grandes actions sans y assister. Le Comte de *Munich* paroît vouloir faire l'*Alexandre* de ce siecle ; il gagne des batailles comme on renverse des jeux de cartes , & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde , sans quoi on ne fait jamais rien. *Le Prince d'Anhalt* \*) qui est peut-être le plus grand Général du siecle , demeure dans une obscurité dont lui seul peut ressentir tout le poids : & d'autres qui ne le valent pas de bien loin , sont les arbitres de la

\*) *Léopold, Prince d'Anhalt-Dessau* , qui s'étoit si fort distingué dans la guerre d'*Italie* par sa bravoure & par ses talens militaires.

la terre. Cela revient à ce que je viens de dire , qu'il ne suffit pas d'avoir simplement du mérite , mais qu'il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater.

Les paisibles habitans de *Remusberg* ne sont pas si belliqueux ; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres , que de faire massacrer des hommes ; & je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique , que le triomphe.

Nous allons représenter l'*Œdipe* de *Voltaire* , dans lequel je ferai le Héros de Théâtre ; j'ai choisi le rôle de *Philoctète* ; il faut bien se contenter de quelque chose.

*Wolff* a reçu du *Cardinal de Fleuri* une lettre flatteuse au possible ; de plus , l'*Evêque de Bamberg* lui a rendu

#### 4. *Correspondance familiere*

visite, & à la fin de la conversation, lui a glissé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix considérable. Je me réjouis des progrès de la Philosophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'est le bonheur des hommes quand ils pensent juste, & la Philosophie de *Wolff* ne leur est certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de si divins secours, dites-moi un peu, mon cher, quand reviendrez-Vous la professer dans nos cantons ? Je Vous avoue que je languis de Vous revoir ; je voudrois Vous témoigner ma reconnaissance, & Vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, si Vous le pouvez, de me répondre sommairement aux questions que je Vous ai faites ; un  
détail

détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi aussi, je Vous prie, Votre ami, car je m'intéresse à son sort, & je voudrois pourtant volontiers savoir quel est l'honnête homme avec lequel Vous êtes en liaison.

Vous me connoissez, mon cher *Diaphane*, j'espère que Vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'est point intéressée, Vous le savez, mais elle peut être reconnoissante. Je suis avec cette estime que Vous méritez si bien,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE LX.

*Petersbourg, le 2 Septembre 1737.*

**M**ONSEIGNEUR,

DES raisons de prudence que *V.A.R.* approuveroit sans doute si je les Lui détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un Courrier pour répondre à la dernière lettre qu'Elle m'a fait la grace de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en Lui parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle, & en Lui peignant avec des couleurs aussi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'absence & la privation  
de

de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au Courrier que je suis obligé d'expédier fort brusquement aujourd'hui, je ne puis pourtant en profiter comme je le désirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma respectueuse tendresse pour *V. A. R.* fassent ma plus grande gloire & toute ma félicité, en sorte que je ne puis le cacher dans l'occasion, Vous n'ignorez pas, *MONSIEUR*, de combien de prudence je dois user à l'égard des témoignages que j'ose Vous donner de la vivacité de mes sentimens, & quoique l'éclat de Vos belles & aimables qualités semble donner à chacun le droit de se dévouer à Votre auguste & sacrée personne avec tous les sentimens du plus tendre & du

## 8 *Correspondance familiere*

plus respectueux attachement, & de Vous le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne soit accordée à ceux qui trouveroient le plus de satisfaction & de plaisir à en faire usage.

C'est une raison de même nature qui me fait renvoyer à une occasion plus sûre de répondre en détail aux points sur lesquels *V. A. R.* désire d'être instruite. Elle approuvera, j'en suis sûr, ma prudence à cet égard, dès qu'Elle daignera un moment Se mettre à ma place & entrer dans ma situation. J'y répondrai cependant assurément ; je supplie seulement *V. A. R.* de me donner le temps de bien m'instruire moi-même de toutes ces choses, & sur-tout de me laisser choisir une occasion sûre de Lui faire parvenir mes obser-



observations. Elle aura cette bonté, j'espère, puisque rien ne La presse encore. Plût à Dieu qu'Elle eût des raisons pour être plus pressée à cet égard!

En attendant je joins ici quelques considérations générales dont Votre pénétration, *MONSEIGNEUR*, saura d'elle-même tirer les conséquences particulières.

Ce n'est pas une petite affaire que de parler de cet Empire, de ses habitants, & de son état politique. Il faut pour cela y avoir séjourné long-temps, & avoir observé par soi-même, car on n'a presque encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puisse trouver des relations assez détaillées & assez sûres sur tous ces sujets. Je hasarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde jusqu'à présent pour avéré  
parmi

parmi tout ce qu'on dit de cet Etat;  
& de ses habitans.



\*) IL y a d'ici à *Oczakow* 2000 werstes , qui font environ 400 milles d'Allemagne; jusques à *Astracan* il y a près de 700 milles. D'iei à *Archangel* il y en a 150 ; & jusques à la *Chine* on compte au-delà de 24,000 werstes ; il est vrai qu'il se trouve entre-deux une partie de la *Grande Tartarie*. Les frontieres du côté du *Nord* & du *Japon* ne sont point encore bien déterminées; depuis cinq ans on a envoyé de ces côtés des Professeurs pour faire des recherches

\*) Ceci ne paroît être qu'un fragment des relations de *M. de Suhm* au P. R. Comme il s'est trouvé conservé parmi les papiers de cette correspondance, on a jugé qu'il intéresseroit assez le Lecteur pour mériter ici une place.

recherches à ce sujet , & l'on compte même qu'ils pénétreront jusqu'en *Amérique* à laquelle il est probable que cet Empire touche quelque part. On peut juger de là que si l'immense Etat connu sous le nom de *Russie Européenne & Asiatique* étoit par-tout aussi peuplé que la *France* ou l'*Allemagne*, il mettroit sans peine l'*Europe* dans sa poche. Cependant de la manière dont on y fait les recrues , on voit bien qu'il n'est pas aussi pauvre en habitans qu'on semble le croire ailleurs ; puisque actuellement pour former un corps de 60,000 hommes , on ne leve que le quatre-vingt-dixieme. Ce qui renforce beaucoup cette considération , c'est l'assurance que l'on a que la population de l'intérieur du Pays n'est point encore assez bien connue ; car il est avéré ,  
que

que malgré la rigueur des ordres donnés à ce sujet, tel possesseur de terres qui se trouve inscrit pour n'avoir que cent sujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en est de même des revenus qu'on n'a pas encore bien pu fixer ; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont assurément eu d'autre raison pour le faire, que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela feroit, cette somme feroit plus d'effet dans cet Etat que le décuple peut-être dans un autre ; ce qui fait que dans ce Pays on rend possibles des choses auxquelles il ne faut pas penser seulement ailleurs.

Je tiens cet Etat invincible sur la défensive ; c'est une hydre dans ce cas ; les armées y naissent comme les hommes

hommes ailleurs , & ne coûtent pas plus de peine à mettre sur pied que Cadmus n'en eut à créer des hommes armés de pied en cap en semant les dents du dragon.

La guerre ne coûte rien à cet Etat quand les armées ne sortent pas du pays ; & je n'appelle pas cela fortir du pays que d'aller dans des déserts & dans la *Crimée* ; parce que l'argent reste dans l'armée , & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au dehors est onéreuse à toute Nation ; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes en y allant comme les Russes le font ? Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le Soldat Russe , il n'y a qu'à examiner de sang-froid l'affaire d'*Oczakow* ; on n'a  
peut-être

peut-être rien vu de pareil, & le Séraffer arrivè ici, & qui a eu assez de temps pour se remettre, ne sauroit encore revenir de son étonnement. Il ne peut pas seulement comprendre comment l'armée a pu passer sans péril par les déserts immenses qu'elle a traversés pour arriver là-bas ; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de soutenir une telle marche sans succomber à la faim, ou à la soif, ou aux ardeurs du soleil. Jamais, dit-il, l'armée Turque n'y passeroit.

Le Russe est Soldat aussi-tôt qu'il est armé. On est sûr de le mener à tout, parce que son obéissance est aveugle & sans égale. Avec cela il se nourrit mal, & de peu. Enfin il semble né exprès pour les grandes expéditions ; & s'il y a encore une armée  
qui

qui puisse nous donner une idée des troupes anciennes, c'est une armée de Russes.



*V. A. R.* jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer sur toutes ces choses dans un plus grand détail, Les relations qu'Elle vient de lire suffiront pour Lui donner d'avance une légère idée d'un Pays & d'une Nation qu'Elle juge digne de Son attention. J'espère Lui donner peu à peu dans la suite toutes les lumières qu'Elle peut désirer sur ce sujet.

La réflexion que Vous faites ; *MONSEIGNEUR*, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde, est des plus justes, & seroit très-propre à consoler le Héros \*) dont *V. A. R.*

a

\*) Il s'agit ici du Prince Léopold d'Anhalt.

a une si haute opinion , si à ses qualités guerrières il favoit joindre Votre philosophie , *MONSEIGNEUR*. Pour ce qui est de mon Héros \*), je n'en suis pas en peine. Il aura l'avantage des génies supérieurs , qui est de se rendre , pour ainsi dire , maître des conjonctures , de les faire naître , & de les gouverner à son gré , par Sa sagesse ou par Sa constance , par Sa modération ou par Sa bravoure , selon les cas & le besoin.

J'espere bien , pour le coup , que *V. A. R.* ne me demandera pas de qui je parle ; ou si quelque chose pouvoit encore

*Dessau* dont le P. R. avoit fait mention dans sa dernière lettre comme de l'un des plus grands Généraux de son temps.

\*) On comprend que *M. de Suhm* parle ici du *Prince Royal* lui-même.



encore La retenir en doute , ce ne pourroit être que Sa modestie.

Je n'avois presque pas douté, *MONSEIGNEUR* , que Vous ne devinassiez que l'ami dont je me loue ici , est le Comte *Biron* \*), aujourd'hui *Duc de Courlande*. Je m'étois effectivement exprimé avec assez de vivacité en Vous faisant son portrait, pour que Vous dussiez penser que j'avois trahi mon secret en Vous parlant de lui.

J'ose espérer, *MONSEIGNEUR*, que Vous avez ajouté foi à ce que je Vous en ai dit, pouvant Vous assurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine, que je ne me trompe point sur le fond de son caractère,

*Tome II.*

B

*raçtere,*

\*) Le célèbre favori de l'Impératrice *Annâ* , qu'elle éleva , de simple particulier qu'il étoit, à la dignité de *Duc de Courlande*.

18. *Correspondance familiere*

raçtere, qui est sans doute aussi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité on est bien sujet à se tromper dans le jugement qu'on porte des hommes, quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caractère du *Duc Biron*, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donnée de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près ! Il ne me feroit pas difficile, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire convenir que c'est un grand Homme, si cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de considérations politiques, dont Vous ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la Philosophie. Je me suis bien réjoui avec *V. A. R.* des honneurs qu'elle a reçus dans la personne de *Wolff*; car pour ce grand  
Homme

Homme lui-même , il étoit comblé d'honneur depuis que le *Marc-Aurele* de notre siècle s'étoit déclaré son Partisan & son Protecteur.

Je suis fort curieux de savoir le sentiment de *V. A. R.* sur les opérations de la *Hongrie*. Ne voilà-t-il pas un Prince bien servi ? On écrit que le *C. de Seckendorf* est rappelé , & que le *C. de Philippi* a reçu le commandement. Ce trait figurera mal dans l'oraison funebre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amusemens d'un Prince qui fait réunir tous les plus nobles goûts ! Peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïsme est toujours un bel objet , même lorsqu'empruntant tout son éclat de l'illusion , il ne se montre qu'en image.

Je Vous envoie ici , *MONSIEUR*, un petit Problème d'Arithmétique \*) dont je ferois bien aise que Vous me donniez la solution. *V. A. R.* aura bien de la peine à le déchiffrer , & pour le moins autant à y répondre ;  
mais

\*) / Le Problème d'Arithmétique dont il s'agit ici , n'est autre chose que le Postscript ci-joint , qui se trouvoit écrit *en Chiffres* , c'est-à-dire , que les lettres en étoient représentées par certains nombres , dont le *P. R.* & *M. de Suhm* étoient sans doute convenus antérieurement, puisqu'on ne trouve nulle part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû servir de clef à cette écriture mystérieuse. On devine aisément les raisons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention , au moyen de laquelle ils pouvoient correspondre sur certains sujets sans crainte d'être trahis par personne.

Le Lecteur curieux verra sans doute ici avec plaisir quelques échantillons de ces lettres mystérieuses que le *P. R.* écrivoit à  
*M.*

mais cet exercice ne laissera pas ;  
**MONSEIGNEUR**, d'avoir son utilité pour Vous , ne fût-ce qu'en exerçant Votre patience , vertu aussi nécessaire à un grand Prince qu'au plus misérable de ses sujets.

*P. S.*

*M. de Suhm.* Mais comme leur contenu est au fond ce qui doit le plus intéresser & exciter la curiosité , on s'est donné la peine d'en chercher la clef , que l'on a trouvée , non sans difficulté , à l'aide de quelques interprétations qui se trouvoient par-ci par-là sur les chiffres. L'Alphabet ci-joint est , comme le prouve évidemment la convenance des signes , celui qui a servi à la composition de ces lettres.

a 154

*P. S: ( EN CHIFFRES ).*

Le *Duc de Courlande* se fait un  
 plaisir de Vous être utile , sans aucune  
 vue

a 15. 40. 65. 90.	o 28. 53. 78. 103.
b 16. 41. 66. 91.	p 29. 54. 79. 104.
c 17. 42. 67. 92.	q 30. 55. 80. 105.
d 18. 43. 68. 93.	r 31. 56. 81. 106.
e 19. 44. 69. 94.	s 32. 57. 82. 107.
f 20. 45. 70. 95.	t 33. 58. 83. 108.
g 21. 46. 71. 96.	u 34. 59. 84. 109.
h 22. 47. 72. 97.	v 35. 60. 85. 110.
i 23. 48. 73. 98.	w 36. 61. 86. 111.
k 24. 49. 74. 99.	x 37. 62. 87. 112.
l 25. 50. 75. 100.	y 38. 63. 88. 113.
m 26. 51. 76. 101.	z 39. 64. 89. 114.
n 27. 52. 77. 102.	

La clef de cette écriture mystérieuse consiste  
 donc , comme on le voit , dans la connoissance  
 des

vue politique ; ainsi je continuerai à régler avec lui le prêt que Vous pouvez hardiment accepter d'une grande Dame, qui pensant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de Vous, ne prétend par-

B 4

là

des nombres qui servent à représenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres représentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, si les nombres, en suivant l'ordre de l'alphabet, n'avoient en même temps conservé celui qui leur est propre ; car 15 représente *a* ; 16 représente *b* ; 17, *c* ; & ainsi de suite, les nombres suivans représentant consécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique jusqu'à *z*, qui est représenté par 39. Ensuite l'alphabet recommence par le nombre suivant 40, qui est le second nombre représentant de *a* ; 41 est le second nombre représentant de *b*, & ainsi de suite jusqu'à 114, qui est le quatrieme & dernier représentant de *z*. Si les nombres au dessous de 15 & au dessus de 114 qui ne représentent rien, se trouvent mêlés parmi les autres, ce n'est que par-ci, par-là, entre

là Vous engager à aucune reconnoissance , & ne compte que sur Votre estime , qu'elle mérite déjà sans cela par ses sentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire , le Duc , la Dame \* ), & moi. Mandez-moi donc bien clairement en chiffres la somme qu'il Vous faudra.

Dites - moi aussi en même temps quelque chose de gracieux pour le Duc qui le mérite à tous égards , & chargez-moi , si Vous le trouvez bon , de le féliciter sur son élévation. L'*Empereur* l'a fait , même avant la notification ; & le *Roi de Prusse* lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeans.

Autant

entre deux mots, sans doute pour dérouter celui  
entre les mains de qui ces lettres auroient pu  
tomber , & qui en auroit cherché la clef,

\*) Cette Dame est l'Impératrice.



Autant en feront les autres Têtes couronnées. Ils ont leurs raisons de politique que Vous n'avez pas; ainsi le *Duc* sera bien plus sensible à Votre attention, qui le flattera agréablement de l'espérance d'acquérir un jour Votre amitié qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, Vous n'aurez pas lieu, *MONSEIGNEUR*, de Vous plaindre de la brièveté de cette lettre: il y en a, je crois, de reste pour pousser à bout toute constance moins à l'épreuve que la Vôtre. Je me hâte donc de finir; & pour mettre le sceau à tout ce que cette lettre Vous apprendra de mon zèle à Vous servir, agréez que je Vous réitere les assurances du tendre respect, & du parfait dévouement avec lequel je ferai jusqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE

L E T T R E L X I.

*A Remusberg , ce 15 Novembre 1737.*

**M**ON CHER DIAPHANE,

UN ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde ; & c'est de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos , j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime sincèrement , & dont je suis sincèrement aimé. Mais le malheur est , que je puis si peu jouir de ces amis , que la plupart sont si éloignés de *Remusberg* , que les correspondances vont si mal , qu'il faut tant de circuits jusqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent , & en un mot qu'ayant le plaisir de me dire que j'ai  
de

de vrais amis, j'aie en même temps le chagrin de ne les pouvoir posséder.

Je ne reçois que toutes les six semaines, & quelquefois seulement tous les deux mois, de Vos lettres ; & quoiqu'elles me causent toujours beaucoup de joie, elles ne sauroient cependant me consoler de Votre absence. En vérité, mon cher *Diaphane*, Vous êtes un esprit trop exquis pour le pays où Votre poste Vous attache. J'ai pensé dire que je méritois seul de jouir de tout Votre esprit, mais j'ai craint que cela ne sentît trop la présomption ; quoique d'un autre côté je pourrois me justifier, parce que l'amitié parfaite que j'ai pour Vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous serez sans doute informé de  
la

## 28 *Correspondance familiere*

la chute de *Seckendorf* \*), juste punition de toutes les méchancetés & de toutes les mauvaises actions qu'il a commises. A la fin il a son tour, & après avoir été pendant un temps infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ses ennemis dans la décrépitude. On l'accuse de choses horribles, &

\*) Voici ce qu'en dit l'Auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. » D'abord après » l'avénement de George II. au trône, (1726), » le Comte de *Seckendorf* vint à Berlin. Il » servoit comme Général en même temps » l'Empereur & la Saxe ; il étoit d'un intérêt » sordide ; ses manieres grossieres & rustres , » le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en » avoit perdu l'usage de la verité. C'étoit » l'ame d'un usurier , qui passoit tantôt dans » le corps d'un Militaire , tantôt dans celui » d'un Négociateur. Ce fut cependant de ce » personnage que se servit la Providence pour » rompre le traité d'Hanovre (1727). . . . Il » s'empara

& toutefois vraisemblables, puisqu'elles ont beaucoup de rapport avec son caractère ; on l'accuse d'avoir laissé manquer de tout l'armée Impériale pour assouvir son avarice fardide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute ; ses ennemis rejettent sur lui le mauvais succès de la dernière campagne , & la prêtraille anime tous les dévots

» s'empara de l'esprit du Roi (*Frédéric-Guillaume*) avec tant d'adresse , qu'il le disposa » à signer à Wusterhausen un traité avec » l'Empereur «.

Plus bas il est parlé de sa disgrâce :

» La mauvaise tournure que prit la guerre » de Hongrie , abattoit l'esprit de l'Empereur. . . . Aigri des maux de la guerre , il » s'en prit à ses Généraux. *Seckendorf* fut » mis en prison au Château de Gratz «.

Il obtint pourtant la liberté de se retirer en Saxe , où il mourut dans un âge très-avancé , sur une de ses terres , pendant la guerre de sept ans.

dévots contre lui à cause de la Religion. Après tout il me fait pitié. Il est vrai qu'une prospérité continuelle avoit rendu *Seckendorf* d'une hauteur insupportable ; il est vrai que tous les chagrins qu'il m'a causés méritoient rétribution ; il se peut que les accusations qu'on vient de lui intenter soient bien fondées , mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre , & qu'il ne soit en état , plus que qui que ce soit , de rendre des services signalés à l'*Empereur*. Je crois qu'on fera dans peu informé de son sort.

Voilà tout ce que je peux Vous apprendre de plus intéressant. Pour ce qui me regarde , j'étudie de toutes mes forces , je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoissances qui  
me

me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuvent devenir de mon ressort ; enfin je travaille à me rendre meilleur , & à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité & les temps modernes nous fournissent de plus illustres exemples. Je Vous prie , mon cher *Diaphane* , donnez-moi bientôt de Vos nouvelles , & soyez sûr que personne ne peut Vous aimer davantage , que ,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FÉDÉRIC.



*Billet*

## 32 Correspondance familiere

*Billet en chiffres , sans signature  
& sans date \*).*

(Si) (je) (peux)  
 (32. 48). (23. 69). (104. 94. 109. 37).  
 (avoir) (qua-  
 (15. 110. 78. 48. 31). (105. 84. 90.  
 torze) (mil-  
 58. 78. 31. 39. 44). (101. 73. 100.  
 le) (écus) (au)  
 25. 19). (94. 17. 59. 57). (65. 59).  
 (mois) (d'Av-  
 (76. 103. 73. 107). (43. 90. 110.  
 ril) (Mai),  
 31. 98. 50). ou de (101. 40. 73).  
 (ils)  
 (98. 25. 32). me suffiront avec beau-  
 (j'en)  
 coup de satisfaction. (73. 94. 102).  
 (90.

\*) Ce Billet, à en juger par les dates & le contenu des lettres, ou a été envoyé à part, ou s'est trouvé inféré dans la lettre qui suit. La premiere supposition paroît cependant la plus vraisemblable.



(aurai)  
(90. 59. 31. 15. 23). toujours  
(une) (grande)  
(34. 27. 19). (21. 31. 65. 52. 68. 19).  
(obligation)  
(28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52).  
(Duc) (tâ-  
au (43. 109. 42). que je (108. 15.  
cherai) (de)  
42. 22. 69. 31. 90. 73). (18. 44).  
(lui) (mar-  
(25. 84. 48). (26. 65. 56.  
quer) (avec)  
80. 84. 94. 106). (40. 60. 94. 17).  
(le) (tems) (il)  
(75. 19). (58. 69. 51. 32). (98. 25).  
(sufit) (que)  
(32. 34. 20. 73. 108). (105. 34. 94).  
(je) (fuis)  
(23. 19). ne (57. 109. 23. 107.) pas  
(ingrat)  
(73. 27. 71. 81. 40. 108). si on veut  
(des) (fûre-  
(18. 44. 57). (32. 59. 56. 94.  
Tome II. C 108.

### 34 *Correspondance familiere*

tés) (je) (m'of-  
108. 19. 107). (48. 44.). (26. 103).

fre) (de) (fai-  
45. 81. 69). (18. 44.). (20. 90. 48.

re) (avoir) (un)  
81. 94). (15. 85. 28. 98. 31). (109. 27).

(signé) (de)  
(82. 73. 71. 77. 44). (43. 19).

(mon) (frere)  
(51. 55. 102). (45. 81. 69. 31. 94).

Vous pouvez bien Vous imaginer

(fans) (qu'il)  
(32. 15. 27. 82). (105. 34. 48. 100);

(fache) (de)  
(57. 90. 17. 97. 69). (18. 94).

(quoi) (il) (s'a-  
(30. 109. 18. 98). (23. 75). (32. 40.

git) (en) (au-  
21. 73. 33). (19. 102). (65. 59.

cune) (façon)  
42. 34. 77. 19). (95. 15. 67. 53. 27).

(il) (pût)  
ni que seulement (18. 100). (29. 34. 108)

(82.

(s'en) (douter).  
 (82. 69. 27). (43. 53. 84. 33. 44. 31).  
 Ce sont mes affaires, & Vous pouvez  
 (j'em-  
 bien Vous imaginer que (23. 44. 51. 29.  
 ployerai)  
 25. 103. 113. 19. 31. 40. 98). toute  
 (la) (pruden-  
 (50. 65). (79. 106. 59. 18. 65. 77.  
 ce) (possible).  
 17. 69). (104. 78. 57. 23. 41. 50. 69).  
 Si Vous ne le croyez pas nécessaire  
 cela vaudra d'autant mieux ; mais c'est  
 (je)  
 seulement en cas que (98. 69).  
 (vienne) (à)  
 (60. 23. 44. 77. 102. 69). (15).  
 (mourir).  
 (51. 78. 109. 81. 48. 31). Adieu, mon  
 cher, il est minuit. Bon soir, je suis  
 tout à Vous.



L E T T R E L X I I .

*A Remusberg , ce 26 Novembre 1737.*

**M**ON CHER DIAPHANE ,

IL m'est bien douloureux de me voir séparé de Vous d'une si cruelle maniere , & de ce que Votre destinée Vous attache à un endroit distant de plus de deux cents milles de Remusberg. Pour surcroît de désagrément je ne reçois que très-rarement de Vos nouvelles , ce qui n'est pas une petite mortification , lorsqu'on aime sincèrement ses amis.

J'entre entièrement dans les raisons qui Vous empêchent de me mander les particularités que j'avois fouhaité de savoir touchant la Russie. Je Vous  
avoue

avoue que ma curiosité n'avoit pas consulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux , c'est qu'on ne hasarde jamais rien avec Vous , & qu'une imprudence de ma part n'en entraînera jamais de la Vôtre.

Que maudite soit la malheureuse politique qui oblige les hommes à ne pouvoir se témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Pourquoi ne puis-je Vous donner des marques de toute mon estime & de toute ma reconnoissance ? & quel esclavage , quelle tyrannie , que de n'oser se témoigner des sentimens si raisonnables ! En vérité le monde est bien de mauvaise humeur dans le siècle où nous sommes , & c'est une étrange nécessité que celle de n'oser pas être reconnois-

sant hardiment. Quoi qu'il en soit, figurez-Vous toujours mon cœur, & lisez-y tous les sentimens que l'inclination, l'estime, l'amitié, & la véritable reconnoissance inspirent. Je voudrois pouvoir Vous en envoyer la carte, persuadé que Vous auriez lieu d'en être entièrement satisfait.

Je n'ai aucune réponse à faire à tout ce que Vous me dites d'obligeant. La tendresse Vous a mené la plume, & on fait qu'elle est aveugle comme la fortune. Je Vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïsme, jusqu'à l'amitié près que j'ai pour Vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros; si la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale & souvent barbare des conquérans; si le discernement

nement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins ; si enfin les bonnes intentions & la douceur sont préférables à l'activité de ces hommes remuans qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde ; alors , & à ces conditions , je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer , la bonté , la douceur , &c. ne sont capables que de former un bon citoyen , & non un grand homme , je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre , & je Vous assure que j'y préférerai constamment ceux de fidelle ami , d'homme compatissant aux miseres des hommes , & enfin d'homme , qui ne croit être homme que pour faire du bien aux

autres hommes en quelque situation qu'il se trouve.

J'ai lu avec contention d'esprit Votre systême mathématique & arithmétique; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre; j'espere cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que Vous le souhaitez.

*Kaiserling* \*) qui connoît le *Comte Biron* pour avoir étudié avec lui à *Kœnigsberg*, m'en a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je suis bien aise qu'il soit de Vos amis. Comme il est honnête homme, il

\*) Admirateur zélé & éclairé de *Frédéric II*, qu'il a servi long-temps & utilement en qualité d'Aide-de-camp Major. Le Roi a beaucoup regretté sa perte, & l'a fait jouir d'une pension de 1500 écus jusqu'à sa mort, arrivée vers 1749.





toujours part à la fortune des gens de mérite , & que quelque inconnu qu'il me soit , il me suffisoit d'être instruit de ses belles qualités pour m'intéresser vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de *Seckendorf* , & j'y ajoute la nouvelle de sa détention. Il est arrêté actuellement à *Vienne*. Ses ennemis l'accusent d'une infinité de malversations. Les principaux chefs d'accusation tombent sur les moyens illicites qu'il a mis en usage pour s'enrichir dans la dernière campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de se purger de toutes ces imputations , & qu'il se lavera blanc comme neige. Pour moi j'en doute ; car il est connu que l'avarice fut de tout temps le vice  
auquel

auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui est sûr , & sûr quoi Vous pouvez compter , c'est que son rôle est fini , & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de *Seckendorf*. Le *Cardinal Nepote* \*) est parti de *Berlin*, & entre dans le service d'*Anspach*.

Quelle vicissitude ! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné ! s'écrieroit très-éloquemment un Orateur à cet endroit-ci. En effet il n'auroit pas tort ; car comparez un moment la situation du *Comte Seckendorf* en l'année 28 & 29 , avec la sienne d'à présent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne , qui régloit tout , & de la manière

\*) On ne sait qui est ce *Cardinal Népote* , & l'on croit que c'est un nom supposé. Il n'y a eu à *Berlin* que le *Cardinal de Zinzendorf*.

maniere du monde la plus impérieuse & la plus absolue ; il faisoit des traités, accommodoit ou brouilloit les Puissances selon son bon plaisir , & voyoit même des Princes Souverains s'abaisser jusqu'à lui faire la cour. Le printemps de cette année il gouvernoit à *Vienne* tout le Conseil de l'Empereur ; il amenoit les événemens comme il le jugeoit à propos , & dispoisoit souverainement de tout dans son armée ; fix mois se passent , & cet homme qu'une prospérité continuelle avoit élevé jusqu'au sommet de la roue de la fortune , est précipité tout d'un coup de sa sphere, sans prévoir l'impétuosité du coup qui l'abat ; il ne lui reste que la haine de l'armée qu'il a commandée ; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de sa chute pour se déclarer

déclarer son ennemi. Il est sûr que les intrigues des Jésuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que  
(Lichtenstein)

25.73.17.33.94.77.57.83.19.98.102.  
n'y a pas peu contribué de son côté ;  
mais ce qu'il y a de certain, c'est que le  
(P.) (de) (Dessau)

(29). (18.44.) (93.69.32.15.34).  
y a eu sa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de la fortune. *Seckendorf* en a été l'idole pendant toute sa vie, & à cette heure qu'il est sur son déclin, & dans sa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il soit innocent ; mais en cas qu'il soit coupable , je ne le trouve guere digne de compassion.

D'ailleurs les affaires de l'*Empereur* vont aussi mal qu'il est possible en  
*Hongrie.*

*Hongrie.* Les *François* travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'*Empereur* & les *Turcs*, & il n'est pas douteux qu'ils n'aient un plan formé de fondre de tous côtés sur l'*Empire Russe*. Je crois que c'est de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardiesse que la solidité. Il est certain que le monde produira dans peu de nouveaux événemens. Pour moi, qui n'en suis que spectateur, (dont je rends graces à Dieu), je vois tout ce qui se fait avec un regard stoïque, & sans m'inquiéter de quoi que ce soit.

Depuis quatre mois que je suis ici, je n'ai pas discontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon temps, & d'en tirer tout le fruit qu'il me sera possible. Pour Vous communiquer quelques-uns de mes amuse-

amusemens , je hasarde de Vous envoyer une Ode , dont le sujet ne m'a pas été de peu de secours. Encore un coup , mon cher *Diaphane* , excusez mes folies , & regardez cette Ode avec quelque indulgence ; ce n'est pas pour mendier Votre approbation , mais pour Vous rendre compte de mes amusemens , que je Vous l'envoie.

Nous partons la semaine qui vient pour *Berlin*. J'y retrouverai mon feu de cheminée , mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-Vous , mon cher *Diaphane* , qu'il y a en Allemagne une petite contrée située dans une vallée assez riante & tout entourée de bois , où Votre nom & Votre souvenir ne périront point tant que je l'habiterai ! Souvenez-Vous de Votre ami qui , dans  
quelque

48 *Correspondance familiere*

quelque endroit du monde qu'il se trouve , & dans quelque situation que la fuite des événemens le place , ne cessera d'être avec toute l'estime & la reconnoissance imaginables ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

La longueur de cette lettre pourra Vous faire  
juger de mon loisir.

ODE.



*O D E.*

**T** O I dont la sagesse adorable ,  
De l'Univers conçut le plan ,  
Toi dont le pouvoir ineffable ,  
D'un mot le tira du néant ;  
Divin Auteur de la nature ,  
Souffre que plein d'une ardeur pure ;  
J'ose publier en tous lieux ,  
Et ta douceur & ta clémence ,  
Et que dans ma reconnoissance ,  
Ma voix s'élève jusqu'aux Cieux !



C'est Toi , c'est ta grâce infinie ,  
Qui dans ton conseil éternel ,  
Daignant m'appeler à la vie ,  
Me mit dans ce monde mortel.  
C'est toi seul par qui ma paupière  
S'ouvrit aux traits de la lumière ;  
Sans toi dans l'éternelle nuit ,  
Sans corps , & sans intelligence ,  
Je n'eus point reçu l'existence ,  
Et l'amour ne m'eût point produit.



50 *Correspondance familiere*

La droite raison qui m'éclaire  
De tes dons les plus précieux,  
De la fange de cette terre  
Eleve mon esprit aux Cieux.  
Dans le moindre de tes ouvrages,  
Elle me montre les images  
D'un Dieu puissant, d'un Créateur;  
Le ver qui rampe sur la terre  
Plus que la foudre & le tonnerre  
Me fait adorer ta grandeur.



Le monde, ce superbe ouvrage,  
Qui suffit à tous nos besoins;  
Les biens dont tu permets l'usage,  
Dont nous jouissons par tes soins;  
Toutes les douceurs de la vie,  
Les faveurs dont tu l'as remplie,  
Tout fut fait pour nous contenter;  
Et ton infinie sagesse  
Dans ce monde m'offre sans cesse  
Tout ce que j'y puis souhaiter.



Voyez

Voyez du sein de l'opulence  
Sortir la troupe des Beaux-Arts!  
Ils sont conduits par la Science;  
Et rangés sous ses étendards,  
Ils s'érigent un édifice.  
Ici des couleurs l'artifice,  
Me trace des objets absens;  
Là la sublime Poésie,  
Menant sa sœur, la Symphonie,  
A la fois charme tous mes sens.



O Dieu ! de tes dons ineffables  
Qui peut compter la quantité ?  
Ta main sur les plus misérables  
Répand richement sa bonté.  
Et lorsque la mort dévorante,  
D'un coup de sa faux désolante,  
Vient de moissonner nos beaux jours,  
Ce n'est point sa fureur cruelle,  
Mais c'est ta bonté paternelle  
Qui de nos maux finit le cours.



D 2

Oui ;

52 *Correspondance familiere*

Oui , l'homme composé d'argile ,  
Doué d'organes & de sens ,  
Est de nature trop fragile  
Pour devenir vainqueur du temps.  
Le feu de sa frêle jeunesse ,  
Ou les glaces de sa vieillesse ,  
Toujours précipitent ses pas ;  
Telle qu'une vapeur légère ,  
Son existence passagere  
Se perd dans l'ombre du trépas.



Ah ! quand mon ame appesantie  
Subiroit la loi de son corps ,  
Et descendroit anéantie  
Dans le sombre empire des morts ,  
Grand Dieu , ta clémence infinie  
Dans aucun sens ne se dénie ,  
En me condamnant à périr  
Ta bonté se fera connoître.  
Est-ce un malheur de ne point être ?  
Ah ! qui n'est plus , ne peut souffrir.



Mais

Mais si mon ame , en sa durée ,  
D'Atropos trompe le ciseau ,  
Et que sa substance épurée  
Survive à l'horreur du tombeau ;  
Cet avenir est plein de charmes ,  
Je sens des plaisirs sans alarmes ,  
Je vois un Dieu plein de bonté ;  
Un Dieu qui dans sa grâce utile  
Réunit mon ame fragile  
A sa divine éternité.



Déjà je vois les Cieux qui s'ouvrent ,  
Déjà je vois mon bienfaiteur !  
Les voiles épais qui le couvrent ,  
Ne le cachent plus à mon cœur.  
La bonté fait son caractère ,  
Et des rayons de sa lumière ,  
Je sens mon cœur s'illuminer ;  
Ce Dieu chérit ses créatures ,  
Ceux dont les ames toujours pures  
Se soumettent sans raisonner.



D 3

Qu'un

#### **§ 4      *Correspondance familière***

Qu'un Scolastique atrabilaire ,  
Sans charité , peu tolérant ,  
Plein d'un faux zele sanguinaire ;  
Dépeigne Dieu comme un tyran ;  
Et que son esprit imbécille ,  
Du fiel que distille sa bile ,  
Emprunte toutes les couleurs ;  
Ce venin que sa bouche impure  
Vomit en blasphême , en injure ;  
De son cœur marque les horreurs.

**LETTRE**

---

**LETTRE LXIII.***Petersbourg, ce 17 Décembre 1737.***M**ONSEIGNEUR,

J'AI laissé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 15 de Novembre, dans l'espérance de recevoir réponse à celle que j'ai eu l'honneur de Lui écrire dernièrement, & de pouvoir en même temps dans celui-ci déterminer quelque chose au sujet du problème arithmétique. Mais comme cette réponse tarde tant à venir, je ne puis différer plus long-temps de témoigner respectueusement à *V. A. R.* combien je suis sensible aux flatteuses assurances qu'Elle a daigné me donner de la continuation de Son gracieux sou-

D 4

venir.

venir. Oui, j'ose dire, *MONSIEUR*, que Vous me les devez autant par pitié que par justice, car elles seules me consolent, me soulagent; elles seules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & si jamais personne les mérita par tous les sentimens que Vous pouvez désirer dans un homme pour le trouver digne de Votre affection & de Votre estime, n'en doutez nullement, *MONSIEUR*, c'est bien moi.

A cela près que mon éloignement de *V. A. R.* me rend presque continuellement triste, & ne me laisse goûter & favoriser parfaitement aucun plaisir, j'ai assez sujet d'être ici content de mon sort, y jouissant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les sociétés manquent beaucoup ici,  
non



**non** tant faute d'hommes , que faute de sociabilité. Il n'est pas aisé de déterminer s'il faut chercher la cause de cette insociabilité uniquement dans le caractère & dans les mœurs encore rudes & grossières de la Nation , ou si la nature du Gouvernement y contribue en quelque chose. Je suis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de *V. A. R.* , c'est qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde ; aussi n'est-ce pas même sans quelque mélange de tristesse que je goûte à la fin de chaque lettre le plaisir de Vous témoigner , *MONSEIGNEUR* , à une si grande distance , la tendre vénération & le respectueux attachement avec lequel je ne cesserai jamais d'être , &c.

LETTRE

## L E T T R E L X I V.

*Petersbourg , ce 11 Mars 1734***M**ONSEIGNEUR,

IL faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont *V. A. R.* m'honore , pour oser me présenter par écrit à Ses yeux , après avoir gardé , en apparence , un si long silence , & après ce qui vient de m'arriver. Un frere que j'ai en Saxe vient de me renvoyer une lettre que par méprise je lui avois adressée , en voulant l'adresser à *V. A. R.* Cela ne pouvoit au reste m'arriver qu'avec lui , en qui j'ai toute ma confiance ; car si j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laisser oublier ,  
cette

cette faute ne pouvoit venir que de la fécurité dans laquelle me jetoit la pleine confiance que j'ai en mon frere , avec qui je ne risquois absolument rien de me tromper , & auprès de qui cette méprise est tout-à-fait sans conséquence. Pour me mettre en état de la redresser au plutôt , il m'a renvoyé incontinent cette lettre ; & moi qui aime mieux encourir auprès de *V. A. R.* le reproche d'étourderie que celui de négligence , ou d'oubli , ou de manque de zele , je me hâte , *MONSEIGNEUR*, de Vous avouer ma faute , persuadé que Votre généreuse & indulgente amitié me la pardonnera ; & que Votre confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre soupçon contre elle trouve quelque entrée dans Votre esprit.

La

La lettre dont je viens de faire mention ne contenoit au surplus rien d'important & qui exigeât le secret , n'ayant voulu que mander par elle à *V. A. R.* la réception de Sa dernière lettre , & Lui réitérer les assurances de mon zele & de mon empressement à La servir. Je me suis déjà acquitté de la commission dont Elle a bien voulu me charger , & compte d'être aussi heureux que la première fois à remplir Ses desirs.

J'espere, *MONSEIGNEUR*, avoir au premier jour une occasion sûre de Vous faire parvenir quelques nouveaux livres que mon Libraire vient de m'envoyer , & que Vous lirez avec utilité & avec plaisir. *V. A. R.* me permettra de m'entretenir un peu au long avec Elle par cette occasion , étant gros du  
desir

désir & du besoin d'épancher dans le sein de mon auguste & adorable ami tous les sentimens dont mon ame est pénétrée pour Lui, dont elle se nourrit, & qui font l'essence de sa vie. Oh ! *MONSEIGNEUR*, quand pourrai-je avoir ce bonheur à Vos pieds ? Voilà un an & plus d'absence ! & les absences ne sont guere favorables aux absens. Toutefois, qui fait ? ô amour-propre ! tu falsifies à notre insçu tous nos sentimens, toutes nos opinions par le mélange secret & presque imperceptible de notre présomption ! tu fascines sans cesse nos yeux d'un prestige adulateur ! & nous empêchant d'être sinceres envers nous-mêmes, tu nous mets ainsi hors d'état de nous bien connoître ! — qui fait donc, voulois-je dire, si ce n'est pas à cette absence  
.....  
même

62. *Correspondance familiere*

même dont je me plains, que je suis redevable de la constance de Vos bonnes grâces ? Qui fait, si ma présence & l'occasion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'esprit de V. A. R. l'idée favorable qu'Elle a bien voulu y recevoir de moi ? Je veux me pénétrer de cette pensée ; peut-être m'aidera-t-elle à supporter mon éloignement.

Quoi qu'il en soit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la constance de Vos précieuses faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je sens qu'il me restera cependant toujours encore un droit sacré à Votre amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui seul peut en mériter le retour ; j'entends celui que me donne  
mon

mon religieux attachement, mon tendre, respectueux & entier dévouement à Votre sacrée personne ; & c'est ce droit, *MONSEIGNEUR*, que j'ose faire valoir en Vous suppliant de me conserver Votre précieuse bienveillance, Vous jurant que personne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ses sentimens de tendresse, de vénération & de dévouement, &c.



**LETTRE**

## L E T T R E L X V.

*A Remusberg, ce 21 Mars 1738.***M**ON CHER DIAPHANE,

CONNOISSEZ-moi mieux , mon cher *Diaphane* , & rendez-moi justice. Je ne Vous ai soupçonné ni d'oubli , ni de négligence , quoique je n'eusse pas reçu de Vos nouvelles depuis bien long-temps. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de Vos lettres ; mais mes soupçons n'ont jamais été poussés jusqu'à Vous accuser Vous-même. J'ai trop de témoignages de Votre amitié ; & de plus j'ai une conviction si certaine au sujet de Votre fidélité , que je suis incapable d'en douter en quoi que ce puisse être.

Vous



Vous ne sauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y a de certaines personnes qui le poussent jusqu'à l'indiscrétion. Je me suis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont Vous avez bien voulu Vous défaire en ma faveur, arriveront, je les sacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliothèque ne les verra pas seulement.

Les choses sont, depuis que je Vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorsque l'on m'a suffité de temps à autre bien du chagrin. On seroit bien fou si l'on prétendoit n'en point avoir, vu que le monde est une école d'adversité, & que les désagrémens sont comme un sel qui pique,

& qui empêche le bonheur de se corrompre à force de nous paroître infipide.

Nous recommencerons la semaine qui vient les exercices. Le 27 Mai nous ferons à *Berlin* ; en Juillet on ira à *Wesel* ; après quoi Votre ami s'enfuira à son *Tuscutum* , pour y philosopher à son aise. Voilà toute ma vie , on peut la décrire en trois mots. Cela est commode , & l'Historien que j'aurai un jour pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ses lecteurs , ils n'auront qu'à retenir trois époques , *exercices , voyages , & Remusberg*. M'y voilà de retour , dont bien me prend. On ne Vous y oublie point ; Vous n'avez rien à craindre sur ce sujet ; mon cœur est toujours inviolablement dans les sentimens que Vous lui connoissez. Quant à mon esprit , je le  
cultive

cultive autant qu'il m'est possible. Je voudrois, s'il se peut, en faire une terre bien fertile, & ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entièrement à Votre amitié & à Votre prudence, je Vous prie de penser quelquefois à moi comme à un véritable ami qui languit de Vous revoir, & qui brûle de Vous donner des marques de son estime. Je suis à jamais,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FÉDÉRIC.



## L E T T R E L X V I.

*Petersbourg , le 21 Mars 1738;***M**ONSEIGNEUR,

JE me fers de l'occcasion d'un Courrier que je fais passer par *Berlin* , pour Vous faire remettre en toute sureté le grimoire ci-joint que *V. A. R.* voudra bien déchiffrer & n'en envoyer au plutôt la solution. Par cette même occasion je Vous envoie les nouvelles cartes géographiques de la *Crimée* , théâtre de la guerre. Ne sachant encore que Vous envoyer pour faire plaisir à *V. A. R.* , j'y joins un nouveau menuet de *Madoni* qui a été fort goûté ici dans les derniers bals, afin que Vous puissiez un peu juger,

MON-

**MONSEIGNEUR**, du goût que l'on a ici en fait de musique. Tout bizarre qu'il est, il n'a pas laissé de me plaire, parce qu'il a quelque chose de champêtre qui m'a , par un charme tout singulier , comme transporté dans mes rêveries à *Remusberg*. Ne lui en faites pourtant pas, **MONSEIGNEUR**, un trop grand mérite , car au fond la cause en est plus en moi qu'en lui ; aussi n'y a-t-il presque aucun objet agréable qui , en se présentant à mes yeux , ne rappelle dans mon esprit l'idée de ce séjour fortuné , l'unique objet de mes desirs , & qui me semble , dans la jouissance idéale que j'éprouve souvent du tranquille bonheur dont il est l'asile , être le centre de tous les plaisirs & de tous les sentimens agréables dont mon cœur est susceptible. Vous reconnoîtrez ,

**MONSEIGNEUR**, à cette peinture ; l'effet de la liaison des idées & des sensations dont parle notre Maître en philosophie.

J'ai encore inféré dans le paquet une petite piece en vers assez jolie \*). Ne sachant en faire moi-même pour Vous payer, **MONSEIGNEUR**, de ceux dont il Vous plaît de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne Vous tromperai pas au moins en les faisant passer pour miens, comme autrefois le Poëte latin trompa l'Auguste de son temps. Je devrois sans doute à cette occasion faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé *V. A. R.*, & que je ne me lasse point de relire ; mais pour complaire à Votre modestie, je me contenterai

\*) Elle ne se trouve pas.

tenterai de dire qu'elle m'a touché jusqu'au fond du cœur , autant parce qu'elle est belle & touchante , que parce qu'elle est Votre ouvrage. Vos folies , *MONSEIGNEUR*, comme il Vous plaît de les nommer , feroient honneur même au plus sage des hommes. Et si Vous savez faire un si digne & si noble usage de Votre loisir , quelles merveilles ne doit pas attendre l'Univers de l'accomplissement de Vos devoirs ! quelle félicité ne sera pas le partage du peuple fortuné qui Vous adore déjà , & qui va devenir l'un des plus florissans , sous l'ombre de l'auguste trône auquel le Ciel Vousappelle , & pour lequel il semble Vous avoir formé , en Vous douant de toutes les vertus qui font un grand Monarque ,

un Roi selon le cœur de Dieu, un  
Pere adoré de ses peuples.

Mais de grace pardon ! je m'oublie  
malgré moi. Daïgnez excuser cette  
effusion involontaire d'un cœur qui  
n'a plus de sentimens que pour Vous,  
& de vie que par Vous.

*P. S. EN CHIFFRES.*

Vous recevrez au mois de Mai une remise.  
Ce sera apparemment la même somme que  
l'année passée, car je n'ai rien pu prescrire.  
Vous pouvez juger que le Duc a envie de  
Vous être utile, car c'est un effort qu'il fait,  
ayant de terribles dettes à payer pour ses  
prédécesseurs. Il est vrai qu'il a une grande  
ressource \*). C'est là sans doute qu'il faut  
songer

(\* On comprend d'avance qu'il s'agit ici de  
l'Impératrice elle-même, dont Biron, Duc de  
Courlande, étoit le favori. La réponse du  
P. R. à ce Post-scriptum ne laisse aucun doute  
là-dessus.



songer à puiser à l'avenir. Elle y est toute disposée. Elle Vous aime & Vous estime véritablement, & se fera un plaisir de Vous rendre service ; persuadée qu'entre gens de même sorte & qui pensent grandement, on peut s'entr'aider sans conséquence. Il ne s'agit que de la manière. Elle ne voudroit pas Vous offrir ses ressources, afin que Vous ne puissiez pas penser qu'elle exigeât de Vous d'autres sentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicatesse, & j'ai en même temps fait le portrait de Votre caractère, qui l'a convaincue que Vous pensiez aussi grandement qu'elle. Elle a souhaité que Vous lui écrivissiez un mot en allemand ; j'ai protesté que cela ne se pouvoit absolument point, quoiqu'elle ait donné sa parole de me remettre Votre lettre, aussi-tôt qu'elle l'auroit lue. Là-dessus j'ai dit que je Vous proposerois de me charger de l'affaire, tout comme si c'étoit en mon nom. Si Vous n'avez donc pas de scrupule sur ce sujet, envoyez-moi un mémoire signé, ou une lettre  
par

par laquelle Vous me laissez maître d'arranger la chose , mais en me recommandant bien sérieusement de m'y prendre avec toute la prudence possible , & de maniere à ne laisser prise à aucune mauvaise interprétation ; Vous réservant expressement de Vous en prendre à moi , en cas que Vous soyez le moins du monde compromis dans cette affaire , ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité , parce que Vous Vous êtes fait une loi de ne jamais hasarder en Votre vie la moindre démarche qui pût avoir seulement l'apparence de n'être pas absolument conforme à Votre gloire & à Votre devoir , ou seulement à la bienfaisance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le Duc , & par quelques assurances de Votre confiance envers moi.

Aussi-tôt que j'aurai Votre réponse là-dessus , je prendrai les mesures nécessaires pour la sûreté des remises.

*RÉPONSE*

*RÉPONSE du Prince Royal au Post-scriptum précédent , sans signature & sans date. (L'Original est en chiffres).*

---

**V**OTRE lettre m'a si fort embarrassé , que j'ai pris du temps pour y répondre , quoique ce temps Vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me résoudre à suivre les propositions que Vous me faites. L'idée de gueuser de l'argent est diamétralement opposée à ma façon de penser. Si j'avois pu rester sur le même pied avec le Duc , j'aurois accepté le parti. Mais la différence est très-grande ; je peux avoir des obligations à un Duc ; mais jugez des suites , envers une Impératrice. Je suis court d'argent. Les recrues renchérissent , & il faut en faire. Donnez-moi un bon conseil ; & je Vous rendrai ma dernière résolution lorsque je ferai de retour de Wesel le premier d'Août. Je me confie à Votre amitié & fidélité. Adieu.

LETTRE

## L E T T R E   L X V I I.

*A Remusberg, ce 27 Septembre 1738.***M**ON CHER DIAPHANE,

IL y a plus de six mois que je n'ai reçu de Vos nouvelles. Je Vous prie de m'éclaircir ce mystere. Il y a pourtant environ deux mois que je Vous ai griffonné en style géométrique une assez longue lettre , sur laquelle en sommaire je Vous demandois Vos sentimens sur ce que Vous pensez de cette nouvelle Académie de *Petersbourg* \*); je Vous priois aussi de m'éclaircir quelques

\*) Ceci est une ruse pour mettre en défaut le Lecteur que le P. R. paroïssoit craindre, sur le véritable sujet de la lettre en question qui est le précédent billet.

quelques doutes sur cette *Imprimerie Impériale*. J'attends Votre réponse sur tous ces points.

Je suis de retour du pays de *Cleves*, & paisible casanier de *Remusberg*, appliqué à l'étude, & lisant presque du matin jusqu'au soir. Quant aux nouvelles du monde, Vous les apprendrez mieux par la bouche des Gaze-tiers que par la mienne. Elles contiennent l'histoire de la folie des Grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puériles amusemens de tous ensemble. Ces nouvelles sont aussi peu dignes des regards d'un homme sensé, que les combats des rats & des souris \*) pourroient l'être.

Une

\*) Allusion à la *Batrachomyomachie* d'Homère, ou au Combat des Rats & des Grenouilles.

Une seule remarque que je Vous prie seulement de faire , c'est qu'il me semble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à présent , qu'elle ne l'étoit autrefois ; car du temps du Prince Eugene elle paya quelques joyaux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuses batailles où ce Prince tailla les Turcs en pieces. A cette heure l'Empereur a beau lui offrir tous les trésors qu'il n'a point , & lui promettre , secondé des bons offices du Cardinal , toutes les plus riches étoffes de Lyon ; cette bonne Mere de Dieu reste inflexible , & laisse triompher paisiblement le Croissant de la Porte \*).

II

\*) Il y avoit ici ; par une faute d'écriture :  
le Croissant de la croix.

Il ne me reste qu'à Vous réitérer  
les sentimens de l'estime parfaite avec  
laquelle je suis ,

**MON CHER DIAPHANE,**

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

**FÉDÉRIC.**

**LETTRE**

L E T T R E L X V I I I .

*Petersbourg, le 27 Octobre 1738.*

**M**ONSEIGNEUR,

VOUS me connoissez trop bien ; j'espere , pour jamais me croire capable d'oublier Vos volontés , ou de négliger Vos intérêts ; aussi me flatté-je , après tout ce que je viens de Vous détailler \* ) , être pleinement justifié à Vos yeux à l'égard du reproche que je paroissais avoir mérité par un si long silence.

*EN*

\*) Cette lettre n'est qu'un fragment de celle que M. de Suhm écrivoit au P. R. , & dans laquelle il se justifioit par de longs détails , au sujet de son long silence.



*EN CHIFFRES.*

LE manque d'argent ici passe l'imagination, ce qui m'a contraint à être fort réservé & discret, pour épargner à certaines personnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais aussi-tôt que la paix sera faite, les caisses regorgeront; & nous l'aurons vraisemblablement cet hiver. Tout au moins se tiendra-t-on au logis & sur la défensive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'espère alors pouvoir amener les choses au point que Vous désirez, ou tout au moins les préparer de manière que Vous puissiez faire avec bienfiance quelques démarches convenables. Je ferois au désespoir de Vous en conseiller d'autres; je Vous prie de m'en

## 82 *Correspondance familiere*

croire incapable. Cependant dès qu'une occasion favorable se présentera , je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon Secrétaire d'Ambassade à Berlin va être employé dans le pays, je Vous prie d'ordonner à *Rowedel* de se mettre en correspondance avec moi , & de me mander son adresse & ses titres , de peur de qui-proquo.

En attendant j'ai fondé le terrain pour voir si je pourrois être Votre enrôleur ici. Cette idée m'est venue , & j'en ai pris la résolution par zele pour *V. A. R.* , quelque répugnance que je trouve à faire un tel métier. On est tout-à-fait disposé ici à Vous obliger en toutes choses ; & j'espere que cela ira. Mais avant toutes choses

il

il faut que j'aie Votre aveu pour cela. Il faudra bien sans doute que Vous ayez pour cet effet l'agrément du Roi Votre Père, & la permission de Vous adresser à moi. Dès que Vous l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire ; joignez-y-en une en allemand au Duc pour lui recommander une commission que j'avois reçue de Votre part, & dont Vous attendiez le bon succès de son amitié, sans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puisse faire servir cette lettre à deux fins. En attendant je préparerai les choses de mon mieux.

*BILLET EN CHIFFRES.*

ROWEDEL n'est plus chez moi; adressez Vos lettres aux freres *Jordan* \*). Je me repose entièrement sur Votre prudence ; mon amitié est exempte de soupçons. Le manque d'argent est pire chez moi que chez Vous ; ainsi faites ce que Vous pourrez pour me faire tenir une remise vers le mois de Mai.

J'attends Votre réponse à ma lettre, en conséquence de quoi j'agirai. *Vale, & me ama.* FÉDÉRIC. A B. .... ce 26 Décembre 1738.

---

*EN CHIFFRES.*

*Petersbourg, le 10 Janvier 1739.*

Au départ de la poste je reçois Votre lettre du 26 du mois passé. J'attendois le

\*) Marchands & Banquiers, à Berlin.

le départ de Calsow pour répondre à celle \*) qu'il m'avoit apportée.

J'eusse déjà fait Votre affaire , si le manque d'argent n'étoit ici tel que personne n'est plus payé de ses gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort , pour que je puisse Vous faire une remise vers le mois de Mai. Après la paix , j'espère pouvoir Vous assurer vingt mille écus tous les ans.

En attendant je compte Vous faire une galanterie de quelques belles recrues que Calsow Vous menera.

F 3

RÉPON-

\*) Il manque ici cette lettre du P. R. qu'il avoit écrite à M. de Suhm par l'occasion du Capitaine Prussien nommé Calsow , dont il fera encore parlé plus souvent dans les lettres suivantes. Ce Capitaine avoit été envoyé en Russie , autant qu'on en peut juger , afin de tenter d'y faire des recrues , vraisemblablement sur la proposition que M. de Suhm en avoit fait au P. R.

*RÉPONSE EN CHIFFRES.*

J'AI pensé mourir, mais je suis mieux ; une crampe d'estomac m'a empêché de Vous répondre plutôt. Les nouvelles que Vous me donnez sont aussi bonnes qu'agréables, & viennent très-à-propos dans la situation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des Corsaires n'est pas en plus mauvais état que je le suis ; ce qui double & triple la reconnoissance que j'ai des peines que Vous Vous donnez. L'avenir que Vous me faites envisager est des plus rians. Je mets mes espérances sur le mois de Mai, Vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances font des vœux pour la paix, & mon cœur pour Votre prompt retour. F. & cetera. 1739, ce 1 Février.

LETTRE

---

---

**LETTRE LXIX.***Petersbourg , le 24 Février 1739.***M**ONSEIGNEUR ,

J'AVOIS déjà appris Votre dange-  
reuse indisposition lorsque je reçus  
Vôtre précieuse lettre du 1.<sup>er</sup> de ce  
mois. Il n'est pas en mon pouvoir de  
Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*,  
dans quelles mortelles alarmes cette  
cruelle nouvelle m'avoit jeté ; & pour  
pouvoir peindre les transports de joie  
qu'a excités dans mon ame la chere  
nouvelle de Votre rétablissement , il  
faudroit sans doute que j'empruntasse  
le langage des Anges , ne trouvant  
aucune expression qui puisse atteindre à  
la vivacité & à la tendresse des sen-

timens dont mon cœur a été ému & pénétré en la lisant. Que l'aveu donc de cette impuissance, parlant un million de fois plus énergiquement à Votre cœur que le langage le plus expressif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il est si susceptible, substitue ainsi adroitement à la foiblesse de mes paroles la vivacité & l'énergie de Votre sensibilité, & Vous fasse trouver l'image de mes sentimens dans l'épreuve même des Vôtres.

**LE RESTE EN CHIFFRES.**

LE Roi Votre Pere veut acheter du Duc de Courlande le Bailliage de *Biegen*, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché se conclut, j'ai parole pour dix mille. Mais l'affaire s'accroche  
à



à une trentaine de grands hommes dont on a peine à se défaire, Je fais tout mon possible pour y déterminer, Il n'y a point d'argent ici. On a ramassé tout l'or venu de la Chine par la dernière caravane, pour envoyer un demi-million à l'Empereur; & on négociera l'autre en Allemagne; de sorte qu'on fait la sourde oreille sur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre service,

**LETTRE**

## L E T T R E L X X.

**M**ON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre m'a fait un plaisir infini, voyant que Vous Vous intéressez encore à la santé de Vos amis. Vous seriez bien ingrat de les oublier, car ils pensent toujours sur Votre sujet comme ils doivent penser.

Ma foi notre projet de bibliotheque va le chemin des écrevisses. J'ai craint d'abord que ce que Vous me mandez arriveroit. Les bons livres sont rares, & ceux qui les ont ne s'en défont qu'à contre-cœur. La vente projetée \*) est problématique, & par consé-

\*) Il s'agit ici de la vente du Bailliage de *Biegen*, dont il est fait mention dans la lettre précé-

conséquent notre assurance des plus décevantes. Le seul bon livre que Vous m'avez fait avoir de Russie est à vau-l'eau. J'ai prêté \*) des livres croyant les pouvoir payer ; & à présent que j'ai examiné mes affaires , j'ai été obligé de les restituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lu tous mes vieux livres , & me trouve sans aucune lecture quelconque. Cela est fort désagréable , principalement lorsqu'on a envie de s'instruire. Je compte encore sur Votre savoir-faire ; & je me flatte que

précédente de M. de Suhm. C'est à dessein sans doute , & par les raisons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque , que ce passage se trouve ainsi adroitement placé sans liaison ni avec ce qui précède , ni avec ce qui suit.

\*) C'est encore ici , comme on le sent bien , une faute ; le sens exigeant le mot *emprunté* au lieu de *prêté*.

que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz éclairci par *Wolff*, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres instructions. Voyez donc, je Vous prie, si Vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliothèque si rare; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du temps. Enfin, mon cher, je m'en rapporte à Vous, Vous priant d'avoir soin de ma barque, & de la conduire heureusement au port.

J'attends avec une impatience infinie le plaisir de Vous embrasser.

*EN CHIFFRES.*

LE Roi est mal. Que cela Vous serve d'argument qu'on m'avance une bonne somme l'été prochain. Car assurément si l'on veut m'obliger, il faudra se presser.

LETTRE

---

**L E T T R E   L X X I.***A Petersbourg, le 28 Mars 1739.**(EN CHIFFRES).*

**C**ALSOW a obtenu quelques Bosniaques, & le Duc lui a encore promis des Turcs, & même des Courlandois, si on peut en trouver ; car pour des Russes mêmes il n'y faut pas songer, l'Impératrice ne voulant absolument point en entendre parler.

Calsow à son retour pressera le Roi d'accepter Biegen, dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu, le Duc laisse les trente mille écus à Votre disposition. Témoignez donc quelque chose au Duc à ce sujet, afin qu'il sache que je Vous l'ai mandé. Vous  
feriez

feriez bien de m'envoyer en même temps un billet allemand à part , par lequel Vous reconnoissez que le Duc Vous a prêté dix mille écus banque ; & puis de me marquer dans un Post-scriptum signé , que je pourrois détacher, que Vous aviez attendu une occasion favorable pour faite tenir au Duc une obligation des dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu Vous prêter comme Comte de Biron. Vous pourriez en même temps me charger de le remercier de ce bon office , & de chercher à entretenir cette correspondance d'amitié entre Vous & le Duc ; accompagnant le tout de quelques assurances de Vos bonnes grâces envers moi , afin de m'accréditer de plus en plus , & finissant par témoigner que Vous êtes bien aise d'apprendre que le Duc me veut du bien.

LETTRE

## L E T T R E L X X I I.

A Remusberg , ce 12 Mars 1739.

MON CHER DIAPHANE ,

J'ESPERE que mes autres lettres Vous feront toutes bien parvenues , & que celle-ci aura le même sort. La lettre que Vous recevrez ci-jointe est de *Truchses* \*). Vous verrez les raisons qui l'engagent à Vous écrire ; & si la chose est faisable , je suis sûr que Vous l'aiderez.

Ne m'écrivez pas toujours en vers\*\*),  
écrivez-moi quelquefois aussi en prose.

Le

\*) C'étoit un jeune Comte , de la famille illustre de *Truchses* , qui voyageoit alors , & dont le P. R. avoit fait la connoissance à Berlin.

\*\*) Ceci signifie sans doute , en chiffres. On prévient

Le langage divin est bon dans l'occasion , mais j'aime aussi beaucoup Votre prose quand même Vous ne me parleriez que lanternes.

Je compte de recevoir de Vos lettres à Berlin dans le temps des revues. Si le Roi va cette année en Prusse comme on le débite , écrivez-moi le plus souvent qu'il Vous sera possible. Vous adresserez en ce cas Vos lettres à quelque Banquier à Königsberg. Ce voyage pourra se faire à vue de pays vers le mois de Juillet.

J'attends une réponse en vers à  
l'épître

prévient ici le Lecteur , que pour entendre dans la suite différens passages de ces lettres , il ne doit pas perdre de vue les raisons que le P. R. & M. de Suhm avoient de cacher sous le voile de quelque expression tout-à-fait étrangère , le vrai sens de ce qu'ils vouloient se dire.



L'épître que je Vous ai adressée de Berlin; & j'attends en même temps la solution du problème des possessions équinoctiales \*).

Je suis avec bien de l'estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidelle & inviolable ami,

FÉDÉRIC.

\*) Le P. R. vouloit désigner sous ce nom le Bailliage de Biegen dont il a déjà été fait mention.

---

**L E T T R E L X X I I I .***A Petersbourg , le 2 Avril 1739.***M**ONSEIGNEUR ,

J'AVOIS déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe \*), & j'avois différé de la faire partir, espérant encore de trouver quelque pensée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorsque je reçus la lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 12 du mois passé, avec l'incluse du Comte de Truchses, à qui je répondrai à son retour, puisqu'il est tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille sur sa commission, puisque Vous avez  
bien

\*) Cette lettre ne s'est pas trouvée dans la collection des papiers de cette correspondance.

bien voulu, *MONSEIGNEUR*, m'en charger Vous-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de *V. A. R.* me sont sacrés.

J'ai parlé le jour même au Duc de Courlande, qui s'est fait un plaisir de saisir cette occasion d'obliger *V. A. R.*, & m'a permis de choisir parmi les Bosniaques prisonniers qu'on a présentés au Capitaine Calsow, & qu'il n'a pas trouvés propres pour le régiment de Potsdam, mais qui pourroient bien figurer dans d'autres Régimens. Car pour des Russes il est inutile d'y penser, l'Impératrice s'étant bien proposée de n'en plus donner. Aussi comme il ne se trouve pas parmi les prisonniers autant de colosses qu'on a cru, le Capitaine Calsow n'en ramenera que fort peu, ce dont il ne

paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au sujet des gens qu'il a vus & qui sont à Narva ; & s'il s'y trouve de beaux hommes , je tâcherai d'obtenir la permission de Vous en envoyer trois ou quatre , dont *V. A. R.* pourra disposer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le Régiment de *V. A. R.* , je L'avertis que je serai bien embarrassé de Lui en fournir, le Capitaine Calow protestant qu'il les recevrait pour le Roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines , dont *V. A. R.* fera informée d'ailleurs. Tout sera d'une grande magnificence. Et comme les divertissemens des Grands abyment souvent les petits , nous allons donner tête baissée dans de grandes dépenses. J'aurois tort assuré-

assurément de me plaindre d'un séjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis désirer ; mais, Dieu ! que je suis las de tenir tous les matins conseil avec mon valet-de-chambre pour savoir quel habit je mettrai. J'écris à un Prince philosophe qui , en cette qualité , approuvera ma réflexion. D'ailleurs Vous m'ordonnez , *MON-SEIGNEUR*, de Vous écrire, ne fût-ce même que des lanternes ; si je ne me trompe , en voilà. Mais je tâcherai de ne pas abuser de Votre gracieuse permission , mais de payer au contraire par tout ce qu'il me sera possible de Vous mander de plus intéressant , le plaisir inexprimable que me causent Vos gracieuses & cheres lettres lorsqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que *V. A. R.* jouit d'une

parfaite santé, & qu'Elle me conserve encore invariablement Ses bonnes grâces & Son souvenir.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les sinceres assurances de mon parfait dévouement & profond respect, &c.

**LETTRE**

---

LETTRE LXXIV.

A Remusberg , ce 7 Mai 1739

MON CHER DIAPHANE ,

VOUS recevrez à l'arrivée du Marquis *de la Chétardie* \*), ou plutôt encore, s'il est possible, la piece en vers allemands \*\*) que Vous me demandez ; je la ferai relier comme Vous le souhaitez ; ainsi, que Vous aurez lieu d'être content .

Truchses est charmé du Duc de Courlande, & pénétré de reconnois-

G 4

fance

\*) Envoyé de la Cour de France en Russie.

\*\*) Il faut vraisemblablement entendre par ceci le Postscriptum allemand de la lettre qui suit, ou l'obligation des dix mille écus que M. de Suhm avoit demandée au P. R. , & dont il lui mande la réception dans la lettre qui suit,

fance envers Vous. Assurément Vous lui rendez un grand service par-là ; & je puis Vous assurer qu'il le sent.

Vous me parlez de trente peaux de martres noires \*) qu'on veut vendre en Courlande , & je Vous réponds là-dessus qu'elles m'accommoderont beaucoup. Cela me viendra fort à propos , à cause que mes pelisses sont usées ; ainsi je Vous prie , mon cher ami , de faire ce qui dépendra de Vous pour me faire tenir ces pelisses ou vers l'automne , ou vers l'hiver , à cause que je suis fort frileux. Vous pouvez

\*) Ces trente peaux désignent , comme on le verra assez clairement par la suite , les trente mille écus que le P. R. devoit recevoir du Duc de Courlande , en cas de la vente du Bailliage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reste de l'article ci-dessus.



pouvez garder deux de ces trente peaux pour Vous , ou des palatines pour Vos filles , ou tout ce qu'il Vous plaira.

Mandez-moi , je Vous prie , à quels termes Vous en êtes , & si Vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je Vous prie de me croire avec toute l'amitié possible ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC.



LETTRE

## L E T T R E   L X X V.

**M**ON CHER SUHM,

VOICI une fois du françois, car nous nous sommes écrit jusqu'ici en langue plus barbare que la grecque. Je Vous envoie les obligations qu'il Vous faut. La somme dont Vous me parlez dans Votre lettre me viendra fort à propos. En cas que Vous soyez sûr de réussir, Vous pouvez garder trois mille écus pour Vous, que je suis charmé de pouvoir Vous offrir. Nos bourses sont à peu près aussi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais Vous estropier en allemand tout ce que Vous me marquez en bon françois. J'espère que je rencontrerai bien Votre pensée. Ne négligez

oubliez pas, je Vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup besoin de Votre amitié, & de Vos soins. Répondez-moi par le canal de *Michelet* \*).

Adieu! Je suis tout de cœur & d'ame,

Votre fidelle ami,  
FÉDÉRIC.

*Si volti.*

\*) Marchand & Banquier de Berlin.

---

*P. S. \*)*

*Ich habe auf eine gute Gelegenheit gewartet um an Ihn zu schreiben, und zugleich den Wechsel für den Herzog von Kurland zu schicken: ich bitte Ihn den Herzog meiner Freundschaft und Erkenntlichkeit*

\*) J'ai attendu une occasion favorable pour Vous écrire, & pour envoyer en même temps l'obligation au Duc de Courlande. Je Vous prie de témoigner

*lichkeit zu versichern , für das Plaisir so Er mir erwiesen , mich zur Zeit da er nur Graf war , zu obligiren. Cultivire Er doch diese Freundschaft , und versichere Er Ihn meinerseits dass ich nichts daran werde fehlen lassen ; ich freue mich dass man saget , dass Ihn gedachter Herzog liebet ; desto mehr hoffe ich , weil Er auch mein guter Freund ist , Er werde machen , dass seine Freundschaft gegen mich nicht ausläsche.*

**FRIEDRICH.**

témoigner au Duc mon amitié, & ma reconnaissance pour le plaisir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le temps où il n'étoit encore que Comte. Cultivez son amitié, & assurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le Duc a de l'affection pour Vous ; & comme Vous êtes aussi mon bon ami , j'espere que Vous ferez en sorte qu'il me conservera toujours son amitié.

**FÉDÉRIC.**

**LETTRE**

LETTRE LXXVI.

*A Petersbourg , le 15 Mai 1739.*

**M**ONSEIGNEUR ,

LE Capitaine Calsow part cette nuit ; mais je suis hors d'état de profiter de cette occasion aussi amplement que je le désirerois pour témoigner à *V. A. R.* les respectueux sentimens d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Aussi suis-je persuadé que Votre amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours passés , ayant eu une colique des plus terribles , dont il me reste une si grande foiblesse , que je puis à peine  
tenir

tenir la plume. Tout en souffrant je faisois la réflexion qu'il sembloit que ce fût par sympathie que ce mal m'eût pris, *V. A. R.* en étant aussi attaquée Elle-même. Si du moins le Ciel, pensois-je, Vous en eût exempté à mes dépens, la joie de Vous avoir délivré d'une si cruelle douleur par le sacrifice de mon propre bien-être auroit prévalu sur toutes mes souffrances, & je les aurois supportées non-seulement avec impatience, mais même avec plaisir. Mais, hélas ! Vous n'en éprouvez aucun soulagement dans vos maux, & le plus cuisant des miens est maintenant dans le sentiment des Vôtres. Ah ! je souffrois déjà assez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre ! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement  
dans

dans notre ame celui d'un moindre , j'ai aussi trouvé en grande partie dans le sentiment de Vos maux l'oubli des miens propres qui m'auroient assurément été infiniment plus sensibles si je les eusse éprouvés seuls. Mais je me suis en quelque sorte durci contre eux par la pensée, que si un si digne & si vertueux Prince n'étoit pas exempt Lui-même des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les souffrir avec patience. Dieu veuille Vous préserver à toujours d'un si terrible mal !

J'ai fait ce que j'ai pu, *MONSEIGNEUR*, pour Vous envoyer quelques beaux hommes. Le Capitaine Calsow amene tout ce qu'il a pu obtenir. Je Vous tiens encore prêts quatre hommes que le Capitaine a vus ; mais  
comme

comme il m'a témoigné qu'ils lui feroient à charge , j'attends un bas-Officier de la part de *V. A. R.* par un vaisseau de Stettin ou de Lubec pour les Lui faire parvenir. En attendant je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans, très-bien fait , & qui a plus de onze pouces , appartenant au Prince *Pierre* de Courlande \*), & qu'en ce cas je joindrai aux autres.

Mais j'écrirai encore là-dessus à *V. A. R.* par la voie de la poste.

La grande difficulté est ici qu'on ne veut plus donner de Russes. Le Capitaine Calsow en avoit assez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin , ce qui a pensé donner lieu à une scene , le premier mouve-

\*) C'est le Duc de Courlande , aujourd'hui régnant,



mouvement de l'Impératrice ayant été de faire arrêter le Capitaine. Mais le Duc l'a sagement calmée. Dans son embarras le Capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour *V. A. R.* qu'il l'avoit enrôlé ; mais je le tançai fort là-dessus, & lui fis sentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainsi *V. A. R.* Il a sagement suivi mon avis.

Le temps presse ; il ne me reste que celui de répéter à *V. A. R.* l'assurance des sentimens inaltérables qu'Elle me connoît pour Son auguste personne , & le témoignage des vœux ardens que je fais pour le parfait rétablissement de Sa précieuse santé, &c.



LETTRE LXXVII.

*Petersbourg, le 1 Juin 1739.*

**M**ONSEIGNEUR,

J'AI reçu, comme toujours, avec la plus vive joie, la gracieuse lettre du 7 du mois passé, dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer; & je Lui aurois répondu aussi-tôt, pressé par un mouvement de reconnoissance, si je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Calsow, & qui a ainsi duré trois semaines, ne m'ayant point encore quitté tout-à-fait. Vous êtes trop compatissant, *MONSEIGNEUR*, pour ne pas pardonner le délai de cette réponse

ponse à une si triste cause. Plus cette cruelle maladie m'a fait souffrir, plus j'ai redoublé mes vœux fervens pour que le Ciel Vous en préserve à jamais, sachant que Vous y êtes aussi sujet. Je supporte cependant tout patiemment mon mal, reconnoissant que je me le suis attiré par ma faute, & espérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il est sûr que si les hommes étoient toujours sinceres envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plupart de leurs maux ne leur viennent pas sans de bonnes raisons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puisqu'ils en sont eux-mêmes la cause.

J'ai déjà mandé à *V. A. R.* à quoi s'accroche encore le marché des pel-  
leteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parce que

les deux parties en ont fort envie, que parce que la politique \*) même y engagera l'illustre acheteur. Certain Chevalier\*\*) de retour d'une poursuite de géans, pourra donner avis de ce qui se passe, & V. A. R. pourra s'en instruire de main tierce. Du reste je me sens pénétré de la plus vive reconnaissance pour la générosité avec laquelle V. A. R. m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen, *MON-SEIGNEUR*, de Vous refuser quelque chose! J'en ai effectivement bon besoin pour un manchon, car j'aurai bien froid cet été.

J'attends avec impatience le bas-  
Officier

\*) Il est assez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonstances qui y ont rapport.

\*\*) M. de Suhm entend ici le Capitaine Calsow.

Officier que j'ai demandé à *V. A. R.* pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura là de quoi gratifier le Comte de Truchses \*); car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de *V. A. R.*, quoique d'ailleurs je serois charmé qu'il se présentât quelque occasion de l'obliger.

J'ai touché en passant dans ma dernière lettre l'heureuse issue des amours d'un moderne Jason, n'osant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maison qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais aussi faut-il dire qu'il le mérite bien, par sa constance, par sa sage conduite, & par ses autres qualités personnelles. Comme je crois qu'il Vous est peu connu, je

H 3

Vous

\*) Il demandoit aussi des recrues.

Vous dirai, *MONSEIGNEUR*, qu'il  
 a toujours eu l'approbation de tous  
 ceux qui le connoissent. Il est très-bien  
 fait de sa personne , joignant à de  
 l'esprit beaucoup de jugement, un fonds  
 solide de probité & d'honneur ; &  
 j'oserois bien assurer qu'on ne lui  
 connoît aucun vice. Elevé en Prince  
 il s'est appliqué avec succès à tous les  
 exercices convenables. Un sage con-  
 ducteur l'a jeté dans des lectures très-  
 utiles. Tous les ouvrages de *Wolff* lui  
 ont passé plus d'une fois par les mains ,  
 & n'ont sans doute pas peu contribué  
 à former son esprit & à affermir son  
 caractère. Il est généreux , compatissant  
 aux malheurs d'autrui , d'une grande  
 politesse envers tout le monde , & infi-  
 niment obligeant envers ceux qu'il  
 honore de son amitié. Joignez à cela  
 sa

sa valeur & ses qualités héroïques , dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites , où il s'est acquis l'admiration des Généraux , & le respect aussi-bien que l'affection de la Nation ; & Vous aurez le portrait d'un beau-frere \*).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la Princesse \*\*); cela me meneroit trop loin , & cette lettre qui est déjà une épître, deviendrait un volume. Je dirai seulement qu'elle est très-belle ,

H 4

grande

\*) Le Prince dont il est ici parlé , est le Duc Antoine - Ulric de Brunswick , frere de la Princesse Elisabeth - Christine de Brunswick-Bevern , Epouse du P. R. , & depuis Reine.

\*\*) Elisabeth - Catherine - Christine , Princesse de Meklenbourg , petite-fille du Czar Iwan , frere de Pierre I. , qui reçut le nom d'Anne en passant à la religion Grecque avant son mariage avec le Duc Antoine Ulric dont on vient de parler.

grande & parfaitement bien faite. Elle a le port & la majesté d'une Impératrice.

Elle est fiere , mais fort polie ; elle joint à beaucoup d'esprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin elle est pleine de mérite , généreuse au possible , compatissante , & sur-tout très-charitable. De sorte qu'on peut dire que le Prince, qui en est fort amoureux, auroit bien de la peine à décider lequel des deux fait plus grande fortune , de sa gloire ou de son amour.

Que toutes ces grandes nouvelles , *MONSEIGNEUR*, ne Vous empêchent cependant pas de Vous souvenir de Votre fidelle serviteur, qui ne cessera d'être jusqu'au dernier moment de sa vie , avec les plus tendres & les plus respectueux sentimens., &c.

LETTRE



---

**L E T T R E L X X V I I I.***A Berlin , ce 7 Juillet 1739.***M**ON CHER SUHM,

JE Vous envoie , comme Vous le désirez , un bas - Officier que Vous pourrez charger des recrues que Vous trouverez bon de m'envoyer. Je Vous en ai mille obligations , & Vous en donnerai des marques dans toutes les occasions.

J'espère que Vous aurez reçu une de mes lettres par un vaisseau de Lubec. Cette lettre contenoit Moyse & les Prophetes ; je m'en rapporte à son contenu.

Je suis bien fâché que Vous m'imitiez dans mes crampes d'estomac. C'est un mal affreux , & dont le danger est subit.

subit. Pour l'amour de Dieu , ne Vous servez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes , qui pourroient Vous mettre une inflammation dans le corps ! Il faut prendre dans le fort du mal des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile ; il faut prendre des poudres absorbantes , des gouttes qui ne sont point faites avec de l'eau-de-vie , & boire le midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je Vous envoie aussi des pilules dont Vous pouvez prendre sept par jour. Elles purgent peu , mais leur principal usage est de rendre le ton aux visceres du bas-ventre qui servent à la digestion , & de fortifier l'estomac. Prenez , s'il Vous plaît , de l'exercice , & ne mangez sur-tout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si

Si Vous me trouvez habile en fait de médecine, c'est par une malheureuse expérience que je le suis devenu; ainsi puisque Votre tempérament imite mes foiblesses, que Votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami ! En Vous recommandant mes petits intérêts, souffrez que je Vous embrasse, & que je Vous réitere les assurances de ma parfaite estime.

FÉDÉRIC.

Je Vous renvoie le couvert de Votre lettre; il y a une tache de cire d'Espagne que je marque X, qui me paroît un trait d'industrie \*). Mandez-moi si c'est une mal-adresse de Votre domestique, ou si mes soupçons sont bien fondés.

\*) La lettre avoit été ouverte, avant que de parvenir à son adresse. V. la lettre LXXXVIII.

LETTRE

L E T T R E L X X I X.

*A Berlin , ce 9 Juillet 1739.*

**M**ON CHER SUHM,

Je viens de recevoir Votre seconde lettre , deux jours après la premiere de *Calsow* , & le départ du bas-Officier. Je Vous écris celle-ci , pour Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour mes petites affaires.

On dit pour sûr que le marché se fera ; en ce cas je Vous prie de ne point oublier les pelleteries que Vous m'avez promises. Il m'en faut vingt-sept pour une pelisse ; & comme on les vend la trentaine , Vous pourrez garder les trois autres pour un manchon , car  
on

On dit que la fourrure est très-bonne en hiver contre la colique.

Vous expédiez les hommes que Votre amitié me procure, quand bon Vous semblera. J'ai fourni mon bas-Officier d'espèces autant que je l'ai cru nécessaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui tout ce que bon Vous semblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'Août, terme de notre retour de Prusse.

Adieu, cher ami ! Cultivez laborieusement le terrain de là-bas pour nos intérêts communs ; & soyez persuadé que je suis avec toute l'amitié imaginable,

MON CHER AMI,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE LXXX.

*A Kanigsberg, ce 8 Aout 1739*

MON CHER DIAPHANE,

ME trouvant de cent lieues plus près de Votre voisinage qu'à l'ordinaire. Je n'ai pu résister à la tentation de Vous écrire, & de m'informer de l'état de Votre santé. M. *Stranganow* \*) qui passa par ici il y a deux jours, m'assure qu'elle se rétablit; mais il ne me faut pas moins que Votre propre témoignage pour tranquilliser toute à-fait mon amitié alarmée.

Vous saurez apparemment que  
l'affaire

\*) Jeune Seigneur Russe, qui voyageoit sous ce nom. C'étoit le Prince *Scherbatoff*, qui a fait un long séjour en Angleterre.

l'affaire de B. \*\*) est rompue, ce qui m'embarrasse beaucoup; mais je Vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'espère, Vous fera plaisir; c'est que le Roi m'a fait le plus gracieusement du monde présent de son haras Prussien. J'y vais incessamment pour continuer de là ma marche vers Berlin.

Je Vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & si mon bas-Officier Vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm! vingt mille riens m'empêchent de Vous dire tout ce que mon cœur pense. Soyez persuadé cependant qu'il n'est jamais en défaut lorsqu'il pense à Vous; c'est ce que je puis Vous assurer, foi de notre amitié inviolable.

FÉDÉRIC.

\*) La vente du Bailliage de B\*\*\*\*\*.

LETTRE

LETTRE \*) LXXXI.

*Petersbourg, le 21 Août 1739.*

**M**ONSEIGNEUR,

N'AYANT jusqu'à présent aucune nouvelle du bas-Officier que j'avois prié *V. A. R.* de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai pris le parti de les remettre au Capitaine d'un vaisseau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & les remettra au Gouverneur de cette ville, avec priere de les faire parvenir le plutôt possible à

\*) Le reste des lettres qui se sont trouvées parmi les papiers de *M. Suhm*, n'étant pour la plupart que des fragmens sans autre ordre que celui des dates, on n'a cru devoir en conserver ici que ce qui a paru essentiel pour ne pas rompre le fil de la correspondance.



à *V. A. R.* Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. est rompue , parce qu'on revient toujours à la même chanson , & qu'on demande des recrues Russes , qu'on ne recevra pas. Mais je m'imagine que dans quelque temps d'ici on se ravisera de l'autre côté.

J'ai fait usage du P. S. , qui a fait son effet. J'attends l'occasion , le temps & la saison , pour en recueillir les fruits , &c.



## L E T T R E L X X X I I .

*Petersbourg , le 29 Août 1739.***M**ONSEIGNEUR,

LA rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine. J'en ai déjà mandé la nouvelle à *V. A. R.* par une autre voie. Mais j'ai lieu de croire qu'elle se renouera par ceux-mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impossible.

Combien l'attention de *V. A. R.* à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoissance ! Quelle consolation n'est-ce pas pour moi d'apprendre qu'une trop cruelle absence ne me fait point oublier  
du

du plus aimable Prince du monde , qui non - content d'être chéri , adoré , a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur suprême à être aimé & estimé de Lui !

*M. de la Chétardie* n'arrive pas ; & à la légèreté des prétextes de son retardement , je croirois volontiers que sa Cour n'est pas pressée de faire briller ici un Ambassadeur.

*V. A. R.* fait trop bien la part que je prends à tout ce qui Lui arrive , pour que j'aie besoin de Lui exprimer tout le plaisir que m'a causé la nouvelle du beau présent qu'Elle a reçu du Roi. Voyant par Sa lettre que ce présent a dû Lui être par plus d'une raison infiniment agréable , je m'en suis réjoui au fond du cœur ; car tous mes sentimens , *MONSEIGNEUR* , sont

tellement dépendans des Vôtres, qu'ils semblent en attendre l'influence, afin de se déterminer; en sorte que c'est absolument d'après eux que ma joie & ma douleur se reglent. C'est ce dont Vous êtes sans doute persuadé Vous-même, *MONSEIGNEUR*, puisque Vous semblez avoir voulu me faire entendre tacitement par les expressions de Votre lettre, que Vous regardiez le plaisir que devoit me faire la nouvelle que Vous me mandiez, comme une conséquence naturelle du Vôtre; en me laissant juger de Votre joie par la mienne. Oh! daignez être persuadé, *MONSEIGNEUR*, que par une telle opinion de mes sentimens Vous ne faites absolument que leur rendre justice!

Le *Duc de Courlande*, à qui j'ai  
fait

fait part de cette nouvelle , m'a témoigné à cette occasion , qu'il feroit charmé de contribuer au plaisir que *V. A. R.* peut se promettre d'un si beau haras ; & m'a chargé en même temps de Lui écrire , que , si Elle l'agréoit , il Lui enverroit un étalon Persan d'une grande beauté. Je ne doute pas , *MONSEIGNEUR* , que cette offre ne Vous soit fort agréable ; d'autant plus que ces chevaux sont très-rares , & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends Vos ordres à ce sujet , autant à l'égard de la réponse au Duc , qu'à l'égard des mesures à prendre au sujet du transport.

Je suis , &c.

LETTRE LXXXIII.

*A Remusberg, ce 13 Septembre 1739*

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu Votre lettre à mon retour de *Kœnigsberg*, & je me flatte que celle que je Vous ai écrite par le bas-Officier Vous sera rendue à présent. Ce bas-Officier est tombé malade à *Lubec* d'une violente fièvre chaude, ce qui a retardé son départ de quatre semaines.

J'aime trop Votre bon cœur \*) &  
l'atta-

\*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'est trouvé qu'un fragment de quelques lignes, *M. de Suhm* s'excusoit auprès du *Prince Royal* de la briéveté & du désordre de sa lettre, sur ce qu'un devoir d'amitié l'appeloit

l'attachement que Vous avez pour Vos amis, pour condamner la raison qui Vous a obligé d'abréger si fort Votre lettre. J'espère en recevoir dans peu & de plus longues & de plus intéressantes.

J'attends avec impatience quels seront les fruits des soins que Votre amitié se donne pour moi. Je suis embarrassé, comme Vous pouvez Vous l'imaginer, & j'attends là-dessus ce que Vous m'écrirez comme des décisions de l'Oracle de Delphes.

Adieu, mon cher *Diaphane* ! Quand pourrai-je Vous donner des marques  
I 4 de

l'appeloit précipitamment auprès de son ami, M. *Kaiserling*, Ministre de *Wolfenbuttel* à la Cour de *Saint-Petersbourg*, qui étoit inconsolable de la mort de son épouse qu'il venoit de perdre subitement.

de mon amitié ? Quand pourrai-je  
Vous revoir , Vous embrasser , &  
Vous assurer de vive voix que je suis  
inviolablement ,

MON CHER DIAPHANE ,

Votre fidelle ami ,

FÉDÉRIC.



LETTRE



---

LETTRE LXXXIV.

*A Remusberg , ce 26 Septembre 1739.*

MON CHER DIAPHANE,

VOS lettres me font tout le plaisir imaginable , puisqu'elles m'assurent de la continuation de Votre bonne santé & de Votre amitié.

Je suis bien obligé au *Duc de Courlande* du plaisir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perse. Vousdriez-Vous bien le faire transporter jusques vers nos frontieres , & m'envoyer le compte des frais.

Je crains fort la banqueroute complete de l'affaire que Vous savez. Il faudra tourner nos yeux vers cet astre éclatant

éclatant que Vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire si Vous croyez sûrement qu'on pourroit retirer de chez Vous ces volumes si rares de la bibliotheque du Prince Eugene, & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Quoi qu'on puisse Vous dire, mes livres ne sont point nombreux; je n'en ai point assez pour l'usage qu'il en faut faire, & ce m'est une nécessité d'avoir ces livres que je Vous ai demandés il y a déjà si longtemps, sans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que Vous pussiez convenir avec Votre Académie, qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires semblables à ceux que Vous m'envoyâtes la premiere année  
de

de Votre séjour en Russie, car j'en ai trouvé la lecture très-instructive, & les vérités qu'elles contiennent, d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoissez ces sciences, & qui êtes bon philosophe Vous-même, je suis persuadé que Vous sentez une conviction intime de l'usage que je retirerai de ces études. J'attends Votre réponse avec grande impatience, pour savoir ce que Vous aurez à me dire là-dessus, & l'horoscope auquel je dois m'attendre.

Nous avons eu ici Milord *Baltimore* & le jeune *Algarotti*, tous deux des hommes qui par leur savoir doivent se concilier l'estime & la considération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de Vous, de philosophie, de sciences, des arts, enfin

enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes-gens.

Adieu , cher ami ! Vous êtes bien persuadé de mon amitié , & que ma tendresse pour Vous ne finira qu'avec ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE

---

**L E T T R E L X X X V.***A Petersbourg, le 10 Octobre 1739.***M**ONSEIGNEUR,

LA nouvelle subitement arrivée de la paix conclue entre la Russie & la Porte, m'a obligé d'expédier le bas-Officier Pauli sans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât ; & comme il n'étoit pas possible qu'il partît à point nommé un vaisseau, je l'ai fait partir par terre. Il amene à *V. A. R.* trois Bosniaques qu'il a trouvés fort beaux. Ce sont les seuls qu'il m'a été possible de recruter à la hâte.

Je suis, &c.

**LETTRE**

## L E T T R E L X X X V I.

*A Rupin , ce 14 Octobre 1739.***M**ON CHER DIAPHANE,

J'AI vu arriver aujourd'hui le plus galamment du monde la gent Turque dont Vous me faites l'étrenne. Je Vous en marque mes parfaits remerciemens ; & je me vois obligé d'entrer en discussion des raisons pour lesquelles Vous n'avez pas reçu d'abord le bas-Officier qui doit être arrivé à présent à *Saint-Petersbourg*. Cet homme a pris la fièvre chaude avec un crachement de sang à *Lubec*, ce qui l'a empêché de partir plutôt , & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois son voyage. Vous ferez sans doute informé de la paix qui se fait ; cela ne faciliteroit-il pas

pas l'affaire de l'impression qui Vous est connue ? Je Vous prie de me mander un peu Votre sentiment là-dessus.

Je ne saurois assez Vous remercier des attentions que Vous avez pour moi. Je Vous assure que mon cœur Vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occasion pour faire éclater ma reconnoissance.

Les nouvelles du jour sont, que le Roi lit pendant trois heures du jour la philosophie de *Wolff*, dont Dieu soit loué ! Ainsi nous voilà arrivés au triomphe de la raison ; & j'espère que les bigots avec leur obscure cabale ne pourront plus opprimer le bon sens & la raison. Auriez-Vous cru, il y a deux années, que ce phénomène arriveroit de nos jours ? Ainsi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les choses

choses qui nous paroissent souvent les plus éloignées , sont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce Philosophe ? Car , avec toutes ses regles de probabilités , je suis sûr qu'il ne se feroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je Vous dirai encore plus ; on offre à *Wolff* une pension de mille écus , une de cinq cents à son fils , & l'on promet une pension à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choses nouvelles & étonnantes , qui toutefois sont véritables.

Après ces nouvelles il est permis de parler de choses anciennes & déjà connues ; Vous comprenez bien que c'est pour Vous réitérer les assurances de l'estime parfaite avec laquelle je suis tout à Vous,

FÉDÉRIC.

LETTRE



---

LETTRE LXXXVII.

*Petersbourg, le 6 Novembre 1739*

**M**ONSEIGNEUR,

LA précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier dernièrement le bas-Officier avec les trois Turcs Bosniaques à cause de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occasion d'écrire à *V. A. R.*, Elle permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raison, **MONSEIGNEUR**, me déterminent à Vous prier de Vous servir de signes arabesques sur certaines matieres assez curieuses & intéressantes d'elles-mêmes pour mériter un tel soin. Je ne puis

*Tome II.*

K

rien

rien encore mander de positif sur certain sujet à *V. A. R.* : mais Elle Se souviendra de ce que je Lui ai fait espérer pour le temps de la paix que je Lui ai prédit. Il faudra voir maintenant si je serai bon prophete jusqu'au bout.

Je recommence fort à espérer que l'affaire de B. aura lieu ; toutefois je n'ose pas faire le prophete sur ce sujet.

Pour en revenir aux Turcs , je suis bien aise que les quatre premiers soient arrivés à bon port. J'espere que les trois qui les ont suivis plairont encore davantage à *V. A. R.*

Le cheval Persan que le *Duc de Courlande* envoie à *V. A. R.* se mettra en chemin dès que le temps le permettra. On le conduira jusqu'à Memel où on le remettra au Commandant ,

à

à qui Elle voudra bien faire savoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoissance par la généreuse & touchante attention de *V. A. R.* à m'envoyer des remedes, j'ai été bien affligé & alarmé de l'autre, par la description des terribles & dangereuses crampes d'estomac dont Elle est de temps en temps attaquée. Quelque confiance que j'aie en Vos conseils, *MONSEIGNEUR*, je doute cependant que les remedes que Vous me proposez conviennent absolument à mon mal, qui est, autant que j'en puis juger, d'une tout autre nature, & de bien moindre conséquence que le Vôtre. Au nom de Dieu, *MONSEIGNEUR*, mettez tout le soin possible à conserver Votre précieuse santé ! Songez

à tous ceux qu'elle intéresse ! Je ne puis ,  
m'empêcher , *MONSEIGNEUR* , de  
Vous faire part en cette occasion de  
l'avis d'un grand médecin sur le ré-  
gime qui convient particulièrement  
aux personnes qui sont sujettes à ces  
terribles crampes. Je regarde , dit-il ,  
l'usage , même le plus modéré , du  
vin de Champagne , comme une des  
causes les plus propres à favoriser les  
crampes d'estomac. *Louis XIV* qui a  
dû y être fort sujet dans sa jeunesse ,  
s'en abstint toujours avec le plus grand  
soin , & ne fit usage que du vin de  
Bourgogne avec de l'eau. Si Votre  
médecin étoit sur ce point du même  
sentiment , *V. A. R.* auroit les plus  
fortes raisons de préférer à un vin  
qui peut être nuisible à Sa constitu-  
tion , un autre vin qui pourroit Lui  
être

être salutaire. J'ose me flatter, *MON-SEIGNEUR*, que Vous daignerez regarder la liberté que je prends de Vous rendre attentif à un conseil qui regarde Votre précieuse santé, comme une des plus évidentes preuves que je puisse Vous donner du religieux intérêt que je prends à Votre sacrée personne.

Le couvert de la lettre que *V. A. R.* m'a renvoyé, avoit bien un petit air manié; cependant il se peut très-bien que ce fût moi-même qui l'eusse mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de *V. A. R.* quelques essais de vers qui paroïssent destinés à composer un éloge de la gloire & de la vertu. Je Vous y ai bien reconnu, *MON-SEIGNEUR*; car dans tous Vos travaux littéraires, il est aussi facile de Vous reconnoître au choix des

sujets, également dignes de Vous & de Votre plume, que Vous Vous proposez, qu'à la maniere dont Vous savez les traiter.

Les nouvelles que Vous me donnez du Philosophe *Wolff*, & de la fortune que vient de faire sa Philosophie, ne m'ont pas moins surpris que réjoui. En vérité, *MONSEIGNEUR*, Vous pouvez Vous féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & Vous en réjouir comme de Votre ouvrage. Que cet exemple Vous fasse reconnoître ce que Votre modestie semble vouloir Vous cacher, Vous fasse reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la supériorité de Votre heureux génie ! Je ne tiendrois sûrement pas ce langage, *MONSEIGNEUR*, à tout autre Prince qu'à Vous,

Vous , ou si je ne pensois pas avec un Ancien , qu'une sage confiance en soi-même , dirigée par une juste connoissance de ses forces , est la mere des grandes actions.

*Agréez, MONSEIGNEUR, &c.*

## L E T T R E L X X X V I I .

*Petersbourg, le 28 Novembre 1739.***M**ONSEIGNEUR,

COMME le temps s'est mis au beau, & que les chemins sont bons, le Duc fit venir hier au manege le cheval Persan qu'il envoie à *V. A. R.* Il est gris, fort haut pour un Persan, & d'une grande beauté. Le Duc l'ayant trouvé en bon état me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fût conduit jusqu'à Memel où on le remettroit au Commandant, souhaitant qu'il arrivât en aussi bon état qu'il l'étoit lorsque je l'ai vu. Comme il fera plus d'un mois en chemin, *V. A. R.* aura le temps nécessaire pour donner Ses  
ordres



ordres à M. *de L'Hôpital* \*), tant par rapport au cheval, que par rapport à la personne qui l'aura amené, si Elle ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que M. *de la Chétardie* est parti le 12 de Berlin, de sorte qu'il peut être actuellement en *Courlande*. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la santé de *V. A. R.* par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'Elle avec lui; n'y ayant aucun plaisir au monde qui puisse égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince dont l'amitié & la bienveillance envers moi font le suprême bonheur de ma vie, &c.

## LETTRE

\*) Marquis, Lieutenant-Général, Commandant de Memel, & neveu du Comte de Beauveau.

## L E T T R E L X X X V I I I .

*A Berlin, ce 2 Décembre 1739***M**ON CHER DIAPHANE,

JE Vous suis obligé, on ne sauroit davantage, pour les belles recrues que Vous me procurez de nouveau. Je voudrois pouvoir Vous en témoigner ma reconnoissance. Mais je Vous dois tant, & ceci n'est qu'un des moindres objets sur lesquels roule ma reconnoissance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue, & tant désirée. Je souhaite, mon cher *Diaphane*, que Vous soyiez en tout plus grand prophete \*) que Mahomet,

\*) Ceci a sans doute rapport à l'espérance que *M. de Suhm* avoit donnée au P. R. dans

Mahomet , qu'Isaïe , que Daniel & tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde , & ont donné la question à tant d'Interpretes & de Commentateurs.

L'affaire de B. est rompue à coup sûr , j'en fais trop de circonstances pour qu'il reste la moindre apparence de la renouer ; ainsi , qu'il ne faut plus y compter.

Remerciez , s'il Vous plait , infiniment le *Duc de Courlande* de ma part , de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque chose d'ici ; il s'agit seulement de savoir ce qu'il n'a pas , & ce qui pourroit lui faire plaisir.

Ma

dans une lettre précédente , de pouvoir , en cas que la paix se fît , compter pour chaque année sur un emprunt de vingt mille écus qu'il vouloit lui négocier en Russie.

Ma fanté à laquelle Vous Vous intéressez va mieux que par le passé. Je reprends à présent très-bien mes forces & ma vigueur ; & j'espere d'être totalement quitte des fâcheuses incommodités que j'ai effuyées. Je suis bien aise d'apprendre que Vos maux ne sont pas si dangereux que les miens ; ce me sera une consolation en souffrant , si je fais que je suis le seul qui ait le danger à craindre , & que je puis être en repos au sujet de mes amis.

Je Vous envoie cette lettre par une voie sûre & certaine. Je ne m'embarasse pas de Vos réponses , car je suis sûr que Vous veillez à leur salut. Ce cachet \* ) ouvert étoit de la lettre que Calſow m'apporta ; & je l'ai soupçonné d'avoir eu cette curiosité , soit  
par

\*) Lettre LXXVIII.

par lui-même, soit par des ordres supérieurs. J'ai la mauvaise coutume de barbouiller bien du papier lorsque je compose ; ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fût le moindre de mes défauts. Je Vous enverrai le printemps prochain un ouvrage \*) qui est actuellement sous presse, & auquel j'ai travaillé tout cet automne très-assidument. Comme il regarde la politique, il est doublement de Votre ressort \*).

Voici un exemple d'algebre que l'aimable & profond *Algarotti* m'a envoyé. Je ne saurois le déchiffrer, mais je crois que Vous en viendrez bien à bout là-bas, si Vous l'entrepreniez, & que Vous vouliez bien Vous en donner

\*) Le P. R. parle sans doute ici de son Ouvrage, intitulé : *Anti-Machiavel, ou Examen du Prince de Machiavel avec des Notes historiques & politiques*, qui parut en 1740.

donner la peine ; de quoi je ne doute point , puisque c'est me rendre service , ayant grand besoin de la solution de ce problème , pour le calcul des fractions & des infiniment petits.

( *EN CHIFFRES.* )

(J'ÉCRIRAI à l'*Impératrice* dès que Vous m'aurez envoyé le modele de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24000 écus par an. Si Vous pouvez réussir , Vous en prendrez deux mille sur ce nombre tous les ans ; que marché soit conclu s'il se peut vers le mois d'Avril. )

J'abandonne ceci à Votre prudence ; & je ne doute point que Vous ne fondez les *De l'Isle* \*), & les plus experts  
en

\*) Grand Géometre de l'Académie de Petersbourg.

en ces matieres pour voir si Vous pouvez m'écrire quelque chose de précis sur ce calcul. Je crois cependant qu'il Vous paroîtra moins difficile à présent qu'en tout autre temps. Vous, qui Vous guidez par les lumieres de *Wolff*, Vous pénétrerez facilement ce petit abyme d'algebre ; & je me flatte que Vous Vous en tirerez d'une maniere triomphante ; car qu'y auroit-il de difficile pour Vous , & qui pût Vous arrêter ?

Adieu , mon cher *Diaphane* ! toujours également aimable, fidelle, & attaché , restez le même toute Votre vie , & ne doutez jamais de tous les sentimens de reconnoissance , d'amitié & d'estime avec lesquels je suis à Vous sans réserve ,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXIX.

*A Berlin , ce 13 Décembre 1739*

MON CHER DIAPHANE ,

J'AI eu le plaisir de recevoir deux de Vos lettres en peu de temps, l'une par le bas-Officier qui vient d'arriver , & l'autre par la voie ordinaire. Je ne faurois assez Vous marquer toutes les obligations que je Vous ai , & que je Vous conserverai toujours ; il ne s'agit que de les reconnoître.

Je me rappelle en gros le sujet de la lettre que je Vous ai écrite , où il y avoit ce problème d'algebre que je ne doute point que Vous n'ayez expliqué. Comme la paix est faite avec a Porte, je pense bien que l'on com-  
mencera



mencera à imprimer les Mémoires de Votre Académie ; & si on les donne par souscription , mandez-le-moi , que j'y souscrive , car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à *L'Hopital* pour le cheval & tout ce qui regarde son transport , de façon qu'on aura lieu d'être satisfait ; & dès que le cheval fera arrivé , j'en remercierai le Duc moi-même.

Recevez , mon cher *Diaphane* , le portrait que je Vous envoie pour Vous souvenir de moi ; & soyez persuadé qu'on ne fauroit être avec plus d'estime que je suis ,

Votre très-fidelle ami ,

FÉDÉRIC.

---

---

**L E T T R E X C.***Petersbourg, ce 16 Janvier 1740.***M**ONSEIGNEUR,

J'AI bien reçu une lettre dont *V. A. R.* m'a honoré vers le commencement de Décembre, avec un petit problème d'algebre ; mais quelque bonne opinion qu'Elle me témoigne avoir de mon habileté dans cette science, cet encouragement n'a pourtant pas encore suffi à m'en faire trouver la solution. J'ai cependant jeté en toute confiance quelques idées sur le papier, qui m'ont paru avoir quelque vraisemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'est ce qui m'occupe maintenant & me demandera encore un peu de temps. *V. A. R.*  
ne

ne sauroit être plus impatiente d'en voir le succès que moi.

En attendant j'ai reçu une grande consolation en apprenant, *MON-SEIGNEUR*, que Votre santé se fortifie. Fasse le Ciel qu'ayant si bien commencé cette nouvelle année, Vous en commenciez & finissiez une infinité d'autres sous les plus heureux auspices, & que toutes comblent sans cesse tous Vos vœux !

J'ai témoigné au *Duc de Courlande* combien *V. A. R.* a été sensible à son attention, & il a été charmé de voir qu'il a réussi en ce qu'il désiroit de Vous faire plaisir.

Je suis bien impatient, *MONSEIGNEUR*, de recevoir l'ouvrage que *V. A. R.* me promet pour le printemps prochain. Il est bien naturel que la

haute opinion que j'ai une fois conçue de l'auguste Auteur me prévienne infiniment en faveur de l'ouvrage ; cependant je ferai mon possible pour le lire sans prévention , afin que l'éloge que j'aurai à en faire en soit d'autant moins suspect.

M. le Marquis *de la Chétardie* qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportées de *V. A. R.* , que par sa propre personne , m'a montré un article d'une lettre du plus aimable Prince qu'il connut jamais ; m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Petersbourg , & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme sensible & qui connoît tout le prix d'une telle amitié , des plus vifs sentimens d'amour & de reconnoissance. Je ne chercherai point

point à Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, ce qui ne peut être rendu par aucune expression, les tendres & respectueux sentimens de mon ame. Je ne dirai rien de mon émotion, de mes transports, des larmes de joie & d'attendrissement qui ont coulé de mes yeux; je me sens trop foible pour peindre tout cela. Heureusement pour moi, que l'aimable & spirituel porteur de cette gracieuse lettre s'est chargé d'en faire un fidelle rapport à *V. A. R.*

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.



L E T T R E X C I.

*A Berlin, ce 4 Février 1740.*

**M**ON CHER DIAPHANE,

JE profite du départ du Prince de Hesse-Hombourg, pour Vous faire souvenir de moi ; & pour Vous avertir que dans peu viendra l'époque où je dois Vous sommer de Votre parole. J'espere que Vous êtes toujours dans les sentimens que je Vous ai connus , & que Vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le soir de notre séparation.

En attendant le plaisir de Vous revoir , je Vous envoie une hague avec mon portrait que je Vous prie de ne point quitter.

Voici

Voici une lettre pour le *Duc de Courlande*, à qui je Vous prie de faire mes complimens. Dites à *La Chétardie* que je l'affurois *par trois fois trois* de mon amitié.

Je Vous écrirai encore plus positivement lorsqu'il en sera temps. Je me flatte que Vous êtes toujours le même ; Vous priant de me croire avec une parfaite estime ,

Votre très-fidèlement  
affectionné ami ,

FÉDÉRIC.



L E T T R E X C I I.

*A Petersbourg , le 22 Mars 1740.*

**M**ONSEIGNEUR ,

LE Prince *de Hesse-Hombourg* m'a remis la gracieuse lettre dont *V. A. R.* a bien voulu m'honorer. J'en avois aussi reçu une précédente\*), en consequence de laquelle j'avois différé certaines démarches dans l'attente prochaine

\*) Par cette lettre de *M. de Suhm* il est aisé de juger qu'il en manque ici une du *P. R.* dans laquelle il lui mandoit sans doute le mauvais état de la santé du Roi son pere , qui allant alors toujours en empirant , ne lui promettoit plus que quelques jours de vie ; & dans laquelle il lui infnuoit , comme la réponse de *M. de Suhm* le fait assez clairement entendre , d'interrompre ou de différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il est fait mention plus haut , & auquel *M. de Suhm* devoit disposer l'*Impératrice*.



chaîne du grand événement qui doit les rendre superflues.

Je ne fais, *MONSEIGNEUR*, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger ou me réjouir de la question que Vous me faites dans Votre dernière & gracieuse lettre, au sujet de mes sentimens envers *V. A. R.*; car si d'un côté j'y reconnois avec des transports de joie la constance de ceux dont le plus digne Prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même Prince semble douter de la constance des miens. Mais tout comme je ne dois sans doute regarder cette tournure de Vos expressions que comme une maniere toute pleine de délicatesse & de sentiment dont il Vous plaît me témoigner la constance de Vos faveurs,

faveurs, je Vous prie aussi, *MONSEIGNEUR*, de regarder l'incapacité où je me sens d'exprimer à *V. A. R.* tout ce que j'aurois à Lui répondre sur ce sujet, comme l'affurance la plus sincere & la plus énergique des sentimens inaltérables de respect & de dévouement que mon cœur Lui a voués, & que je désire pouvoir Lui témoigner par mes services jusqu'au dernier moment de ma vie ; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappelé auprès d'Elle, pour n'en être plus séparé que par la mort.

J'ai remis, *MONSEIGNEUR* ;  
Votre lettre au *Duc de Courlande*,  
& il me remettra sa réponse. Cette  
attention de *V. A. R.* lui a fait un  
plaisir infini. *M. de la Chétardie* mar-  
quera

quera lui-même à *V. A. R.* combien il a été sensible à l'honneur de Son souvenir.

Comment Vous exprimer , *MON-SEIGNEUR*, toute la joie & toute la reconnoissance dont m'a pénétré l'adorable portrait de *V. A. R.* Non, je ne me souviens pas que jamais rien au monde m'ait fait un plaisir aussi sensible & aussi vrai que ce gracieux témoignage de Vos faveurs. En le recevant j'ai senti qu'il ne me restoit à désirer que des ailes pour aller me jeter aux pieds de *V. A. R.*, pour Lui témoigner par mes respects & mes adorations la vive reconnoissance dont me pénètrent Ses bienfaits , & La persuader par les plus saintes protestations que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement , &c.

LETTRE

## L E T T R E X C I I I .

*A Berlin , ce 13 Avril 1740.***M**ON CHER DIAPHANE ,

VOTRE lettre m'a causé beaucoup de joie , y voyant la constance de Vos sentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter , mais dont la confirmation n'a pas laissé de m'être très-agréable. Attendez encore , mon cher , une derniere lettre de ma part pour agir en conséquence de Vos engagements ; mais en attendant préparez tout pour ne point laisser languir l'amitié que j'ai pour Vous. Nous sommes ici sûrs du *Crinomenon* \*), il  
ne

\*) Termes de métaphysique , dont le sens ,  
faisant allusion à la maladie du Roi , semble  
être

ne s'agit à présent que du *Criterion*. Peu de temps nous mettra au fait ; & Vous pouvez toujours prendre Vos mesures , quitte à différer leur exécution de quelques semaines.

Vous pouvez bien juger que je suis assez tracassé dans la situation où je me trouve. On me laisse peu de repos , mais l'intérieur est tranquille ; & je puis Vous assurer que je n'ai jamais été plus philosophe qu'en cette occasion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend , sans désirer la fortune ni la craindre , plein de compassion pour ceux qui souffrent , d'estime pour les honnêtes gens , & de

être celui-ci. Nous sommes sûrs du *κρίσιμνον* , c'est-à-dire du jugement & de la décision des médecins , il ne s'agit à présent que du *κριτεριον* , c'est-à-dire de l'évidence , de la confirmation des décisions de la Faculté.

de tendresse pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers , Vous voudrez bien Vous persuader de plus en plus que Vous trouverez en moi tout ce qu'*Oreste* trouva jamais dans *Pylade* ; & que personne ne sauroit avoir plus d'estime & d'amitié pour Vous , que

Votre fidelle

FÉDÉRIC.



LETTRE

## L E T T R E   X C I V.

*Petersbourg, le 21 Mai 1740.***M**ONSEIGNEUR,

LA gracieuse lettre dont il a plu à  
V. A. R. de m'honorer le 13 du mois  
passé, feroit venue mettre le comble à  
mon respectueux attachement & à mon  
admiration pour Elle, si l'un & l'autre  
eussent encore été susceptibles de quel-  
que accroissement. O grand Homme!  
O digne & vertueux Prince ! Si Vous  
n'étiez point au-dessus de toutes les  
louanges humaines, je ne quitterois  
point ce papier avant que d'avoir fait  
Votre éloge, car mon cœur brûle de  
Vous louer. Quoi ! l'éclat d'un trône,  
loin d'éblouir Vos yeux, ne fait  
qu'exalter

qu'exalter Votre vertu & affermir  
Votre philosophie ! Quoi ! l'attente  
prochaine d'une couronne, loind'enfler  
ou de refroidir Votre cœur, ne sert  
qu'à le rendre plus calme, plus ferme,  
plus compatissant, plus tendre ! Quoi !  
le plus grand des Rois veut devenir  
*Pylade* pour *Oreste* ! O qui jamais  
pourra dire tout ce que de tels senti-  
mens ont de sublime & de touchant !

Puisque Vous l'ordonnez, *MON-  
SEIGNEUR*, je vais travailler par  
un prompt arrangement de mes affaires  
à me préparer le bonheur si digne  
d'envie de n'appartenir désormais qu'à  
Vous seul, &c.



LETTRE



---

**L E T T R E X C V.***A Charlottenbourg, le 14 Juin 1740.***M**ON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre n'a point été rendue à son adresse, car j'avois changé de sort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altère point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penser. Je puis donc à présent Vous dire d'une manière positive qu'il ne dépend plus que de Vous d'être à moi, & que j'attends Votre résolution pour savoir comment & sur quel pied Vous voudrez l'être.

Ce me fera une grande consolation dans le deuil où je suis de la mort de mon pere, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'estime.

*Tome II.*

M

Faites

Faites ce que Vous pourrez pour engager *M. Euler*\*), grand Algébriste ; & si Vous pouvez, amenez-le avec Vous. Je lui donnerai mille ou douze cents écus de gages \*\*).

Faites mes excuses à *La Chétardie* de ce que je ne lui ai point répondu à sa lettre ; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je Vous embrasse , cher *Diaphane* , de tout mon cœur , dans l'espérance de Vous revoir bientôt.

FÉDÉRIC.

\*) *Léonard Euler*. Voyez l'éloge de cet homme célèbre , composé par *M. Fuss* son disciple , & inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. *M. Euler* se rendit effectivement à Berlin , mais retourna ensuite à *Petersbourg* , où il mourut en 1785 , aveugle & presque octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande considération en Russie.

\*\*) Il en a tiré dans la suite dix-sept cents.

LETTRE

---

**L E T T R E X C V I.***À Petersbourg, le 15 Juin 1740.***SIRE,**

CETTE Cour vient d'apprendre en même temps l'heureux avènement de *VOTRE MAJESTÉ* au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoignée Ses peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre événement avec la même certitude qui sert de fondement à l'espérance que l'on a de voir briller sous *V. M.* un regne qui fera l'ornement de l'histoire de notre siècle. Ayant plus que personne sujet d'être convaincu de la solidité du fondement de cette douce espérance, *V. M.* permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de ses fidèles sujets pour Lui

M 2

souhaiter

souhaiter les années de *Nestor* , afin  
 que plusieurs générations puissent jouir  
 du bonheur qui va faire le partage de  
 Ses peuples sous Son glorieux regne ,  
 & bénissent le Ciel de la félicité qu'il  
 veut leur faire goûter par Elle.

La joie autant que le respect m'em-  
 pêchent d'exprimer à V. M. les senti-  
 mens que cette grande révolution m'a  
 fait éprouver ; mais rien au monde  
 ne sauroit m'empêcher de Lui témoi-  
 gner la confiance que j'ai , qu'Elle  
 daignera avec la même bonté que le  
*Prince Royal de Prusse* , agréer l'assu-  
 rance de la parfaite vénération , & du  
 dévouement sans bornes avec lequel  
 j'ai fait vœu d'être toute ma vie ,

*SIRE* ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-soumis & très-fidelle

DIAPHANE.

LETTRE XC VII.

*A Charlottenbourg, ce 29 Juin 1740.*

MON CHER DIAPHANE,

J'ESPÉROIS que parmi les complimens que Vous me faites sur le changement qui vient d'arriver à mes titres il se trouveroit un petit mot qui regarderoit Votre personne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver sur Votre sujet & sur le mien, de ce que j'appelle intéressant. Je Vous prie donc , mon cher *Suhm*, de m'écrire , si Vous êtes homme à renoncer au Ministère pour mener la vie réfléchie d'un Sage , & si Vous pouvez trouver quelque chose dans ma compagnie qui Vous dédommage de la politique.

M 3

J'attends

J'attends impatiemment Votre résolution là-dessus, Vous assurant que je suis avec bien de l'estime & de l'amitié,

Votre très-fidèle ami ,

FÉDÉRIC.

P. S.

Dites en mon nom à Votre *Duc* ; à qui il veut que l'argent soit compté.

Je vais en *Prusse* ; Votre chemin seroit à moitié fait, si Vous pourriez m'y joindre. Mais je demande peut-être plus que Vous ne voudrez ou ne pourrez m'accorder.



LETTRE

---

LETTRE XC VIII.

*A Pétersbourg , le 2 Juillet 1740.*

SIRE ,

JE n'avois pas attendu la confirmation des sentimens de *V. M.* , qu'il Lui a plu de me donner par Sa toute gracieuse lettre du 14 du mois passé, pour me conformer aux infinuations du *Prince Royal de Prusse* , en prenant les mesures propres à accélérer le bonheur de me voir à Ses pieds.

Oh ! je connois trop bien, *SIRE* , le fond de Votre grande ame , pour qu'il eût pu entrer dans mon esprit une ombre du soupçon , que le changement d'état apporteroit quelque changement à Votre façon de penser.

M 4

J'attends

J'attends avec la plus vive impatience le succès des démarches que j'ai faites , craignant beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me fassent encore long-temps languir. En ce cas il ne faudra pas moins que la gracieuse assurance que V. M. vient de me donner , qu'Elle va me regarder désormais comme Lui appartenant , pour soutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui est du *comment* & du pied sur lequel je ferai , je n'ai absolument rien à dire là-dessus. Il me suffira d'être à Vous , *SIRE* , le reste ne me regarde point ; trop heureux , & trop content de savoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les sentimens aussi gracieux qu'ineffimables dont Il m'honoroit comme Prince Royal ; & de voir qu'Il daigne



daigne agréer mes respectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la sincérité du désir que j'ose Lui témoigner de me retrouver à Ses pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de Lui prouver le zélé & respectueux attachement avec lequel je veux être jusqu'au dernier instant de ma vie, &c.

1771

LETTRE

L E T T R E X C I X.

*A Traquenau en Prusse , ce 15 Juillet 1740.*

**M**ON CHER DIAPHANE ,

JE puis donc à présent Vous regarder comme étant véritablement à moi , charmé de Vous posséder & de jouir de Votre aimable compagnie. Je ferai Votre homme d'affaire à Berlin ; & au cas que je n'ajuste pas Vos petits arrangemens selon Vos souhaits , il ne dépendra que de Vous de dire ce qu'il Vous faut.

Amenez *Euler* si Vous le pouvez. On lui donnera mille écus de pension ou douze cents. Quant à la petite affaire

affaire de trois ans \* ), je Vous prie de me dire comment & de quelle maniere je pourrai m'en acquitter.

Adieu , mon aimable *Diaphane* !  
Je favoure déjà d'avance le plaisir de Vous embrasser , & de Vous assurer , que je suis tout à Vous.

FÉDÉRIC.

\*) Cette petite affaire de trois ans , dont il s'agit ici , n'est autre chose — suivant l'explication qui s'en est trouvée dans une lettre de *M. de Suhm* , — que l'emprunt des différentes sommes que le Roi , comme Prince Royal , avoit tirées de Russie , par le canal de *M. de Suhm* , pendant les trois ans que celui-ci avoit séjourné à Petersbourg.



LETTRE

## L E T T R E C.

*Petersbourg, le 13 Août 1740.*

SIRE,

QUE de graces infinies n'ai-je pas à rendre à V. M. de ce qu'il Lui a plu de me donner de si pleines assurances de mon bonheur par Sa dernière & gracieuse lettre ! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & respectueux sentimens dont je me sens pénétré pour Elle , Elle est venue mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un Maître qui dès le commencement de Son regne ne fait aucune démarche qui ne Lui gagne l'amour de Ses peuples & ne Lui attire l'admiration de toute l'Europe.

En

En réponse à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démission , & que le *Duc de Courlande* avoit bien voulu appuyer de ses représentations , fondées sur le mauvais état de ma santé que le climat de Russie a fort altérée , j'ai enfin eu la joie & la satisfaction inexprimable de recevoir samedi passé une très-gracieuse réponse de la Cour de Dresde , contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entière satisfaction que l'on a de mes services passés. C'est avec des transports de joie que je viens, *SIRE*, Vous apprendre cette nouvelle , y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé , afin de pouvoir sans délai partir pour *Varsovie* , où je dois me rendre pour y recevoir

recevoir ma démission en forme. Après  
quoi je n'aurai rien de plus pressé que  
de voler aux pieds de V. M. pour La  
prier de prendre possession de moi ,  
& de me donner désormais sans cesse  
des occasions de Lui prouver la sin-  
cérité du tendre & inviolable attache-  
ment & du profond respect de

Son fidelle & dévoué

DIAPHANE.

LETTRE

L E T T R E C I.

*A Wesel, ce 31 Août 1740.*

**M**ON CHER DIAPHANE,

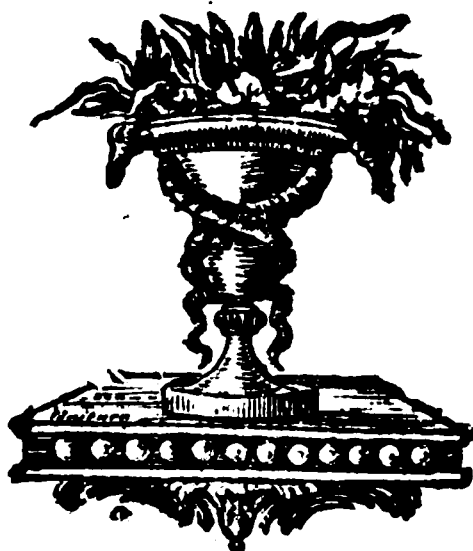
JE suis bien charmé de pouvoir me dire enfin que Vous êtes à moi. J'ai désiré ce moment avec grande impatience ; & je me flatte que Vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que Vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de Septembre. Je suis bien impatient de Vous voir, mais trop surchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

*Maupertuis* que j'ai trouvé ici me suit pour rester à Berlin. J'espère que l'assemblage de tant d'habiles gens  
d'esprit

d'esprit ne contribuera pas peu à rendre le séjour de Berlin agréable. Il me le paroîtra beaucoup quand j'aurai le plaisir de Vous embrasser & de Vous assurer de mon estime & de mon amitié. Adieu !

FÉDÉRIC.



LETTRE



## L E T T R E C I I.

*Varsovie, le 20 Octobre 1740.***SIRE,**

JE viens d'arriver ici à petites journées , parce qu'une rechute terrible de mon mal ordinaire , qui m'a pris peu de jours avant mon départ de Petersbourg & qui a pensé m'ôter toute espérance de jamais revoir *V. M.*, m'avoit laissé une telle foiblesse que ce n'est pas sans risque que j'ai entrepris un si long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience , j'ai eu recours à la douce & flatteuse espérance de me voir bientôt aux pieds de *V. M.* pour m'aider à supporter patiemment toutes

les souffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à effuyer pendant ce long trajet.

Ma foiblesse ne me permettant point encore de me présenter à la Cour, j'ai pris le parti d'écrire au Roi, qui m'en a gracieusement dispensé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démission, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de V. M., aussi-tôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'espérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer jusqu'à présent quelque changement en mieux, il me semble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuse crise pour me relever  
de

de cette fâcheuse maladie. La seule consolation qui me reste dans mes souffrances est de me sentir si près de *V. M.*, & de me voir bientôt, si le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à Ses pieds & de La conjurer d'en agréer l'offrande, comme le seul hommage capable de Lui faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de Son fidelle

DIAPHANE.

L E T T R E   C I I I .

*Varsovie , le 28 Octobre 1740.*

SIRE,

AVANT-hier je reçus ma démission dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à VOTRE MAJESTÉ de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faite de la félicité, au plus haut degré de bonheur auquel mes vœux terrestres eussent jamais pu aspirer ! aussi est-il bien au-dessus de tout ce que le plus vif & le plus respectueux sentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me disant aujourd'hui que je puis me prosterner  
en

en toute confiance au pied du trône de *V. M.*, & lui offrir mon sang & ma vie, comme à mon Maître, à mon gracieux Protecteur, à mon ami, à mon Roi. Et à cet égard ma satisfaction & ma joie sont à leur comble. Mais mon affliction l'est aussi de voir ma santé dans un si mauvais état que les médecins ont décidé que je ne pourrois absolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces. Et je remarque que pour cela il ne suffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuse situation, où je n'aurois jamais pu me trouver plus mal à propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me soutiendrai jusqu'au bout par les senti-

mens de constance & de résignation sur lesquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il seroit bien honteux pour moi d'être parvenu jusqu'à l'âge où je suis , si je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que V. M. daignera par un mot de Sa main me donner quelque consolation dans la solitude où je vais être abandonné ici , parce que d'abord après la diete la Cour partira pour la Saxe afin d'établir le Vicariat \* ), & de régler les autres choses

\*) Par une ancienne constitution du Corps Germanique , pendant l'interregne qui a lieu après la mort d'un Empereur jusqu'au choix de son Successeur , les fonctions du Chef de l'Empire sont administrées par deux Electeurs;  
&c

choses qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'Empereur. Le vif intérêt que je prends , *SIRE* , à la splendeur & à la félicité du regne que Vous promettez à Vos chers sujets , ne me permet pas de parler de cet événement sans féliciter d'avance *V. M.* des grandes conjonctures . \* )

**N 4**

qui

& c'est cette administration qu'on appelle Vicariat de l'Empire. Celui dont il s'agit ici est celui qui eut lieu après la mort de Charles VI, décédé le 20 Octobre 1740, la même année où moururent l'Impératrice Anne, le Roi de Prusse Guillaume I, & le Pape Clément XII. Par la constitution de l'Empereur Charles IV, si connue sous le nom de Bulle d'or, les Electeurs de Baviere & de Saxe ont été nommés pour toujours Vicaires de l'Empire en cas d'interregne.

**\*.) La mort de Charles VI, dernier Prince de la Maison de Habsbourg, avoit jeté les affaires concernant la succession des Etats de l'Autriche**

qui vont Lui donner occasion d'accroître Sa gloire , en travaillant aux intérêts & au bonheur de Ses états.

Agréez , *SIRE* , &c.

l'Autriche dans un état assez critique pour laisser présumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le Roi de Prusse se voyoit lui-même à cette occasion dans le cas de faire revivre quelques prétentions sur une partie de la Silésie. Ce sont là sans doute les conjonctures dont M. de Suhm fait ici mention , & la suite des événemens a pleinement vérifié ses conjectures.



LETTRE



## L E T T R E C I V.

*Varsovie, le 3 Novembre 1740.***SIRE,**

C'EST en vain que l'on me berce encore d'espérance; c'est en vain que l'amour de la vie, & les puissans attraits qu'y ajoute encore la riante perspective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illusion de mon cœur par l'ardeur de ses desirs; c'est en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher à moi-même; chaque heure, chaque instant me le fait sentir plus profondément & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à V. M. la douleur de cette nouvelle, s'il étoit possible

possible qu'elle ne Lui parvînt jamais, & ne troublât ainfi aucun instant le repos de Son grand & sensible cœur, un devoir trop important & trop sacré y est attaché pour que je pusse cependant la Lui cacher.

Oui, *SIRE*, il n'est que trop certain ! Après bien des soins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin sur le bord de la tombe. Hélas ! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que Vous ayez le temps d'exécuter Vos bons desseins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'est, oui je l'espere fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inspire le témoignage de ma conscience, c'est pour m'en rendre

rendre participant dans une autre vie que le Maître suprême de nos destinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne serai plus ! Voilà pourquoi, *SIRE*, je me fais un devoir, & m'empresse à Vous écrire encore une fois afin de Vous recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon sang & fermer mes paupières. Je suis convaincu, *SIRE*, & je meurs tranquille dans la ferme assurance que Vous ne l'abandonnerez point, & que Vous en aurez un soin qui répondra à l'amitié, & à la gracieuse bienveillance dont Vous avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de Vous. Ceux que je prends la liberté de Vous recommander sont  
quatre

quatre enfans , trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni , & une sœur que j'aime & qui le mérite bien , autant par son propre mérite , que par les soins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je désirerois , *SIRE* , que cette même disposition subsistât encore à Berlin après ma mort par le soutien , & sous la protection de *V. M.* , & que ma sœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mere , fût traitée par *V. M.* comme l'eût été ma veuve , & qu'Elle daignât la mettre en état de soutenir l'éducation de ma famille.

Il me suffit sans doute , *SIRE* , de Vous avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel , pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils feront

seront exaucés. Aussi suis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout aussi tranquille sur le sort de ma famille que je le suis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Etre infiniment bon par qui elle existe, & qui ne l'a sans doute appelée à l'existence que pour la félicité.

Maintenant il ne me reste plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la source éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'est dans ce moment que je sens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des Mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer sur la terre pendant le pèlerinage de mes jours. Ah! c'est dans  
ce

ce moment que je sens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande & consolante espérance me soutient ; l'espérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, rentrera un jour dans la source inépuisable & éternelle de tout amour !

L'heure approche ! je sens déjà que mes forces m'abandonnent ; il faut se quitter. Adieu ! Encore une larme, elle mouille Vos pieds ! Oh ! daignez la regarder, Grand Roi, comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel Votre fidelle *Diaphane* Vous fut dévoué jusqu'à son dernier soupir.

*Fin de la Correspondance.*

NOTE

---

N O T E  
D U R É D A C T E U R ,  
E T S U P P L É M E N T

*POUR servir de conclusion à l'Histoire  
des liaisons d'amitié que le GRAND  
FRÉDÉRIC a entretenues avec le  
Conseiller privé de Suhm.*

---

PEU de jours après l'envoi de la dernière lettre mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correspondance de près de cinq ans avec un Prince , qui déjà de ce temps annonçoit ce qu'il deviendrait un jour , *le modele des plus grands Rois*. Quand *M. de Suhm* ne seroit pas déjà assez intéressant par ses étroites liaisons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais , par les éloges qu'il en reçoit presque dans chacune de Ses lettres , & par l'intime amitié dont ce Prince l'honore même  
sur

sur le trône , pendant plus de dix années & jusqu'à sa mort , il devoit sans doute le devenir , par l'aimable empreinte qu'il nous a laissée de son caractère dans ses lettres , & par la singularité de son sort , qui après l'avoir bercé long-temps des plus douces & des plus flatteuses espérances , l'amena enfin jusqu'au bord de la plus riante carrière , dont il semble ne lui avoir montré l'attrayante perspective que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faisoit envisager. Aussi n'est-ce pas sans fondement que l'on peut s'attendre à voir le sensible Lecteur trouver un charme attendrissant dans ses lettres , où il a peint avec de si vives & de si touchantes couleurs les peines de sa situation , & ses sentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aisément d'avoir porté jusqu'à la passion , jusqu'à l'amour envers un Prince si digne de respect & d'adorations. Peut-être n'est-ce pas même trop dire en faveur de *M. de Suhm* , que de prétendre qu'on puisse , à la lecture de cette correspondance , s'intéresser



téresser presque aussi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéresser à une aimable & malheureuse personne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre dessein ne soit point d'entrer ici dans aucun détail au sujet de *M. de Suhm*, dont on a déjà parlé assez au long dans l'avant-propos de cette correspondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui se trouve si pleinement confirmée dans le cours de ces lettres, nous n'avons pu cependant nous empêcher de faire en passant cette remarque, qui sembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correspondance, c'est-à-dire, celui qui se trouve attaché aux lettres du *Prince Royal*. Car plus les lettres de cet adorable Prince sont tendres & cordiales, plus il doit être satisfaisant pour le Lecteur de trouver aimable & intéressant l'homme sensible auquel elles s'adessoient, plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des sentimens affectueux dont elles sont remplies,

& qu'il justifioit pleinement par son mérite l'estime & l'affection qu'un si grand Prince lui avoit vouées.

Il ne reste maintenant plus qu'à satisfaire la curiosité du Lecteur, qui s'impatiente sans doute déjà de savoir quel fut l'effet de la lettre que *M. de Suhm* écrivit au Roi sur son lit de mort, & dans laquelle il Lui recommandoit sa pauvre & délaissée famille avec une confiance, que la tendresse de ses propres sentimens & le souvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient seuls lui inspirer. Quand on n'auroit pas déjà, dès le commencement de ces lettres, prévenu le Lecteur sur ce sujet, par l'assurance que le Roi scella des plus généreux effets de sa grâce les témoignages d'amitié & de reconnoissance qu'il réitéra à *M. de Suhm*, comme on l'a vu, dans presque toutes les lettres, la seule pensée au Grand FRÉDÉRIC, jointe à l'attendrissement dont tout cœur sensible ne pourra se défendre à la lecture de cette lettre aussi touchante par les  
senti-

sentimens de piété & de résignation dont elle porte l'empreinte , que par l'idée triste & attendrissante qui y est naturellement associée , suffiroit sans doute pour convaincre d'avance & de lui-même tout Lecteur , que ce grand Monarque , après tous les témoignages d'affection qu'il avoit donnés à son défunt ami , ne pouvoit qu'en justifier la sincérité par l'accomplissement. Ce que l'on a à dire sur ce sujet n'est donc que pour instruire le Lecteur des particularités qu'il pourroit désirer de savoir.

Aussi-tôt après la mort de *M. de Salm* , le Roi écrivit à la sœur du défunt , *Mademoiselle Hedwige de Salm* , une lettre aussi obligeante & consolante pour elle , que touchante par les expressions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il sentoit de la perte de son cher Diaphane. Il est sans doute fort à regretter que cette lettre ne se soit point conservée , puisqu'on pourroit la regarder comme le sceau de toutes les autres , & comme un

gage assuré de la sincérité des sentimens que le Roi avoit témoignés à *M. de Suhm*, pendant sa vie. Cette même lettre contenoit en même temps les assurances les plus gracieuses de la bienveillance du Roi envers la sœur & les enfans de *M. de Suhm*, la promesse de s'intéresser à eux pendant toute sa vie, & le détail des mesures qu'il avoit prises pour l'accomplissement des derniers vœux de son défunt ami. Il appeloit *Mademoiselle de Suhm* à Berlin, pour y continuer & achever sous ses yeux l'éducation de ses pupilles; lui assignant une pension de dix-huit cents écus, dont six cents lui étoient assurés en propre pendant le reste de sa vie; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promesse qu'ils en jouiroient jusqu'à ce qu'un honnête établissement les mît en état de s'en passer. C'est sur ces gracieuses assurances que *Mademoiselle de Suhm* se rendit à Berlin avec la famille de son défunt frère. Pendant tout le temps que dura l'éducation des enfans, le

Roi

Roi s'y intéressa personnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au service, il les plaça comme porte-enseignes dans ses troupes; leur laissant la pension de 300. ecus jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au grade de Capitaine. Il ne s'intéressa pas moins à l'établissement de la fille qui épousa dans la suite un Colonel de Keith; après avoir joui jusqu'à son mariage de la pension qui lui avoit été assurée. Quant à *Mademoiselle Hedwige Suhm*, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui jusqu'à la fin de sa vie de la pension de six cents écus qui lui avoit été promise, & de bien d'autres précieux témoignages encore de la bienveillance & des bonnes grâces du Roi.

Le détail des bontés sans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire jusqu'à la fin de Sa vie, meneroit trop loin si l'on vouloit y entrer, & n'intéresseroit pas assez le Lecteur qui doit le regarder comme superflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait suivant

qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit supplément de lettres ci-joint.

L'ainé des fils du défunt *Conseiller privé de Suhm*, ami du Roi, *Ernest-Ulric-Pierre de Suhm*, avoit déjà servi avec honneur pendant quelques années dans les troupes de S. M., & étoit parvenu jusqu'au grade de Lieutenant, lorsque le feu de la guerre de sept ans s'alluma. Le jeune Officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occasion de se distinguer. Elle se présente enfin; le signal de la bataille de *Prague* se donne le 6 Mai 1757. Le jeune *de Suhm* y assiste, & brûle de montrer sa bravoure; mais à peine en a-t-il donné les premières preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le défarme & rend pour toujours inutile le noble feu de sa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de poursuivre sa carrière, il demanda son congé comme invalide. Informé de son malheur, le Roi lui fit aussi-tôt offrir deux places également avantageuses,

tageuses, celle de Directeur de l'Académie de Liegnitz, & celle de Maître des postes à Dessau, en même temps qu'il l'honoroit du titre de Conseiller de guerre. *M. de Suhm*, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Silésie qui en étoit le théâtre, faisoient désirer un séjour plus sûr & plus tranquille, accepta la place de Maître des postes à Dessau, qu'il a desservie lui-même près de 25 ans, pendant lesquels il s'est fait aimer & respecter de tout le monde, autant par sa probité & par sa droiture, que par sa bienfaisance & par ses mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indispositions auxquelles l'assujettissoit la perte d'une jambe & d'une cuisse, jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur, qui lui annonçant sa fin prochaine, le déterminà à écrire au Roi peu de jours avant sa mort, afin de lui recommander ses trois fils qui étoient déjà placés dans ses troupes. C'est cette lettre de *M. de Suhm*, & celle de sa

la veuve qui la suivit de près , qui ont occasionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagements qu'il avoit pris envers la famille de Son ami , & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conserva à ses enfans jusqu'à la fin de Sa vie.

SIRE ;



---

*Dessau , ce 12 Mai 1785.***SIRE,**

SENTANT approcher la fin de ma vie , je viens me jeter aux pieds de *VOTRE MAJESTÉ* pour Lui demander une dernière grâce. Daignez écouter favorablement la priere que j'ose d'une voix foible élever jusqu'à Vous. Les trois fils , dont le Ciel m'a béni , sont entrés successivement depuis deux ans dans le service de *V. M.* Ils sont encore porte - enseignes , l'aîné dans le Régiment d'Erlach , le second dans le Régiment de Below , & le troisieme encore furnuméraire dans le Régiment du défunt Prince Léopold de Brunswick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels , je viens m'acquitter

quitter des derniers devoirs que la nature m'imposa envers eux ; je viens implorer Vos bontés pour eux. Ah ! laissez Votre grande ame s'attendrir à la prière d'un pere mourant & encore inquiet sur leur sort ! Laissez-moi emporter au tombeau la douce consolation d'avoir contribué à leur bonheur jusqu'à mon dernier soupir ! Daignez , *Grand Monarque* , Vous souvenir d'eux dans l'occasion. Favorisez-les autant que la justice , conciliée avec Votre bonté Royale , pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs supérieurs , afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin si le souvenir d'un nom qui jadis Vous fut cher , peut être une excuse pour tant de hardiesse , souffrez ,

souffrez, *Grand Roi*, que je les remette entre Vos mains paternelles pour les consoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, *SIRE*, exaucer mon humble priere, & m'en donner une consolante assurance, avant, s'il se peut, que le *Tout-Puissant* trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus *Grand Roi* remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du *Très-Haut* les vœux d'emon éternelle reconnoissance.

*SIRE*, je descends dans la tombe avec les sentimens de vénération, de reconnoissance, & de respect,

Du plus soumis & du plus  
fidelle sujet,

U. E. P. DE SUHM.

A

---

*A mon Conseiller de guerre & Maître  
des postes DE SUHM à Dessau.*

CE n'est qu'avec bien de la peine que j'apprends, par Votre lettre du 12, que Vous touchez à Votre dernier moment. Le nom de Suhm m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui se distinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon estime. Votre Pere, & Vous-même y appartenez, & Vos fils y auront également part s'ils marchent sur leurs traces & imitent leurs exemples. Je suis bien aise de Vous donner encore ce témoignage consolant avant de descendre du théâtre de ce monde où Vous avez joué

joué le rôle d'un parfaitement honnête homme , qui est bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il Vous rétablisse encore une fois, & Vous ait en sa sainte & digne garde.

*Potsdam, ce 16 Mai 1785.*

FÉDÉRIC.



*La*

---

*La lettre suivante fut écrite à la réception de la précédente.*

**SIRE ,**

UNE veuve en deuil se jette à Vos pieds & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter sur elle un regard de bonté. Le *Tout-Puissant* a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18 Mai , *U. E. P. de Suhm* , mon mari , qui par une faveur du Ciel & de *V. M.* desservoit depuis vingt-cinq ans l'office de Maître des postes à Dessau. Quelques jours avant sa mort il a adressé une lettre à *V. M.* pour Lui recommander très-humblement nos trois enfans , & La supplier de les prendre sous Sa puissante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent

vent

vent ajouter quelque poids aux derniers vœux d'un pere mourant , permettez, *SIRE* , que j'en arrose Vos genoux , & que je joigne mon ardente priere à la sienne.

Vivant dans la douce espérance que *V. M.* daignera exaucer notre priere commune , je mourrai , *SIRE* , avec les sentimens du plus profond respect , & de la plus vive reconnoissance ,

Votre très-soumise & très-respectueuse servante,

Veuve DE SUHM , née  
DE BONAFOUS.

---

*A la Veuve DE SUHM , à Dessau.*

LA nouvelle de la mort de Votre mari , Maître des postes à Dessau , m'a fait beaucoup de peine. La der-  
niere

niere lettre que je lui ai adressée ;  
 il n'y a guere long-temps , sur son  
 lit de mort , Vous en aura déjà pré-  
 venue. Je l'estimois pour son mérite,  
 ainsi que pour les services qu'il m'a  
 rendus tant dans le militaire que dans  
 le civil, & je prends par cela même  
 une part bien sincere à sa perte. Vos  
 fils , s'ils marchent sur les traces de  
 leur pere , auront , en temps & lieu ,  
 part à ma bienveillance & protection.  
 Et pour Vous , je Vous souhaite  
 toutes les consolations nécessaires dans  
 Votre juste douleur ; priant , sur ce ,  
 Dieu , qu'il Vous ait en sa sainte &  
 digne garde.

*Berlin , ce 21 Mai 1785.*

FÉDÉRIC.

*F I N.*









